

L'art de perdre [création]

Texte Alice Zeniter

Mise en scène Sabrina Kouroughli

Avec Fatima Aibout, Karim Hammiche, Sabrina Kouroughli

Texte publié aux Éditions Flammarion



Revue de presse

REPRISE du 25/01/24 au 09/02/24 au **Théâtre Gérard Philipe-Centre Dramatique National de St-Denis COPRODUCTEUR** (93)

Création en juillet 2022 au 11•Avignon Tournée 2023/2024 : 20/11/22 **Confluences- Lettres d'Automne Montauban** (82); du 01 au 30/09/23 au **Théâtre de Belleville- Paris** (75); 13/10/23 **Centre Culturel Boris Vian - Les Ulis** (91); 17-18/11/23 au **Théâtre Jean Vilar -Suresnes** (92); 30/11/23 à l'**ABC Dijon** (21); 05/12/23 **Communauté d'Agglomération Mont-Saint-Michel -Normandie** (50); 11-12/12/23 au **Théâtre du Pilier- Belfort** (90); 25/01/24 au 09/02/24 au **Théâtre Gérard Philipe-Centre Dramatique**; 29/02/24 aux ATP d'Uzès; au **Moulin du Roc-Scène Nationale de Niort** (79); 12-13/04/23 au **Théâtre de Grasse- scène conventionnée d'intérêt national** (06); 16/04/23 au **Théâtre de l'Olivier à Istres - Scènes et Cités** (13); 19/04/23 au **Théâtre Saint-Denis à Hyères**(06) ; 01/10 au 26/11/2024 : **Théâtre de Belleville** (75) - Reprise, 30 représentations ; 09/10/2024 : **Le Rive Gauche - Scène conventionnée d'intérêt national - Saint-Étienne-du-Rouvray** (76) ; 14/10/2024 **Mémorial de la Guerre d'Algérie - Hauts lieux de la mémoire nationale en Île-de-France** (92) ; 15/10/2024 **Centre Culturel de Sarcelles** (95) ; 17-18-19/10/2024 **Scène nationale 61** (61) - Coproducteur, 3 représentations ; 31/10/2024 **Institut Français d'Alger - Algérie** ; 12 et 13/11/2024 **Université de Tours** (37) - 2 représentations ; 28-29-30/11/2024 **Théâtre de la Fleuriaye - Carquefou** (44) - Coproducteur, 3 représentations ; 06/12/2024 **Centre Culturel de Sarlat** (24) ; 03/04/2025 **Théâtre Jean Arp, Scène conventionnée - Clamart** (92) - 2 représentations ; 10/04/2025 **Mémorial du Camp de Rivesaltes** (66) ; 24-25/04/2025 **Théâtre de Poche Scène de territoire Bretagne romantique & Val d'Ille-Aubigné** (35) - 3 représentations ; 14 et 15/05/2025 **LE QUARTZ Scène nationale de Brest** (29) - 3 représentations ; 05/06/2025 **Festival Ôrizons, Périgueux** (24).

Emmanuelle Bouchez	Télérama
Jean-Louis Porquet	Le Canard Enchaîné
Grégory Plouviez	Le parisien
Sylvain Merle	Le Parisien
Fabienne Arvers	Les Inrocks
Béatrice Bouniol	La Croix
Guillaume Lasserre	Mediapart
Véronique Hotte	Hottello theatre
Yonnel Liégeois	Chantiers de culture
Anaïs Héluin	Les cahiers de l'Atlas
Jean-Pierre Haddad	SNES-FSU
Micheline Rousselet	SNES-FSU
Igor Hansen-Love	Sceneweb
Hanna Bernard	Sceneweb
Alexandre Portlock	Midi libreest
jean-Pierre Haddad	SNES
Celia Sadai	IO magazine
Patrice Elie dit Cosaque	Première Outre Mer
Rana El Moussaoui	AFP
Laura Plas	Les 3 coups
Emma Poesy	Maze.fr
Bérénice Hamidi	Revue électronique AOC
Michèle Périn	L'Écho du mardi
Dominique Daeschler	Madinin'Art
Claude Levy	Radio IDFR
Evelyne Karam	Vivamag
Sébastien Lulianella	Radio Nostalgie
Sylvie Boursier	Un fauteuil pour l'orchestre
Mathilde Cazeneuve	Culture Tops
Jean-Louis Rossi	La Licra
Jean-Louis Rossi	L'Est Républicain
Jade Sauvanet	Baz-art

La presse en parle (extraits):

TTT - TÉLÉRAMA

“L’Art de perdre” Trois générations. Un exil. Et le silence... Sabrina Kouroughli propose une lecture réussie de la fresque familiale d’Alice Zeniter (Emmanuelle Bouchez) 11 septembre 2023

LE PARISIEN: Coup de cœur:

«L’Art de perdre » : pari gagnant. Adapter « L’Art de perdre », sommet littéraire de l’année 2017, sacré Goncourt des lycéens, en une pièce de théâtre de moins d’une heure ? Sacré défi. Mais pari gagnant. Comme dans le roman d’Alice Zeniter, on suit ici Naïma dans sa reconstitution du puzzle familial, avec cette question en filigrane : «Comment faire ressurgir un pays du silence ? » Ce pays, c’est l’Algérie, d’où sont originaires les grands-parents de Naïma. Un pays omniprésent en elle — la couleur de sa peau, la nature de ses cheveux... — mais finalement si abstrait. « Double culture, mon cul », dit-elle crûment. La force du spectacle, joli trio plein de délicatesse, c’est de faire entendre la langue de Zeniter, drôle et précise, percutante et émouvante. Au final, une adaptation intelligente qui recentre le récit sur la transmission. **Délicat et important.** (Grégory Plouviez), 16 juillet 2022

LE CANARD ENCHAÎNÉ

D’origine algérienne comme Alice Zeniter, Sabrina Kouroughli lui donne sa vérité vérité, sa justesse de ton, ses larmes refoulées, son ironie. Elle a adapté le texte et signé la mise en scène : c’est une réussite. (Jean-Luc Porquet) 6 septembre 2023

LES INROCKS A ne pas manquer: L’Art de perdre, par Sabrina Kouroughli. Une bonne dose d’autodérision : dès le titre de son roman, Alice Zeniter fait le choix de donner la parole à ceux à qui on l’a volée. Comme ses grands-parents par exemple, des harkis, ces “sacrifiés de l’histoire”. Une parenté d’expérience que partage Sabrina Kouroughli, qui met en scène et interprète Naïma, personnage central du livre. (Fabienne Arvers) 25 janvier 2024

MEDIAPART :

Sabrina Kouroughli, le pays de l’absence.

"Sabrina Kouroughli adapte le très beau roman d’Alice Zeniter en quête de réconciliation avec la mémoire de sa famille (...) Une fragilité qu’incarne magnifiquement Sabrina Kouroughli de sa voix tremblante formulant l’incertitude et les hésitations d’une jeune femme en perpétuelle construction (...) Au premier plan, Naïma, trente ans, semble avoir trouvé un défouloir idéal en s’épuisant dans une danse aussi solitaire qu’endiablée. Derrière elle, Yema – formidable Fatima Aïbout –, sa grand-mère, la « gardienne du temple », est occupée à broder, assise devant la table en formica vintage sur laquelle est posée une assiette de makrouds qu’on imagine faits maison(...) Alice Zeniter et Sabrina Kouroughli partagent, entre autres choses, un héritage commun. Toutes les deux ont une grand-mère kabyle et analphabète, sachant à peine parler français, toutes deux ont un grand-père harki. Il n’est déjà pas simple d’être de culture musulmane dans une France en plein questionnements identitaires, rajouter en plus le poids des harkis, traîtres ou collaborateurs aux yeux des Algériens, victimes et serviteurs de la nation à ceux de la France, s’apparente à une double peine (...) L’humour qui traverse le spectacle de bout en bout permet de ne jamais tomber dans le pathos." (Guillaume Lasserre), 1er juillet 2022 [Lien de l'article](#)

LE PARISIEN (Portrait):

"Une bonne adaptation, c’est s’éloigner du livre (...) Dans son adaptation, Sabrina Kouroughli a rapidement voulu axé sur la transmission entre la grand-mère et la petite-fille, ce qui est assez peu présent dans mon livre, et l’emmène ailleurs en s’appuyant sur son histoire." (Alice Zeniter, propos recueillis par Sylvain Merle) 7 juillet 2022. [Lien de l'article](#)

LA CROIX

La comédienne et metteuse en scène Sabrina Kouroughli adapte avec finesse le roman multiprimé d'Alice Zeniter, *L'Art de perdre*, vaste fresque d'une famille entre l'Algérie et la France. Une création savoureuse et profonde sur la perte et la transmission. (Béatrice Bouniol) 6 septembre 2023 [Lien de l'article](#)

SCENEWEB

L'Art de perdre ou la recherche de l'Algérie (...) Un spectacle où se raconte la nécessité de la transmission pour construire son identité (...) Brillamment interprétée par Sabrina Kouroughli, elle nous conduit du douloureux abandon forcé de la Kabylie par la famille de Naïma, à la suite de la signature des accords d'Évian, jusqu'en France où, avec d'autres harkis, ces « oubliés » seront parqués pendant des années au camp de Rivesaltes. (Hanna Bernard) le 4 septembre 2023 [Lien de l'article](#)

MIDI LIBRE

Si le propos est poignant et l'interprétation de Sabrina Kouroughli et de ses deux partenaires (Fatima Aibout et Karim Hammiche) profondément émouvante, on ne tombe jamais dans le pathos. Les trois comédiens délivrent une performance tout en sobriété et en dignité pour ce spectacle plein de nostalgie et de légèreté. Une réussite.

UN FAUTEUIL POUR L'ORCHESTRE

Sabrina Kouroughli dans le rôle de Naïma tient la corde de bout en bout avec énergie, sensualité et humour. Elle danse ses émotions et nous fait comprendre par le rythme qu'elle arrive enfin à bon port. Fatima Aibout et Issam Rachyq-Ahrad, sont les grands parents qu'on aimerait tous avoir, d'une justesse et d'une humanité sans failles. (Sylvie Boursier) 6 septembre 2023

LE JOURNAL D'ARMELLE HELIOT

Sabrina Kouroughli, la séduction même (...) elle est magnifique (...) C'est un grand travail. Théâtral et civique. Sensible, plein de coeur et d'âme. (Armelle Héliot) 10 septembre 2023

LA TERRASSE : "Sabrina Kouroughli adapte et met en scène le roman d'Alice Zeniter en réunissant Yema, la grand-mère, et Naïma la petite-fille qui reconstitue le puzzle de sa famille et interroge ses racines pour se reconstruire!" (Catherine Robert) 27 juin 2022 [Lien du portrait](#)

HOTTELLO :

"L'ardente Sabrina Kouroughli porte le propos avec belle élégance, s'interrogeant face public, prenant le spectateur à témoin, à l'écoute des informations dispensées pour les commenter, dansant et s'oubliant un peu, avant de tout ressaisir encore, alerte et allègre, souriante et décidée. La grand-mère Fatima Aibout recèle en elle la dignité de celle qui a le savoir, l'expérience et la distance, quand le grand-père Issam Rachyq-Ahrad, disparu, garde intacte la volonté responsable qui le motivait. Un spectacle lumineux de sensations mi-figue mi-raisin hissées jusqu'à la paix retrouvée avec soi." (Véronique Hotte) 28 juin 2022 [Lien de l'article](#)

IO MAGAZINE:

Un regard juste sur notre histoire collective . Sabrina Kouroughli signe une adaptation de « L'Art de perdre » sous la forme d'une enquête mémorielle et onirique. Entre silence et fantasme, la metteuse en scène campe une Algérie ambiguë, une relation aux origines où rien ne va de soi. La Naïma d'Alice Zeniter (Sabrina Kouroughli) assume une algérianité fébrile et névrosée qui cherche à vocaliser les silences qui l'enveloppent – sur le plateau, le noir domine et spatialise un rituel d'exhumation des mémoires. **(Célia Sadai) 11 juillet 2022 [lien](#)**

LES TROIS COUPS:

Coup de cœur: Belle infidèle, l'adaptation que propose Sabrina Kouroughli convainc. (...) Si bien interprétée par Sabrina Kouroughli, Fatima Aibout et Issam Rachyq-Ahrad, cet art de perdre se cultive au féminin. On commence par les déboires amoureux de Naïma et par ces remarques que font les oncles sur les filles de la famille. Puis, tout du long, on entendra les mots de ces femmes qui payent pour « les conneries des hommes » : la guerre, la fuite... Sabrina Kouroughli brouille délicatement les frontières entre la fiction de départ et la confidence autobiographique. Invités invisibles de la jeune femme qui danse, pense devant lui, nous partageons ses doutes, sa colère. Le portrait est ici tout en subtilités et en nuances. Et le pari paie. La liberté de l'adaptation nous fait redécouvrir le texte. On l'entend dans sa dimension intime et historique (...) Bref, on a envie de relire le livre! (Laura Plas) 16 juillet 2022 [Lien](#)

CHANTIERS DE CULTURE:

Le silence est roi dans L'art de perdre, petite-fille de harki, Naïma ignore tout de ses origines, elle décide de partir à la quête de ses racines. Metteuse en scène et comédienne, Sabrina Kouroughli signe aussi l'adaptation de L'art de perdre, le livre emblématique d'Alice Zeniter, prix Goncourt des lycéens. Un spectacle tout en finesse et délicatesse qui avance par petites touches, qui libère maux et mots avec infinie tendresse. Une émotion à fleur de peau pour signifier la douleur de l'exil, d'hier à aujourd'hui, quand la mémoire n'oublie rien mais que le silence masque tout. (Yonnel Liegois) 16 juillet 2022 [Lien de l'article`](#)

SCOOPIT:

Un spectacle à ne pas manquer! **(Alain Neddam)**

LES COURRIERS DE L'ATLAS:

Avec Sabrina Kouroughli, le roman d'Alice Zeniter poursuit son existence sur les planches. Porter par trois acteurs seulement, la saga racontant l'histoire d'une famille kabyle sur trois générations fait écho à tous les exils et à tous les déchirements. **(Anaïs Heluin) le 20 juillet 2022 [Lien de l'article](#)**

LES ECHOS DU MARDI

Entre tristesse, colère et excitation, l'enquête se met en place et fait bouger les lignes des trois générations. Les 3 acteurs sont formidables de sobriété, de dignité et de sincérité dans leur jeu. **(Michèle Perin) le 22 juillet 2022 [Lien de l'article](#)**

“L’Art de perdre” : une adaptation sobre et intimiste du roman d’Alice Zeniter

Trois générations. Un exil. Et le silence... Sabrina Kouroughli propose au Théâtre de Belleville une lecture réussie de la fresque familiale d’Alice Zeniter.



Au premier plan, Naïma (Sabrina Kouroughli), tiraillée entre ses deux cultures. Photo Gaetan Vassar

TTT Par [Emmanuelle Bouchez](#)

Publié le 11 septembre 2023 à 15h59

De part et d’autre de la table de cuisine en Formica, deux générations et origines différentes : Yema, vieille femme venue d’Algérie, et Naïma, née et grandie en France. Toute à sa broderie, l’aînée lève un œil aimant vers sa petite-fille et lui inculque des expressions arabes. La jeune femme, qui étudie seule dans la grande ville, Paris, et sera bientôt embauchée dans une galerie d’art, garde l’œil rivé sur son

ordinateur. Elle porte en elle une colère latente, dont elle n’identifie pas la source. En adaptant au théâtre *L’Art de perdre*, roman sensible publié par Alice Zeniter (prix Goncourt des lycéens en 2017), la comédienne Sabrina Kouroughli a su inscrire dans l’espace, avec des moyens simples, l’idée d’un tiraillement — engendré par l’appartenance à une double culture —, entre émancipation et passé mal connu.

Pieds nus et yeux écarquillés derrière de grandes lunettes qui cachent sa bobine ronde, Naïma ouvre ce récit par un petit bal à sa façon. Une improvisation dansée pour elle-même, tout en vrilles, volutes et saccades sur un rythme des années 1960. Une bulle de liberté qui tranche avec l’introspection inquiète qu’elle mène ensuite. Car on est au lendemain des attentats de novembre 2015. Et la jeune femme ressent les regards posés sur « *sa peau mate* », s’interrogeant aussitôt sur ses racines oubliées. Son père, pourtant né en Algérie dans les années 1950, ne lui a rien dit de son pays natal. Bien au contraire...

Comme une ombre au tableau, se tient aussi en retrait sur scène un homme de dos, assis à côté d’une valise. C’est la figure du grand-père par qui le drame est arrivé. Celui qui a quitté brutalement, avec femme et enfants, sa ferme de Kabylie en 1962 pour se retrouver dans les camps du sud de la France destinés aux harkis. Partant de ce récit de l’exil qu’elle porte en elle, Naïma se lance aussi dans une enquête familiale et historique, cherchant à savoir ce qu’elle doit garder ou abandonner de son histoire. Autant de questions que la comédienne, aussi à la mise en scène, traduit avec un plaisir de plus en plus débridé dans une danse au son de *Tel est ton désir (libre et femme)*, la chanson de Matoub Lounès, le grand aède kabyle assassiné en 1998 durant la décennie noire.

TTT Jusqu’au 30 septembre, au Théâtre de Belleville, Paris 11e. 1h05. Le 13 octobre, Les Ulis (91) ; les 17 et 18 novembre, Suresnes (92). Et jusqu’en avril à Dijon, Belfort, Saint-Denis, Niort, Istres, Hyères.

SCÈNES



L'ART DE PERDRE

THÉÂTRE
ALICE ZENITER

Trois générations. Un exil. Et le silence... Sabrina Kouroughli propose une adaptation sobre et intimiste de la fresque familiale d'Alice Zeniter.

TTT De part et d'autre de la table de cuisine en Formica, deux générations et origines différentes : Yema, vieille femme venue d'Algérie, et Naïma, née et grandie en France. Toute à sa broderie, l'aînée lève parfois un œil aimant vers sa petite-fille et lui inculque des expressions arabes. La jeune femme, qui étudie seule dans une grande ville, et sera bientôt embauchée dans une galerie d'art, garde l'œil rivé sur son ordinateur. Elle porte en elle une colère latente, dont elle n'identifie pas la source. En adaptant au théâtre *L'Art de perdre*, roman sensible d'Alice Zeniter (prix Goncourt des lycéens en 2017), la comédienne Sabrina Kouroughli a su inscrire dans l'espace, avec des moyens simples, l'idée d'un tiraillement – engendré par l'appartenance à une double culture –, entre émancipation et passé mal connu.

Pieds nus et yeux écarquillés derrière de grandes lunettes qui cachent

sa bobine ronde, Naïma ouvre ce récit par un petit bal à sa façon. Une improvisation dansée pour elle-même, tout en vrilles, volutes et saccades sur un rythme des années 1960. Une bulle de liberté qui tranche avec l'introspection inquiète qu'elle mène ensuite. Car on est au lendemain des attentats de novembre 2015. Et là jeune femme ressent les regards posés sur sa « peau mate », s'interrogeant aussitôt sur ses racines oubliées. Son père, pourtant né en Algérie dans les années 1950, ne lui a rien dit de son pays natal. Bien au contraire...

Comme une ombre au tableau, se tient aussi en retrait sur scène un homme de dos, assis à côté d'une valise. C'est la figure du grand-père par qui le drame est arrivé. Celui qui a quitté brutalement, avec femme et enfants, sa ferme de Kabylie en 1962 pour se retrouver dans les camps du sud de la France destinés aux harkis. Partant de ce récit de l'exil qu'elle porte en elle,

Au premier plan, Naïma (Sabrina Kouroughli), tiraillée entre ses deux cultures.

Sur Telerama.fr
Retrouvez
LES MEILLEURS
SPECTACLES
DU MOIS
à voir à Paris

Naïma se lance aussi dans une enquête familiale et historique, cherchant à savoir ce qu'elle doit garder ou abandonner de son histoire. Autant de questions que la comédienne, également à la mise en scène, traduit avec un plaisir de plus en plus débridé dans une danse au son de *Tel est ton désir (libre et femme)*, la chanson de Matoub Lounès, le grand aède kabyle assassiné en 1998 durant la décennie noire.

– **Emmanuelle Bouchez**

| 1h05 | Jusqu'au 30 septembre, Théâtre de Belleville, Paris 11^e, tél. : 01 48 06 72 34 ; le 13 octobre, Les Ulis (91), tél. : 01 69 29 34 91 ; les 17 et 18 novembre, Suresnes (92), tél. : 01 46 97 98 10.

Et jusqu'en avril à Dijon, Belfort, Saint-Denis, Niort, Istres, Hyères.

Télérama

**Théâtre : les meilleurs spectacles à Paris en
septembre 2023 / Coup de coeur TTT**

L'Art de perdre

En adaptant au théâtre le sensible roman d'Alice Zeniter, publié en 2017, la comédienne Sabrina Kouroughli a su montrer sur scène, avec des moyens simples, le tiraillement entre le besoin de s'épanouir et un passé mal connu. D'un côté, Yema, une vieille femme venue d'Algérie, toute à sa broderie, qui lève parfois un œil aimant vers Naïma, sa petite-fille. De l'autre, cette dernière, partie étudier seule dans une grande ville. La jeune femme partage les aspirations de sa génération, mais s'interroge sur l'origine de sa colère rentrée. Pieds nus, yeux écarquillés derrière de grandes lunettes, Naïma-Sabrina ouvre ce récit par une improvisation dansée... Une bulle de liberté dans laquelle elle fait plaisir à voir et qui tranche avec l'introspection inquiète qu'elle mène ensuite. Car son grand-père a fui l'Algérie, dans l'urgence, en 1962, sans lui avoir transmis les clés de son pays natal. Au contraire... Naïma n'a d'autre but que de retracer peu à peu les contours de ce vide. — E.B

TTT D'Alice Zeniter, mise en scène de Sabrina Kouroughli. Durée : 1h10. Jusqu'au 30 sept., 19h15 (mer., jeu.), 21h15 (ven., sam.), Théâtre de Belleville, 94, rue du Fbg-du-Temple, 11e, 01 48 06 72 34. (12-27 €).

Critique

[Culture & loisirs](#)

«L'Art de perdre», Coup de cœur du Festival Off d'Avignon 2022.



Avec «L'Art de perdre», Sabrina Kouroughli signe une adaptation théâtrale fine et délicate du roman d'Alice Zeniter jouée au 11. Avignon.

Par Sylvain Merle et Grégory Plouviez

Le 16 juillet 2022 à 14h04

«L'Art de perdre» : pari gagnant

Adapter «L'Art de perdre», sommet littéraire de l'année 2017, sacré [Goncourt des lycéens](#), en une pièce de théâtre de moins d'une heure ? Sacré défi. Mais pari gagnant. Comme dans le roman d'Alice Zeniter, on suit ici Naïma dans sa reconstitution du puzzle familial, avec cette question en filigrane : « Comment faire ressurgir un pays du silence ? » Ce pays, c'est l'Algérie, d'où sont originaires les grands-parents de Naïma. Un pays omniprésent en elle — la couleur de sa peau, la nature de ses cheveux... — mais finalement si abstrait. « Double culture, mon cul », dit-elle crûment.

La force du spectacle, joli trio plein de délicatesse, c'est de faire entendre la langue de Zeniter, drôle et précise, percutante et émouvante. Au final, une adaptation intelligente qui recentre le récit sur la transmission. Délicat et important.

[«L'Art de perdre»](#), au 11. Avignon à 10h30

Le Canard enchaîné

Journal satirique paraissant le mercredi

2023 - 1,50 €

D.O.M. 1,90 € - Suisse 2,60 FS - Belgique / Luxembourg / Grèce 1,70 € - Espagne / Port. Cont 1,70 € - Italie 1,80 € - Tunisie 5 DT - Maroc 20 MAD - Af

Le Théâtre

L'Art de perdre

(Harki on repense)

Sur scène, ils sont trois. Dans le fond à gauche, assise devant une table en Formica, tricotant inlassablement, qui parlera très peu, Yema, la grand-mère au foulard (Fatima Aïbout). A droite, nous tournant le dos, qui lui aussi ne parlera que le moment venu, Ali, le grand-père (Issam Rachyq-Ahrad). Très discrète mais essentielle, leur présence. Avec leur accent, leur vêtue, ils incarnent les origines.

C'est une histoire de famille.

Une histoire très banale, au fond. Les grands-parents de Naïma ont fui l'Algérie en 1962. Des harkis. Jetés dans un camp. Rêvant de retourner là-bas. Ce qu'ils n'ont jamais fait. Naïma ne parle que quelques mots d'arabe. N'a jamais mis les pieds en Algérie. N'en connaît rien. On ne parle pas beaucoup, dans la famille. C'est quoi, vivre en France, être française, parler français, et savoir qu'on est quand même d'ailleurs, d'un autre pays, lointain, imaginé, ima-

ginaire et pourtant très réel ? C'est quoi, l'art de perdre un pays qu'on ne connaît pas ?

Cet entre-deux, cet inconfort, cette richesse aussi précieuse qu'encombrante, Naïma les explore en tous sens. D'origine algérienne, comme Alice Zeniter, Sabrina Kouroughli lui donne sa vérité, sa justesse de ton, ses larmes refoulées, son ironie. Elle a adapté le texte et signé la mise en scène. C'est une réussite : à peine plus d'une heure, et voilà que cette histoire, si banale au fond, ne l'est plus, qui nous ouvre grand vers l'autre.

Jean-Luc Porquet

● Au Théâtre de Belleville, à Paris, jusqu'au 30/9.

A PRÈS avoir lézardé à plat ventre devant un écran le temps que les spectateurs s'installent, Sabrina Kouroughli se lève et se met à danser sur « Rubber Biscuit », des Chips, à se trémousser bizarrement et même un peu bêtement, à multiplier déhanchés et mimiques idiotes, à la fois sérieuse et drôle et concentrée et tout en autodérision. Donner ainsi le « la », sans un mot, d'un spectacle tout entier construit sur un texte de 600 pages, le fameux best-seller d'Alice Zeniter : bien joué.

La première phrase peut venir : « Depuis quelques années, j'expérimente un nouveau type de détresse : celui qui vient désormais de façon systématique avec les gueules de bois. » On y est. Il y aura de l'inconfort, de la légèreté aussi. Nous sommes prêts à écouter Naïma se raconter.

Les Inrockuptibles

[Agenda](#) [Musique](#) [Cinéma](#) [Séries](#) [Livres](#) [Où est le cool](#) [Arts et Scènes](#) [Société](#) [Cheek](#) [Les Inrocks Festival](#) [La boutique](#) [Le Magazine!](#) [Le club](#)

Arts & Scènes

Les spectacles à voir cette semaine !

par **fabiennearvers**
Publié le 23 janvier 2024 à 18h23
Mis à jour le 23 janvier 2024 à 18h23



↑
"L'art de perdre" par Sabrina Kouroughli (Gaëtan Vassart)

Arthur Nauzyciel, Chloé Dabert, Justine Heynemann et Sabrina Kouroughli : voici notre sélection de spectacles à voir cette semaine.



fabiennearvers

Arts & Scènes

L'Art de perdre, par Sabrina Kouroughli

Une bonne dose d'autodérision : dès le titre de son roman, Alice Zeniter fait le choix de donner la parole à ceux à qui on l'a volée. Comme ses grands-parents par exemple, des harkis, ces "sacrifiés de l'histoire". *L'Art de perdre*, c'est donc avant tout celui de plonger dans l'histoire des siens, d'en remonter le courant en recueillant des témoignages, de ce côté de la Méditerranée comme de l'autre, en Algérie, sur les traces de sa famille. Une parenté d'expérience que partage Sabrina Kouroughli, qui met en scène et interprète Naïma, personnage central du livre.

***L'Art de perdre*, d'Alice Zeniter, mise en scène Sabrina Kouroughli, du 25 janvier au 9 février au TGP de Saint-Denis**

« L'art de perdre », voyage en pays perdu

Critique de Béatrice Bouniol, dans La Croix - 6 sept. 2023

La comédienne et metteuse en scène Sabrina Kouroughli adapte avec finesse le roman multiprimé d'Alice Zeniter, *L'Art de perdre*, vaste fresque d'une famille entre l'Algérie et la France. Une création savoureuse et profonde sur la perte et la transmission.



Ils sont là, tous les trois assis à quelques mètres les uns des autres. Yema, la grand-mère, foulard coloré sur les cheveux, affairée à une table de cuisine, mariée à 14 ans et mère un an plus tard. Ali, le grand-père, immobile, solide et sombre silhouette de dos, né « à la saison des fèves », au printemps 1953 en Algérie. Et devant, Naïma, la petite-fille, à même le sol et à fleur d'époque, penchée sur un écran qui déverse les images brûlantes des attentats. D'un geste elle le referme, se lève, volubile et fragile. Son corps se déplie, ondule. Elle danse.

C'est elle qui raconte et fait vibrer les mots d'Alice Zeniter. La promesse d'un père d'aller voir un jour le pays perdu, qui s'est fracassé sur d'autres violences, celles de la décennie noire en Algérie. Le silence d'un père, toujours à court de souvenirs. « Comme si mon père confondait l'intégration avec la politique de la terre brûlée. » Avant lui, le silence d'un grand-père harki, à peine levé à la fin de sa vie. « Peut-être qu'il trouve enfin la liberté de hurler qu'il ne supporte rien, ni ce qui lui est arrivé ni cet endroit où il est arrivé. »

Sabrina Kouroughli signe une mise en scène radicale et réussie

Là où le roman proposait une vaste fresque sur trois générations, Sabrina Kouroughli a fait le choix – radical et réussi – de camper pendant un peu plus d'une heure ces trois seuls personnages et de suivre la quête de Naïma, qu'elle incarne, pétillante et émouvante. Une quête à haut risque – comment remplacer un pays perdu par un pays réel, s'inquiète la jeune femme qui, sur une carte, tente d'en sentir les contours sous ses doigts. Sur le visage de Naïma, la légèreté le dispute souvent à la pesanteur de l'absence. « Je n'ai jamais pensé que le silence de mon grand-père constituait un manque mais il m'apparaît désormais comme un trou à l'intérieur de mon corps – non pas une plaie mais un trou à l'intérieur de mon corps. »

C'est elle qui, à la force des mots et des sourires, rejoint ses ancêtres, bredouillant une langue que personne ne lui a apprise, sondant ces vies si lointaines, riant des gâteaux secs devenus symboles d'intégration, ou du prénom « Claude » recommandé par l'administration française, risible intrus dans la fratrie de Hamid, Kader et Dalila. Sous ses tendres questions, Yema – malicieuse Fatima Albout – s'anime, se souvient et se mettra à chanter, à la toute fin. « J'ai perdu deux villes, de jolies villes. Et, plus vastes/Des royaumes, deux rivières, tout un pays/ils me manquent, ce n'est pas un désastre. »

Le drame des harkis

Plus tard, la voix d'Ali s'élève à son tour, rare et saccadée. Elle évoque le camp Joffre dans le sud de la France – appelé aussi camp de Rivesaltes –, puis le déménagement en Normandie. Charrie des cauchemars, l'âpreté de l'exil et le drame des harkis. « Je n'ai jamais dit que j'étais pour les Français et j'ai jamais touché un fusil. Moi, on m'a demandé qui étaient les familles de la crête, j'ai répondu. J'ai dit : untel est le cousin d'untel. Mais tout le monde le savait. » Issam Rachyq-Ahrad est bouleversant quand il livre ces quelques mots sauvés du silence.

Mais, et c'est là toute la finesse de la mise en scène, l'humour fait souvent céder la tragédie, comme le mouvement, de la parole et des corps, imprimé par Naïma. Et à la regarder retisser cette histoire, douloureuse mais toujours vivante, on se dit avec sa grand-mère Yema que la perte peut ne pas être un désastre. Jusqu'au 30 septembre au Théâtre de Belleville puis en tournée.

Le Journal d'Armelle Héliot

Critiques théâtrales et humeurs du temps

Sabrina Kouroughli, la séduction même

by ARMELLE HÉLIOT

Elle a adapté l'épais livre d'Alice Zeniter *L'Art de perdre* et l'interprète, entourée de Fatima Albout et d'Issam Rachyq-Ahrad. Intelligence, efficacité, sensibilité. Bref spectacle exemplaire.

Premier miracle, la danse. Elle ouvre et ferme ce moment bref, vif, déchirant. Une jeune femme qui traîne devant son ordinateur, par terre, comme une ado, se lève et se met à danser. Elle est jolie, mince et fraîche. Elle se déhanche avec grâce. Rien de lourdement érotique. C'est un chant de la joie. Une énergie qui se déploie, radieuse. Une chorégraphie de Mélody Depretz, à saluer.

Pourtant l'histoire qui va être évoquée n'est pas gaie. Elle est même franchement douloureuse. C'est l'Histoire dans ses cruautés. C'est la fin de la guerre d'Algérie. C'est une famille de harkis, une famille loyale et pauvre, une famille dans laquelle ni le père ni la mère ne savent lire et écrire. Mais qui ont grandi dans un département français. Qui parlent le français. Bien ou moins bien. Qui sont français et qui quittent leur pays en 1962 pour être jetés dans un camp de rétention, pour des années. Rivesaltes...

En 2023 les spectateurs, les spécialistes du théâtre, peuvent accepter que les Harkis soient des êtres nobles et dignes de considération. Oublions donc tous les textes écrits à charge. Écoutons Alice Zeniter. Elle a du cran. Son livre a été très commenté et admiré. Il a obtenu, en 2017, le Goncourt des Lycéens. Un très beau prix.

La grande réussite de l'adaptatrice et interprète est d'avoir réussi à réduire, faire une réduction comme on le dirait en alchimie d'un filtre précieux, de ce livre épais dans lequel on s'enfonce et on s'abandonne. Ici, tout demande de la vigilance. Tout compte. Encadrée par les parents qui parlent peu, mais qui sont essentiels, la jeune et époustouflante jeune femme, nous bouleverse et nous éclaire. Les deux comédiens qui interprètent les parents, Fatima Albout, tellement sincère, Issam Rachyq-Ahrad, puissant et profond, servent magnifiquement le propos. Quant à elle, Sabrina Kouroughli, elle est magnifique.

C'est un grand travail. Théâtral et civique. Sensible, plein de cœur et d'âme. Cela donne envie de lire Alice Zeniter. Encore plus.

Théâtre de Belleville, mercredi et jeudi à 19h15, vendredi et samedi à 21h15. Durée : 1h10. Tel : 01 48 06 72 34. theatredebelleville.com

Un Fauteuil pour L'Orchestre

L'Art de perdre, d'Alice Zeniter, mise en scène de Sabrina Kouroughli au Théâtre de Belleville

Sep 06, 2023



© Gaëtan Vassart

ff Article de Sylvie Boursier

On a tous quelque chose de l'Algérie, ce pays continent de la Tadrart rouge au sud et de la Kabylie au nord. Le Sahara et la Suisse sous le même drapeau pour le dixième plus grand pays du monde, premier sur le continent africain et dans le monde arabe. Alice Zeniter, petite fille de Harkis, a brossé dans *L'art de perdre* une fresque épique et dérisoire sur le destin d'une de ces familles Kabyles qui ont connu l'exil en 1962, une fois signés les accords d'Evian. En métropole, les harkis se sont tus « L'Algérie les appellera des rats, écrit Alice Zeniter. Des traîtres. Des chiens. Des apostats. Des bandits. Des impurs. La France ne les appellera pas, ou si peu ». Les militaires français engagés dans la guerre sont eux aussi restés bouche cousue.

Sabrina Kouroughli adapte ce beau texte en concentrant l'action autour des liens entre Naïma, petite fille de harki, et Yema sa grand-mère kabyle. La jeune femme porte à la première personne le récit de sa famille, les souvenirs se chevauchent comme un puzzle à reconstituer avec en toile de fond la cuisine de Yema, brodeuse inlassable devant sa table en formica et en arrière-plan le tabouret ou siège de dos le grand père Ali, décédé depuis longtemps. En bord de scène la narratrice brise le silence, fait parler les disparus et nous embarque dans l'évocation de ce passé qui ne passe pas, la saison des nêfles en Kabylie, la peur, le camp de Rivesaltes, l'humiliation. C'est simple et limpide comme l'amour de Yema pour sa petite fille. Sabrina Kouroughli dans le rôle de Naïma tient la corde de bout en bout avec énergie, sensualité et humour. Elle danse ses émotions et nous fait comprendre par le rythme qu'elle arrive enfin à bon port. Fatima Aibout et Issam Rachyq-Ahrad, sont les grands parents qu'on aimerait tous avoir, d'une justesse et d'une humanité sans failles.

Cette adaptation aborde par petites touches la question de la transmission au sein des familles, ce qu'on se dit, ce que l'on cache, que les enfants découvriront plus tard. Par quelle alchimie intègre-t-on la perte ? Nous sommes tous issus d'un pays perdu, des bribes d'une histoire grandiose et pitoyable et comme Naïma « arrivés nulle part, nous sommes en mouvement, nous allons encore. » Harkis vient du mot Harka qui signifie le mouvement en arabe.

Le Club de Mediapart

Participez au débat

Vendredi 1^{er} juillet 2022 – écrit par Guillaume Lasserre

Sabrina Kouroughli, le pays de l'absence

Profondément affectée par les attentats de 2015 qui la renvoient à ses cheveux bruns, sa peau mate, au silence de son père, à la honte de son grand-père harki, Naïma interroge ses racines et finira par partir à leur recherche en Algérie. Sabrina Kouroughli adapte le très beau roman d'Alice Zeniter en quête de réconciliation avec la mémoire de sa famille.



La profondeur de scène est divisée en trois plans qui sont autant de strates temporelles. Chacun d'entre eux est occupé par l'un des protagonistes du récit à venir. Au premier plan, Naïma, trente ans, semble avoir trouvé un défouloir idéal en s'épuisant dans une danse aussi solitaire qu'endiablée. Derrière elle, Yema – formidable Fatima Aïbout –, sa grand-mère, la « gardienne du temple », est occupée à broder, assise

devant la table en formica *vintage* sur laquelle est posée une assiette de makrouds qu'on imagine faits maison. La cuisine est le lieu dans lequel se réunit la famille, le lieu du dialogue, là où l'on se remémore les souvenirs, où on se raconte les traditions autour d'un repas. À l'arrière-plan, un homme est assis, dos au public, habillé d'un curieux costume retro. S'il reste dans l'ombre, n'intervenant qu'à la fin de la pièce, on devine vite qu'il s'agit d'Ali, le grand-père que Naïma n'a pas assez connu, paysan enrichi, propriétaire d'une oliveraie florissante, celui qui a fui la terre de Kabylie natale et précipité l'arrivée familiale en France, changeant le cours de son histoire et celle des siens. Depuis quelque temps, Naïma a l'alcool triste. A chaque gueule de bois, tout devient impossible. « *Je ne vais pas y arriver* » répète-t-elle face à chacune des actions ordinaires qui lui semblent ces jours de lendemain de cuite insurmontables. Ainsi, se lever, se brosser les cheveux, et même respirer ne paraissent plus aller de soi. Heureusement, l'envie de vivre revient à chaque

fois dès le jour suivant. « *C'est probablement parce que les lendemains existent que je bois encore. Il y a les lendemains de cuite – l'abîme. Et les lendemains de lendemain – la joie[1]* » confie-t-elle à l'adresse du public. Ces jours de détresse révèlent une certaine fragilité qui, habituellement latente, s'exprime pleinement dans ces moments particuliers où la fatigue et le dérèglement interne du corps provoqués par l'alcool viennent exacerber les émotions. Une fragilité qu'incarne magnifiquement Sabrina Kouroughli de sa voix tremblante formulant l'incertitude et les hésitations d'une jeune femme en perpétuelle construction. Avec la complicité de Yema, Naïma tente de trouver des réponses à ses questions, fruits d'une histoire familiale qui, si elle se devine dans l'histoire officielle, ne lui a jamais véritablement été racontée. Elle se souvient des silences de son grand-père, du refus de son père de lui apprendre l'arabe. Elle partira seule en Algérie à la recherche de ses origines, dans un voyage qui prend la forme d'une quête de réconciliation avec la mémoire perdue de sa famille. L'humour qui traverse le spectacle de bout en bout permet de ne jamais tomber dans le pathos.



« *La liste de mes nouvelles peurs* »

Alice Zeniter et Sabrina Kouroughli partagent, entre autres choses, un héritage commun. Toutes les deux ont une grand-mère kabyle et analphabète, sachant à peine parler français, toutes deux ont un grand-père harki. Il n'est déjà pas simple d'être de culture musulmane dans une France en plein questionnements identitaires, rajouter en plus le poids des harkis, traitres ou collaborateurs aux yeux des Algériens, victimes et serviteurs de la nation à ceux de la France, s'apparente à une double peine.

Avec « *L'art de perdre* », Alice Zeniter écrit, au-delà de la guerre d'Algérie, un roman sur l'exil dessinant une trame commune aux cheminements migratoires. Ainsi immigrés algériens mais aussi espagnols, vietnamiens ou malgaches retrouvent-ils leur histoire et celle de leur famille, dans un récit qui se veut pourtant géographiquement très éloigné. « *Parler de cette histoire, c'est parler d'un voyage qui ne finit jamais et dont il est impossible de déterminer l'arrivée[2]. Car l'exil entraîne dans son sillage les générations suivantes* » explique Sabrina Kouroughli. À l'été 1962, plusieurs milliers de personnes, hommes, femmes et enfants, pieds noirs,

harkis et juifs d’Afrique du Nord, quittent l’Algérie. L’épisode est inédit par son ampleur. L’histoire des harkis est encore largement méconnue, faite de non-dits et de silences. « *Le drame des harkis n’a pas encore été écrit*[3] » notait en 2000 l’historien Charles-Robert Ageron, spécialiste de la colonisation française en Algérie. On regroupe sous ce vocable l’ensemble des supplétifs algériens engagés dans l’armée française afin d’assurer le maintien de l’ordre pendant la guerre d’Algérie. Ils ne répondent donc pas à un statut de militaire. C’est au moment de l’indépendance du pays que leur statut change, traîtres ou victimes comme cité plus haut. Durant la guerre d’Algérie, la France a tenté d’engager massivement les populations civiles sur place. La promesse de tous les accueillir avec leur famille sur le territoire métropolitain est révisée après les Accords d’Évian, la France arguant du fait qu’ils sont désormais des citoyens de droit local[4], futurs Algériens du nouvel état indépendant. Ils ne seront que quarante-deux mille cinq cents à trouver refuge dans l’Hexagone : ceux qui souhaitent s’engager dans l’armée française et ceux qui sont considérés comme les plus en danger. C’est avec ce dernier statut qu’arrivent Ali, Yema et leurs aînés en France. Le couple, posté à l’avant-scène, entame alors le récit d’une traversée migratoire qui a pour point de départ la Kabylie, terre natale, et qui se poursuit sur le bateau sur le pont duquel ils ne quittent pas des yeux Alger qui s’éloigne inexorablement jusqu’à devenir invisible. Curieusement, c’est cette dernière image d’Alger défilant puis disparaissant au loin qui hantera Ali sa vie durant. Lui qui n’avait jamais vu la capitale auparavant en fait son image d’Épinal, son leitmotiv mémoriel. Acheminés au camp de Rivesaltes après leur arrivée à Marseille, ils seront reçus par une assistante sociale qui explique à Yema, enceinte, que ce serait sans doute mieux, par souci d’intégration, de donner au futur enfant un prénom français. Claude est le seul de leurs dix enfants à ne pas porter un nom arabe. Après le camp, Ali, persuadé d’être relogé dans le sud-est dont le climat est comparable à celui de la Kabylie, se retrouve avec femme et enfants à Flers, en Normandie, où on leur a attribué un logement HLM flambant neuf. La suite, Naïma la connaît par bribes. Yema et Ali quittent la scène une fois le récit achevé. On comprend alors qu’ils n’étaient que des fantômes qui hantent l’histoire, celle intime qui permet à Naïma de mieux se connaître, celle plus large, qui a abandonné des milliers d’hommes et de femmes comme eux et s’est accommodé ou du moins n’a rien fait, lorsque les premiers massacres ont débuté. Comment faire entendre la tragédie de ces sacrifiés de l’Histoire ?



L’adaptation pour la scène du roman d’Alice Zeniter place la relation entre Naïma et sa grand-mère au cœur du spectacle. C’est la plus jeune qui va finalement briser le silence de la première génération, qui avait choisi de se taire. Naïma rappelle à Yema qu’elle s’est mariée à quatorze ans, qu’elle a eu son premier enfant l’année suivante, se considérant chanceuse que ce soit un garçon –Hamid, le père de Naïma – et qu’elle en aura neuf autres dans les années qui suivirent. Longtemps, Naïma a cru son père quand il lui

promettait de l'amener, sa sœur et elle, dans le pays d'où il vient.

Mais, inlassablement, chaque été, c'est à Dijon, chez les grands-parents maternels, que les fillettes passaient leurs vacances. Avec la décennie noire, leur père a définitivement renoncé à se rendre au pays. « *J'ai accepté que l'Algérie était trop dangereuse pour moi ! Et je me suis dit que j'irais plus tard, quand je serais prête* » confie Naïma.

De son héritage familial, elle n'a reçu que de maigres fragments : « *Un grand-père harki, un départ brutal, un père élevé dans la peur de l'Algérie. J'aimerais n'avoir peur de rien. Ce n'est pas le cas. J'ai doublement peur* » avoue-t-elle : « *J'ai reçu en héritage les peurs de mon père et j'ai développé les miennes* ». Pour s'endormir, Naïma fait des listes, du moins deux : une des peurs qui lui sont propres et une autre de celles dont elle a hérité comme la peur de commettre des fautes de français, de donner son nom et son prénom surtout aux personnes âgées, ou encore la peur d'être assimilée aux terroristes. Puis elle dresse aussi la liste de ses nouvelles peurs, parmi lesquelles celle que sa grand-mère se fasse agresser parce qu'elle porte le voile, celle de rencontrer la mort à une terrasse de café, celle d'une guerre civile qui éclaterait « *entre eux et nous* », entre les musulmans et les autres, et d'être alors incapable de déterminer son camp. Depuis les attentats, les musulmans n'ont jamais été aussi stigmatisés, sommés de se désolidariser des terroristes, comme si être de confession ou de culture musulmanes en faisait automatiquement des suspects. Le climat en France n'en finit pas de se détériorer, installant huit pour cent de la population française sur le banc des accusés, bouc-émissaires idéaux pour tous les maux qui frappent la société d'aujourd'hui.

« *L'art de perdre* » pose la question de la transmission à travers trois générations. À la présence scénique des grands-parents répond l'absence et le quasi-silence des parents, la deuxième génération, dont la seule manifestation est le court échange entre Naïma et son père lorsqu'elle appelle ses parents et qu'il décroche. Tout, dans la voix, dans l'attitude de la jeune femme laisse transparaître l'anxiété. On comprend vite qu'elle n'a pas l'habitude de les appeler souvent, mais l'appréhension semble redoublée en raison de l'annonce du voyage en Algérie qu'elle a décidé d'entreprendre, voyage que lui avait si souvent promis son père lorsqu'elle était enfant. Peut-être qu'en évitant soigneusement de s'y rendre, le père souhaite préserver le pays rêvé qu'il s'est construit, plutôt que d'être projeté dans celui existant qu'il ne connaît pas. Garder cette absence de l'Algérie, c'est aussi la question que se pose Naïma : « *Je perdrais l'absence de l'Algérie peut-être, une absence autour de laquelle ma famille s'est construite depuis 1962. Il faudrait remplacer un pays perdu par un pays réel. C'est un bouleversement qui me paraît énorme* » avoue-t-elle à Sol, sa colocataire. Naïma réalise que son histoire est « *une histoire sans héros, une histoire qui clôt le conte de fée* ». Pour Sabrina Kouroughli, cette adaptation théâtrale du roman était essentielle afin de « *comprendre aujourd'hui comment chaque jour, des personnes sont obligées de quitter leur maison, souvent brutalement. Fuir un conflit ou la misère, échapper à des persécutions, vouloir un avenir meilleur. De Syrie en Afghanistan, d'Érythrée en Ukraine, autant de déracinés* ».



JEUDI 07 JUILLET 2022

INTERVIEW | « M'adapter moi-même ? Je n'étais pas sûre d'en être capable... »

ALICE ZENITER, GONCOURT DES LYCÉENS EN 2017 POUR « L'ART DE PERDRE »

« **L'ART DE PERDRE** », le roman sur le déracinement d'Alice Zeniter, Goncourt des lycéens en 2017, fait l'objet de deux adaptations théâtrales dans le Festival off d'Avignon. Elle-même à la tête d'une compagnie de théâtre, l'auteurice s'est laissée convaincre par les deux projets.

« **L'Art de perdre** » est adapté deux fois à Avignon. Avez-vous laissé les compagnies en faire ce qu'elles voulaient ? **ALICE ZENITER.** À peu près. Je leur ai juste dit que c'était important pour moi qu'il y ait la présence des deux autres langues en plus du français, l'arabe et le kabyle, même si c'était ponctuel. Mais c'est tout. J'ai fait mon livre et, si je laisse les droits, je ne vais pas contrôler le spectacle. J'ai moi-même une compagnie de théâtre. Si j'avais eu envie d'en faire un spectacle avec ma vision, je l'aurais fait. Dès lors que je la laisse à d'autres, je les laisse faire ce qu'elles veulent.

Vous n'avez pas eu l'envie de le monter ?
Non. Parce que ça aurait été un travail assez conséquent.



Pour Alice Zeniter, l'adaptation théâtrale d'un roman doit « s'éloigner du livre ».

M'adapter moi-même ? Je n'étais pas sûre d'en être capable...

Qu'est-ce qui vous a convaincue de leur accorder les droits d'adapter ?

L'envie de l'artiste de s'emparer avec des choses à dire et en l'emmenant dans une direction propre. La compagnie Filigrane III y intègre l'histoire des harkis des bassins miniers du Nord où elle est implantée et ramène « **L'Art de perdre** » à la maison. Sabrina Kouroughli, elle, a rapidement voulu axer sur

la transmission entre la grand-mère et la petite-fille, ce qui est assez peu présent dans mon livre, et l'emmène encore ailleurs en s'appuyant sur son histoire.

Qu'est-ce qu'une bonne adaptation, selon vous ?

Elle s'éloigne du livre, justement. Parce qu'il existe déjà, à trop coller, on s'expose à en faire juste une version orale. C'est un spectacle de théâtre, il faut que quelque chose tienne la scène. C'est notamment pourquoi je n'ai pas voulu lire les textes, je veux les découvrir comme spectacle, voir comment ça fonctionne sur le plateau et pas sur le papier, sinon je risque de faire des comparaisons. Une bonne adaptation s'éloigne suffisamment pour s'épanouir dans son art propre. Et elle marche pour celui qui connaît l'œuvre originale et celui qui ne la connaît pas. Pour celui-là, c'est une œuvre en soi et nul besoin de références. Pour celui qui connaît, il y a un plaisir particulier d'avoir les références, de percevoir des détournements, de se dire : ça, c'est malin !

PROPOS RECUEILLIS PAR S.M.

sceneweb.fr
l'actualité du spectacle vivant

critique / L'Art de perdre ou la recherche de l'Algérie



Photo Gaëtan Vassart

Prix Goncourt des Lycéens 2017, *L'Art de perdre* est adapté par la metteuse en scène et comédienne Sabrina Kouroughli. Un spectacle où se raconte la nécessité de la transmission pour construire son identité.

Lorsque *L'Art de perdre* débute, Yema, la grand-mère, est assise à une table de cuisine où elle brode. Devant elle, des makrouds (pâtisseries maghrébines) et du thé, dont Naïma, sa petite-fille et personnage central du récit, se servira à la fin de la pièce pour symboliser ses avancées dans sa quête d'identité. **D'emblée, cette cuisine – dont la scénographie simple installe immédiatement une atmosphère familiale – apparaît comme un lieu de dialogue, de rencontre entre le passé et le présent, entre une grand-mère et sa petite-fille.** Naïma, quant à elle, est affalée sur une malle, et regarde un film américain, le son monté au maximum. Une musique succède au film et la jeune femme se lève. Après une danse aux accents épileptiques, elle s'engage dans un monologue larmoyant à propos de ses gueules de bois, qui la conduit à lister ses peurs : celles qui lui sont propres, et celles héritées de son père. Un père qui, ayant « *confondu intégration et politique de la terre brûlée* », selon les mots de Naïma, refuse de parler à ses filles de son pays d'origine, l'Algérie, dont la famille a dû s'enfuir en 1962.

L'adaptation du roman d'Alice Zeniter réalisée par Sabrina Kouroughli se concentre sur sa partie familiale, plutôt que sur sa partie historique. De fait, la pièce s'organise principalement autour d'un monologue de Naïma (brillamment interprétée par Sabrina Kouroughli), dont les interrogations identitaires ont vu le jour à la suite des attentats terroristes survenus en Algérie, et d'un ensemble de dialogues introspectifs avec sa grand-mère (incarnée par **Fatima Aibout**). Fidèle au livre, elle nous conduit du douloureux abandon forcé de la Kabylie par la famille de Naïma, à la suite de la signature des accords d'Évian, jusqu'en France où, avec d'autres harkis (ou ceux considérés comme tels), ces « oubliés » seront parqués pendant des années au camp de

Rivesaltes. Ils se retrouveront ensuite logés en périphérie d'un village normand, dans des barres HLM où, petit à petit, ils reconstruiront leur vie. En parallèle, nous suivons les difficultés contemporaines de Naïma à partir pour l'Algérie, ce pays dont elle a « *peur de perdre l'absence* ».

Si, dans la mise en scène de Sabrina Kouroughli, le décor reste identique au fur et à mesure des déménagements forcés, tout comme entre l'Algérie et la France, c'est que, aux yeux de Naïma, l'Algérie, à défaut d'autre transmission, s'incarne dans la table en formica de sa grand-mère couverte de pâtisseries et de thé. Les lumières, en revanche, évoluent selon les personnages endossés par Sabrina Kouroughli : un membre de l'association des anciens combattants pour la France en Algérie, le juge français qui accorde la nationalité aux réfugiés, mais aussi le père de la jeune femme. À l'avant-scène, se trouve également un olivier, référence à la source de fortune du grand-père de Naïma en Kabylie avant leur abrupt départ. Loin d'être un simple élément de décor, cet arbre représente – comme l'explique Sabrina Kouroughli dans sa note d'intention – un symbole de vie, de force, de résilience et d'éternité. Il incarne à sa manière les liens des personnages avec leur histoire, la complexité de leur rapport à celle-ci, comme le nécessaire dépassement des traumatismes. **Autant de questions que cette adaptation théâtrale porte avec sincérité et conviction.** Hanna Bernard – www.sceneweb.com

L'Art de perdre

Texte Alice Zeniter

Mise en scène et Adaptation Sabrina Kouroughli

Avec Sabrina Kouroughli, Fatima Aibout, Issam Rachyq-Ahrad

Collaboration artistique Gaëtan Vassart

Production Compagnie La Ronde de Nuit

Aide au projet DRAC Île-de-France, Ministère de la Culture et de la Communication, Spedidam

Résidences CENTQUATRE (Paris), Théâtre Gérard Philipe – CDN de Saint-Denis, Carreau du Temple (Paris)

Durée : 1h15

Théâtre de Belleville – Paris
Du 1er au 30 septembre 2023
Mer. et Jeu. : 19h15
Ven. et Sam. : 21h15

13 octobre 2023
Centre Culturel Boris Vian – Les Ulis (91)

20 octobre 2023
Mémorial de la Guerre d'Algérie
Hauts lieux de la mémoire nationale en Île-de-France
(75)

17 & 18 octobre 2023
Théâtre Jean Vilar -Suresnes (92)

30 novembre 2023
ABC Dijon (21)

7 décembre 2023
Communauté d'Agglomération Mont-Saint-Michel -
Normandie (50)

12 décembre 2023
Théâtre du Pilier – Belfort (90)

du 25 janvier au 9 février 2023
Théâtre Gérard Philipe-Centre Dramatique National de
St-Denis (93)

9 & 10 avril 2024
Moulin du Roc-Scène Nationale de Niort (79)

13 avril 2024
Théâtre de Grasse – scène conventionnée d'intérêt
national (06)

16 avril 2024
Théâtre de l'Olivier à Istres – Scènes et Cités (13)

HOTTELLO

CRITIQUES DE THÉÂTRE PAR VÉRONIQUE HOTTE 1 JUILLET
2022



Crédit photo : Gaëtan Vassart

L'Art de perdre (Comment faire resurgir un pays du silence ?), d'après *L'Art de perdre* d'Alice Zeniter (Flammarion), mise en scène et adaptation de Sabrina Kouroughli. Collaboration artistique de Gaëtan Vassart, dramaturgie de Marion Stoufflet, son Christophe Séchet. Avec Fatima Aibout, Sabrina Kouroughli, Issam Rachyq-Ahrad.

L'art de perdre, selon l'auteure Alice Zeniter, consciente du parallélisme avec la situation actuelle des migrants, est un roman sur l'exil, au-delà de la Guerre d'Algérie. Un voyage sans fin et dont il est impossible de déterminer l'arrivée, l'exil entraînant dans son sillage les générations suivantes.

Sabrina Kouroughli, comédienne pétillante – adaptatrice du roman, interprète et metteuse en scène de *L'Art de perdre* -, s'est retrouvée dans ce conte en forme de saga historique – même histoire. La narratrice trentenaire, petite-fille de harki, en quête de ses origines, entreprend un voyage en Algérie sur la trace de ses ancêtres, à la recherche d'une réconciliation avec la mémoire familiale.

Soixante ans après l'Indépendance de la Guerre d'Algérie, se fait entendre la tragédie des sacrifiés de l'Histoire, ceux qui quittèrent l'Algérie à l'été 1962, dans un

véritable *Art de perdre*. Eloge d'une famille ascendante dont les figures – des fantômes – ont peut-être à peine existé pour la descendante, mais n'en ont pas moins fait preuve d'une belle résistance à « être » indûment.

Se pose la question de la transmission – pays, culture, langue, histoire, silences compris -, les personnages représentant trois générations, des grand-parents aux parents et aux enfants.

Naïma reconstitue le puzzle de sa famille devant sa grand-mère Yema, et son grand-père Ali, quand ses grand-parents et leurs enfants posent le pied sur le sol de France – un récit où elle prend conscience qu'elle affronte « *une histoire sans héros, une histoire qui clôt le conte de fée* ».

Elle travaille dans une galerie d'art à Paris quand les attentats résonnent comme un électrochoc, la renvoyant à sa peau mate, à ses cheveux bouclés, à ses origines, au silence de son père, et à la honte de son grand-père harki. A travers la relation de Naïma à sa grand-mère, gardienne du temple, elle retrace le parcours des siens, entre humour et anecdotes, retrouvant une paix.

Sur la scène, sa grand-mère épluche les légumes dans la cuisine en Formica de son appartement de Flers, le grand-père se tient muré dans le silence d'une mémoire tue. Puis l'ancêtre s'éveille, revit son départ forcé de Palestro pour le camp de Rivesaltes dans le sud de la France, durant deux ans, avant de s'installer en Normandie avec les siens – difficile est l'intégration du Harki.

L'expérience amère de ces « oubliés » et « dominés » est portée par ce même grand-père, fantôme de trente-sept ans qui surgit dans le réel, et retrace pour Naïma la trajectoire des Zekkar:

« Si on arrive à se rendre jusqu'à Tefeschoun, nous pourrions passer en France. Là-bas ils ont un camp pour les harkis. 1. Sauver Hamid mon fils aîné. 2. Me sauver moi-même. 3. Te sauver toi, ma femme, et mes autres enfants, Kader et Dalila. 4. Tout le reste. Quand le bateau se met à vibrer, je fixe le paysage dans ma tête. Mais qu'est-ce que c'est, ce paysage ? C'est pas le mien. C'est pas la Kabylie. C'est la ville d'Alger, des immeubles où vivent des gens que je ne connais pas, des rues dont j'ignore les noms. Le bateau recule lentement dans les eaux du port.

Je vois l'image étrange d'une corde, attachée à l'arrière de l'énorme ferry et reliée à la côte, le bateau s'éloigne et tout le pays est entraîné lentement dans la mer : la Cathédrale et la Casbah, la Grande Poste, le Jardin des Plantes, les figuiers, les oliviers. Tout le Sahara grain par grain disparaît dans les vagues, dans la Méditerranée. »

Quitter un pays, des origines, et partir vers l'inconnu : telle est la condition des déracinés du temps qui furent Syrie, Afghanistan, Erythrée, Ukraine, des migrants en cours, politiques et économiques, échappant au conflit, à la misère, aux persécutions et à la mort, dans le désir d'un avenir meilleur.

La grand-mère Fatima Aibout recèle en elle la dignité de celle qui a le savoir, l'expérience et la distance, quand le grand-père Issam Rachyq-Ahrad, disparu, garde intacte la volonté responsable qui le motivait.

L'ardente Sabrina Kouroughli porte le propos avec belle élégance, s'interrogeant face public, prenant le spectateur à témoin, à l'écoute des informations dispensées pour les commenter, dansant et s'oubliant un peu, avant de tout ressaisir encore, alerte et allègre, souriante et décidée.

Un spectacle lumineux de sensations mi-figue mi-raisin hissées jusqu'à la paix retrouvée avec soi.

Véronique Hotte

Avignon Off, du 10 au 29 juillet 2022 à 10h30, relâches les 12, 19 et 26 juillet au . **11 Avignon**, 11 boulevard Raspail. Tél : 04 84 51 20 10, www.11avignon.com



LA GAZETTE DES FESTIVALS

Théâtre, Danse, Musique, Cinéma, Arts plastiques, Livres, Culture

■ CRITIQUES ■ FORUM ■ REPORTAGES ■ FESTIVALS ■ ARCHIVES

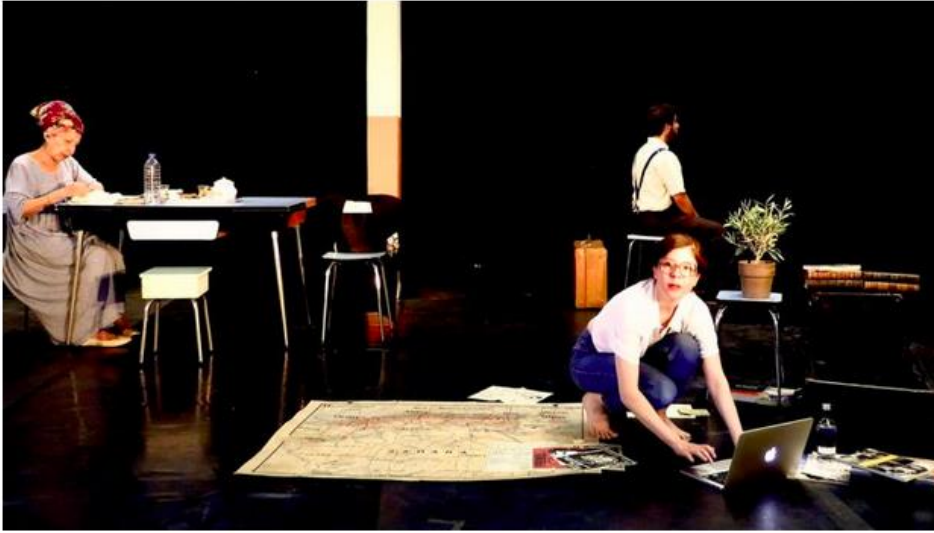
FESTIVAL D'AVIGNON CRITIQUES THÉÂTRE

Pays réel, pays rêvé : Alice Zeniter et les héritiers du silence

L'Art de perdre

Par Célia Sadai

© 11 juillet 2022 Article publié dans I/O n°114



(c) Gaétan Vassart

« C'est long, de faire ressurgir un pays du silence, surtout l'Algérie » (Alice Zeniter). À l'heure de la célébration du soixantième anniversaire de l'indépendance de l'Algérie, le 11 programme une adaptation du roman « L'Art de perdre » d'Alice Zeniter, mise en scène par Sabrina Kouroughli. Un regard juste sur notre histoire collective.

En mars 2021, la France reconnaît la torture et l'assassinat de l'avocat nationaliste algérien Ali Boumendjel, dont la mort en 1957 avait été maquillée en suicide. Ce geste s'inscrit dans une politique de « pacification mémorielle » : en janvier 2021, le Président Emmanuel Macron charge en effet l'historien Benjamin Stora de rédiger un rapport public portant sur la « réconciliation des mémoires » liées à la colonisation et à la guerre d'Algérie. L'initiative paraît toutefois précipitée et, partout, la même question : de quelles mémoires parle-t-on ? Des mémoires à la fois silencieuses sous le poids du trauma colonial ou vaincues face au grand récit national français. Mais avec « L'Art de perdre » paru en 2017, Alice Zeniter s'est emparée d'un genre nouveau, le récit de filiation. Descendante de harki, version honteuse du fellaga dans l'imaginaire collectif, elle y évoque les silences de l'héritage qui lui a été légué. Comme d'autres artistes français issus de la diaspora algérienne – la réalisatrice Maïwenn, la romancière Faïza Guène ou le rappeur Médine –, Alice Zeniter met en scène la fabrique de l'appartenance à un pays rêvé, souvent d'ailleurs au seuil du cauchemar.

C'est le parti pris de Sabrina Kouroughli qui signe une adaptation de « L'Art de perdre » sous la forme d'une enquête mémorielle et onirique. Entre silence et fantasme, la metteuse en scène campe une Algérie ambiguë, une relation aux origines où rien ne va de soi. La Naïma d'Alice Zeniter (Sabrina Kouroughli) assume une algérianité fébrile et névrosée qui cherche à vocaliser les silences qui l'enveloppent – sur le plateau, le noir domine et spatialise un rituel d'exhumation des mémoires. Des mémoires sans verticalité, collectées au fond d'une malle sans souvenirs, dans les lignes d'un article Wikipédia ou encore au fil des pages des mémoires du général de Gaulle. Des mémoires collectées en invoquant les spectres du passé (Fatima Aibout et Issam Rachyq-Ahrad), là-bas, pendant la guerre. En vain. Ici, la dramaturgie ne promet pas la réparation, mais transforme la perte. De pays absent en pays rêvé, l'Algérie des héritiers du silence est un pays perdu à jamais. Mais ce

qui se joue est ailleurs, dans les échos de l'appel-réponse de Naïma et ses fantômes, pourvu qu'on les vocalise, les silences.

INFOS

FESTIVAL : [FESTIVAL D'AVIGNON](#)

L'Art de perdre

Genre : [Théâtre](#)

Texte : [D'après Alice Zeniter](#)

Conception/Mise en scène : [Sabrina Kouroughli](#)

Distribution : [Fatima Aibout](#), [Issam Rachyq-Ahrad](#), [Sabrina Kouroughli](#)

Lieu : [11 Avignon](#) ([Avignon](#))

A consulter : <https://www.festivaloffavignon.com/programme/2022/l-art-de-perdre-s31223/>





Festival d'Avignon

Serebrennikov — Eggermont — Warlop — El Conde de Torreñiel — Tillet — Fouroughli
Fournet — Vigier — Vialle — Doherty — Watkins — Dufresne & Béland — Rencontres d'Arles

REGARDS

OFF

L'ART DE PERDRE

TEXTE D'APRÈS ALICE ZENITER | MISE EN SCÈNE SABRINA KOUROUGHLI
11 AVIGNON À 10H30

« Naïma travaille dans une galerie d'art à Paris quand les attentats résonnent comme un électrochoc : cela la renvoie à sa peau mate, à ses cheveux bouclés, à ses origines, au silence de son père et à la honte de son grand-père harki. »

PAYS RÉEL, PAYS RÉVÉ - ALICE ZENITER - LES HÉRITIERS DU SILENCE
— par Célia Sadou —

« C'est long, de faire ressurgir un pays du silence, surtout l'Algérie » (Alice Zeniter). À l'heure de la célébration du sixième anniversaire de l'indépendance de l'Algérie, l'adaptation du roman « L'Art de perdre » d'Alice Zeniter offre un regard juste sur notre histoire collective. En mars 2021, la France reconnaît la torture et l'assassinat de l'avocat nationaliste algérien Ali Boumendjel, dont la mort en 1957 avait été maquillée en suicide. Ce geste s'inscrit dans une politique de « pacification mémorielle » : en janvier 2021, le Président Emmanuel Macron charge en effet l'historien Benjamin Stora de

rédiger un rapport public portant sur la « réconciliation des mémoires » liées à la colonisation et à la guerre d'Algérie. L'initiative paraît toutefois précipitée et, surtout, la même question : de quelles mémoires parle-t-on ? Des mémoires à la fois silencieuses sous le poids du trauma colonial ou vaincues face au grand récit national français. Mais avec « L'Art de perdre », Alice Zeniter s'est emparée d'un genre nouveau, le récit de filiation. Descendante de harki, version honteuse du fellaga dans l'imaginaire collectif, elle y évoque les silences de l'héritage qui lui a été légué. Comme d'autres artistes français issus de la diaspora algérienne – la réalisatrice Maiwenn, la romancière

Faïza Guène ou le rappeur Médine –, Alice Zeniter met en scène la fabrique de l'appartenance à un pays rêvé, souvent d'ailleurs au seuil du cauchemar. C'est le parti pris de Sabrina Kouroughli qui signe une adaptation de « L'Art de perdre » sous la forme d'une enquête mémorielle et onirique. Entre silence et fantôme, la metteuse en scène campe une Algérie ambiguë, une relation aux origines où rien ne va de soi. La Naïma d'Alice Zeniter (Sabrina Kouroughli) assume une algérianité fébrile et névrosée qui cherche à vocaliser les silences qui l'enveloppent – sur le plateau, le noir domine et spatiale un rituel d'exhumation des mémoires. Des mémoires

sans verticalité, collectées au fond d'une malle sans souvenirs, dans les lignes d'un article Wikipédia ou encore au fil des pages des mémoires du général de Gaulle. Des mémoires collectées en invoquant les spectres du passé (Fatima Aïbout et Issam Rachyq-Ahrad), là-bas, pendant la guerre. En vain. Ici, la dramaturgie ne promet pas la réparation, mais transforme la perte. De pays absent en pays rêvé, l'Algérie des héritiers du silence est un pays perdu à jamais. Mais ce qui se joue est ailleurs, dans les échos de l'appel-réponse de Naïma et ses fantômes, pourvu qu'on les vocalise, les silences.

Sélection Théâtre 11, Festival Off Avignon

Samedi 16 Juillet, 2022 – Laura Plas

Coup De Cœur, Critique, Festival Off Avignon, Les Trois Coups, Provence-Alpes-Côte D'Azur, Théâtre

Les plus ou moins belles infidèles du 11 à Avignon

Pas envie d'attendre la rentrée littéraire ? Vous pouvez découvrir trois adaptations de romans pour la scène. Deux coups de cœur : « Monte Cristo » et « L'Art de perdre », et un coup dans l'eau, avec « Et leurs enfants après eux ».

L'art de perdre... et de sélectionner

Belle infidèle, l'adaptation que propose Sabrina Kouroughli convainc précisément par la distance qu'elle ose prendre avec le roman d'Alice Zeniter. En effet, elle choisit de resserrer la proposition (une heure à peine de spectacle) autour de deux femmes : la narratrice et sa grand-mère, si bien interprétée par Sabrina Kouroughli et surtout par Fatima Aibout, doucement radieuse. Cette dernière, présence souvent discrète et affairée, donne corps à ces *yema* (grand-mères) dont le sourire fin s'oppose aux avanies de l'existence. Il suffit que, quittant son un travail d'aiguille, elle se tourne vers nous pour que tout un monde apparaisse dans son sillage.



Chantiers de culture

16/07/2022 · 11:30

↓ [Sauter aux Commentaires](#)

De l'Algérie aux États-Unis...

Jusqu'au 29/07 pour l'un, au 30/07 pour l'autre, **le 11*Avignon et le Théâtre des Halles présentent respectivement *L'art de perdre* et *Angela Davis***. De l'exil algérien au sortir de la guerre d'indépendance à l'éveil des consciences au cœur des pires crimes raciaux au États-Unis, deux pièces superbes, poignantes. Entre espoir et tragédie, des paroles embuées d'humanité et de dignité.



Deux femmes, un homme... Le grand-père prostré en fond de scène, la grand-mère attablée à éplucher les légumes et au premier plan, la jeunesse qui s'affiche pleine de vie et cependant comme en attente d'une parole, d'une histoire. **Le silence est roi dans *L'art de perdre*, petite-fille de harki, Naïma ignore tout de ses origines**, elle décide de partir à la quête de ses racines.

Le travail de mémoire est une épreuve de longue haleine. Progressivement, perce la vérité, les langues se délient. « Si on arrive à se rendre jusqu'à Tefeschoun, nous pourrons passer en France. Là-bas ils ont un camp pour les harkis », raconte alors Ali, l'ancêtre. Son objectif ? Sauver Yema son épouse et les enfants. L'exil, la déchirure lorsqu'il quitte son village de Kabylie, du bateau glissant loin des quais d'Alger il sait que c'est un adieu définitif à sa terre, aux oliviers, au vent du désert ! **Metteure en scène et comédienne, Sabrina Kouroughli signe aussi l'adaptation de *L'art de perdre***, le livre emblématique d'Alice Zeniter, prix Goncourt des lycéens. Un spectacle tout en finesse et délicatesse qui avance par petites touches, qui libère maux et mots avec infinie tendresse. **Une émotion à fleur de peau pour signifier la douleur de l'exil, d'hier à aujourd'hui**, quand la mémoire n'oublie rien mais que le silence masque tout.

la terrasse

AVIGNON / 2022 - PROPOS RECUEILLIS / SABRINA KOUROUGHLI

Sabrina Kouroughli porte à la scène L'Art de perdre d'Alice Zeniter



Publié le 26 juin 2022 - N° 301

Sabrina Kouroughli adapte et met en scène le roman d'Alice Zeniter en réunissant Yema, la grand-mère, et Naïma la petite-fille qui reconstitue le puzzle de sa famille et interroge ses racines pour se reconstruire.

« Lorsque j'ai découvert *L'Art de perdre*, ça a été un coup de cœur. Je me retrouvais dans cette histoire : la grand-mère analphabète, Kabyle parlant à peine le français, était comme la mienne. J'avais envie d'une saga familiale et, au départ, j'ai réuni une dizaine de comédiens pour saisir l'œuvre au niveau historique. Mais j'ai vite compris que ces grands-mères figées dans le temps et murées dans le silence familial offraient la clé pour adapter ce roman au-delà de la grande Histoire, dans le rapport à la transmission. Comment les petits-enfants mettent-ils des mots pour savoir ce qui s'est passé dans leur propre famille et ce qu'ont vécu ceux qui se sont tus, souvent malgré eux, parce qu'ils voulaient s'intégrer, se fondre dans la société et oublier leur histoire, alors que ce silence a pourtant laissé des séquelles ? C'est ce trajet qui m'a interpellée. J'avais envie moi-même de comprendre ce qui s'était passé dans ma famille.

Une histoire sans fin

Nous avons finalement fait le deuil de la troupe pour nous attacher au personnage de Naïma, cette femme d'aujourd'hui, en plein *burn out* au moment des attentats, qui déclenche sa recherche du passé familial pour comprendre d'où vient sa famille. Nous abordons l'œuvre depuis la cuisine de Yema, endroit où les langues se délient. À travers le dialogue entre la grand-mère analphabète et Naïma qui arrive avec son ordinateur, se reconstitue le puzzle de l'histoire. Pendant deux ans, nous avons travaillé avec des jeunes lycéens, comédiens

amateurs. Devant la caméra, ils prennent en charge les figures historiques des événements qui agitent l'Algérie de 1954 à 1962. Nous les avons aussi interviewés sur leur rapport à l'exil, leur arrivée en France. À Avignon, nous avons travaillé avec les élèves du lycée Mistral et nous intégrerons les interviews des jeunes Avignonnais au film. Ce roman n'est pas seulement l'histoire des Harkis, il permet de raconter tous les migrants d'aujourd'hui qui partent avec une valise en pensant revenir. Les blessures d'exil se transmettent de génération en génération. C'est une histoire sans fin, et je crois que le théâtre peut en témoigner. »

Propos recueillis par Catherine Robert

la terrasse

THÉÂTRE - GROS PLAN / FESTIVAL

Festival d'Avignon 2022 : nous y serons !



Publié le 23 mai 2022 - N° 300

Chaque été, la ville d'Avignon se métamorphose en ville-monde d'une exceptionnelle vitalité, en scène ouverte où se rassemblent artistes, professionnels et spectateurs, fidèles au rendez-vous. Couvrant le In et une sélection du Off, notre hors-série *Avignon en Scène(s)* se fait reflet de ce foisonnement et guide éclairant, distribué à Avignon pendant toute la durée du festival. Du 7 au 26 juillet 2022 pour le In, du 7 au 30 juillet 2022 pour le Off.

Bouillonnement artistique

La danse est présente comme chaque année dans la Cour d'honneur avec *Futur Proche* de Jan Martens, qui nous exhorte à changer pour faire face aux défis du futur. Danse encore avec *Lady Magma* d'Oona Doherty, *Le Sacrifice* de Dada Masilo, *All Over Nymphéas* d'Emmanuel Eggermont, ainsi que *Tumulus* de François Chaignaud et Geoffroy Jourdain.

Dans le Off l'an dernier, 818 compagnies ont proposé 1070 spectacles, et cette année le chiffre grimpera sans doute. Afin d'éclairer le choix des festivaliers, notre hors-série *Avignon en Scène(s)* présentera environ 300 projets, dont quasi l'intégralité de la programmation du In et une sélection de celle du Off. Parmi les créations ou les reprises dans le Off, d'enthousiasmants projets sont à découvrir, par des metteurs en scène au talent fortement reconnu ou pas encore repéré.

Parmi les créations attendues, citons *Andromaque* de Robin Renucci, *Hermann* de François Rancillac, *Au non du père* d'Ahmed Madani, *Unité Modèle* de Guy-Pierre Couleau, *Le Cas Lucia J. (un feu dans sa tête)* d'Eric Lacascade, *L'Art de perdre* de Sabrina Kouroughli, *Janis* de Nora Granovsky, *Fragments* de Bérangère Warluzel et Charles Berling, *Moi, Kadhafi* et *L'Installation de la peur* d'Alain Timar, *Le Jeu du Président* de Gérard Gelas et beaucoup d'autres. A retrouver dans ce numéro quelques entretiens avec des artistes présents à Avignon. A vos agendas !

Agnès Santi

A propos :Festival d'Avignon

du jeudi 7 juillet 2022 au mardi 26 juillet 2022

Chantiers de culture

Algérie, le silence de l'exil

Jusqu'au 30/09, au Théâtre de Belleville (75), Sabrina Kouroughli présente *L'art de perdre*. De l'exil algérien à l'éveil des consciences, surtout au sortir du silence pour tous les déracinés, l'adaptation du livre d'Alice Zeniter. Entre espoir et tragédie, humanité et dignité.



Deux femmes, un homme... Le grand-père prostré en fond de scène, la grand-mère attablée à éplucher les légumes et au premier plan, la jeunesse qui s'affiche pleine de vie et cependant comme en attente d'une parole, d'une histoire. **Le silence est roi dans *L'art de perdre*. Petite-fille de harki, Naïma ignore tout de ses origines**, elle décide de partir à la quête de ses racines. Le travail de mémoire est une épreuve de longue haleine. Progressivement, perce la vérité, les langues se délient. « Si on arrive à se rendre

jusqu'à Tefeschoun, nous pourrons passer en France. Là-bas ils ont un camp pour les harkis », raconte alors Ali, l'ancêtre. **Son objectif ? Sauver Yema son épouse et les enfants. L'exil, la déchirure lorsqu'il quitte son village de Kabylie**, du bateau glissant loin des quais d'Alger il sait que c'est un adieu définitif à sa terre, aux oliviers, au vent du désert !



Metteuse en scène et comédienne, Sabrina Kouroughli signe aussi l'adaptation de *L'art de perdre*, le livre emblématique d'Alice Zeniter, prix Goncourt des lycéens. « Je me suis rendu compte que j'avais un point commun avec elle : sa grand-mère kabyle et la mienne sont analphabètes, parlent à peine français, tandis que nous, les « petites-filles », sommes le fruit de l'école de la République », commente la dramaturge. « **Le cœur de la pièce ? La relation intime de Naïma avec sa grand-mère**, elle va briser la loi du silence d'une génération qui avait choisi, malgré elle, de ne pas nommer l'innommable ». Un spectacle tout en finesse et délicatesse qui avance par

petites touches, qui libère maux et mots avec infinie tendresse.

Les maux et mots des exilés d'hier à aujourd'hui, de tous les déracinés de ce troisième millénaire qui fuient la Syrie ou l'Afghanistan, l'Érythrée ou l'Ukraine... **Une émotion à fleur de peau pour signifier la douleur de l'exil**, quand la mémoire n'oublie rien de ce que le silence s'obstine à masquer. **Yonnel Liégeois**

***L'art de perdre*, dans une mise en scène de Sabrina Kouroughli. Les mercredi et jeudi à 19h15, les vendredi et samedi à 21h15 au [Théâtre de Belleville](#) jusqu'au 30/09.**

Chantiers de culture

Algérie, le silence de l'exil

Jusqu'au 30/09, au Théâtre de Belleville (75), Sabrina Kouroughli présente *L'art de perdre*. De l'exil algérien à l'éveil des consciences, surtout au sortir du silence pour tous les déracinés, l'adaptation du livre d'Alice Zeniter. Entre espoir et tragédie, humanité et dignité.



Deux femmes, un homme... Le grand-père prostré en fond de scène, la grand-mère attablée à éplucher les légumes et au premier plan, la jeunesse qui s'affiche pleine de vie et cependant comme en attente d'une parole, d'une histoire. **Le silence est roi dans *L'art de perdre*. Petite-fille de harki, Naïma ignore tout de ses origines**, elle décide de partir à la quête de ses racines. Le travail de mémoire est une épreuve de longue haleine. Progressivement, perce la vérité, les langues se délient. « Si on arrive à se rendre

jusqu'à Tefeschoun, nous pourrons passer en France. Là-bas ils ont un camp pour les harkis », raconte alors Ali, l'ancêtre. **Son objectif ? Sauver Yema son épouse et les enfants. L'exil, la déchirure lorsqu'il quitte son village de Kabylie**, du bateau glissant loin des quais d'Alger il sait que c'est un adieu définitif à sa terre, aux oliviers, au vent du désert !



Metteuse en scène et comédienne, Sabrina Kouroughli signe aussi l'adaptation de *L'art de perdre*, le livre emblématique d'Alice Zeniter, prix Goncourt des lycéens. « Je me suis rendu compte que j'avais un point commun avec elle : sa grand-mère kabyle et la mienne sont analphabètes, parlent à peine français, tandis que nous, les « petites-filles », sommes le fruit de l'école de la République », commente la dramaturge. « **Le cœur de la pièce ? La relation intime de Naïma avec sa grand-mère**, elle va briser la loi du silence d'une génération qui avait choisi, malgré elle, de ne pas nommer l'innommable ». Un spectacle tout en finesse et délicatesse qui avance par

petites touches, qui libère maux et mots avec infinie tendresse.

Les maux et mots des exilés d'hier à aujourd'hui, de tous les déracinés de ce troisième millénaire qui fuient la Syrie ou l'Afghanistan, l'Érythrée ou l'Ukraine... **Une émotion à fleur de peau pour signifier la douleur de l'exil**, quand la mémoire n'oublie rien de ce que le silence s'obstine à masquer. **Yonnel Liégeois**

***L'art de perdre*, dans une mise en scène de Sabrina Kouroughli. Les mercredi et jeudi à 19h15, les vendredi et samedi à 21h15 au Théâtre de Belleville jusqu'au 30/09.**

A2S, Paris

Art, Société, Science : quoi de neuf à Paris ?

THÉÂTRE. «L'art de perdre - Comment faire ressurgir un pays du silence ?»

Texte : Alice Zeniter. Mise en scène et adaptation : Sabrina Kouroughli. Jeu : Fatima Aibout, Sabrina Kouroughli et Issam Rachyq-Ahrad. Collaboration artistique : Gaëtan Vassart. Dramaturgie : Marion Stoufflet. Régie son : Christophe Séchet. Chorégraphie : Mélody Depretz. Durée : 1h10.

Consacré à l'histoire des Zekkar, une famille kabyle, musulmane, exilée en France depuis 1962, à l'issue de la guerre d'Algérie, ce captivant spectacle, bien interprété, est la première mise en scène de la comédienne Sabrina Kouroughli, qui, formée au Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris, est également professeure d'art dramatique et dramaturge.

Interprète d'un des personnages de «L'art de perdre», Kouroughli a adapté pour ce spectacle un roman, «L'Art de perdre» (2017), d'Alice Zeniter.

Ce roman a reçu, en particulier, le Prix Goncourt des lycéens et le Prix littéraire du quotidien parisien «Le Monde».

De ce roman qui compte plus de 500 pages, Kouroughli - qui, comme Zeniter, a une grand-mère kabyle - dit s'être concentrée «le plus possible» sur l'histoire de la famille Zekkar.

Au cours du spectacle, parlé quelquefois dans une langue algérienne et surtout en français, on entend trois personnages : Ali et Yema Zekkar, le couple ayant fui l'Algérie en 1962, et une de leurs petites-filles, Naïma, qui, âgé d'une trentaine d'années, est née en France.

La pièce comporte des monologues d'Ali et d'Yema, quelques dialogues entre Yema et Naïma et surtout un long monologue de Naïma.

« Ne pas nommer l'innommable »

Au cours du spectacle, c'est essentiellement Naïma qui se déplace sur le plateau du théâtre, car, la plupart du temps, Yema reste silencieuse, à l'écart, assise à une table de cuisine, tandis qu'Ali, mort quand Naïma était encore enfant, n'est présent - assis et silencieux lui aussi, mais tournant le dos au public - que comme une sorte de fantôme, en fond de scène. Ce n'est que vers la fin du spectacle qu'Ali viendra prendre la parole, sur le devant de la scène.

Naïma, dont la mère est issue d'une famille chrétienne, se plaint de ce que ni son père, Hamid, né en 1953 en Algérie, ni personne dans la famille Zekkar ne lui aient transmis l'histoire de cette famille.

Naïma dit que ce silence à propos du passé est comme un « trou » en elle.

< Naïma va briser la loi du silence d'une génération qui avait choisi, malgré elle, de ne pas nommer l'innommable >, indique Kouroughli.

C'est donc Naïma qui va narrer sur la scène l'histoire de la famille Zekkar.

De son récit, il ressort que, ancien combattant de l'armée française pendant la seconde guerre mondiale, puis riche propriétaire d'une oliveraie en Algérie, Ali a fui son pays après l'indépendance, à l'âge de 37 ans, parce qu'il craignait d'être tué par le FLN, nouveau maître de l'Algérie.

En France, Ali et sa famille furent d'abord hébergés dans un camp de réfugiés à Rivesaltes (Pyrénées-Orientales), pendant deux ans, avant d'être transférés à Flers (Orne), où Ali travaillera comme ouvrier dans une usine, sa famille vivant dans un logement social.

LE COURRIER DE L'ATLAS

L'actualité du Maghreb en Europe

N° 170, JUILLET-AOÛT 2022, 3,50 €. ÉDITION NATIONALE

“L'ART DE PERDRE” SE RETROUVE AU THÉÂTRE



Avec Sabrina Kouroughli, le roman d'Alice Zeniter poursuit son existence sur les planches. Portée par trois acteurs seulement, la saga racontant l'histoire d'une famille kabyle sur trois générations fait écho à tous les exils et à tous les déchirements. **Par Anaïs Heluin**

D

Depuis la création avec Gaëtan Vassart de sa compagnie La Ronde de Nuit en 2016, la comédienne et metteuse en scène Sabrina Kouroughli s'intéresse à la question de l'exil. À travers une trilogie autour des grandes héroïnes de la littérature – ils montent une adaptation d'Anna Karénine de Tolstoï, Mademoiselle Julie de Strindberg et Bérénice de Racine –, ils abordent le sujet sous l'angle de l'aspiration à une autre vie et à l'émancipation.

“La dimension intime se prête admirablement au théâtre”

Un autre visage de l'exil

Avec la collaboration artistique de son complice, Sabrina Kouroughli s'éloigne aujourd'hui des classiques pour aborder autrement cette grande question qui l'occupe en tant qu'artiste de théâtre. En adaptant le roman *L'Art de perdre* d'Alice Zeniter, qui a obtenu le prix Goncourt des lycéens en 2019, elle aborde un autre visage de l'exil, plus tragique : celui qui a trait à la violence, à la guerre. “Cette pièce est de loin la plus in-

time que j'ai créée jusque-là. Comme Alice Zeniter, je suis d'origine algérienne. Son roman pose des questions qui m'habitent depuis longtemps, et y répond souvent. En particulier celle de la transmission, qui est au cœur de *L'Art de perdre*, dont la narratrice née en France, Naïma, part en quête de son histoire familiale qui ne lui a pas été transmise”, explique Sabrina Kouroughli. Avec ses 600 pages, ses nombreux personnages et sa large étendue temporelle – la quête de Naïma la mène jusqu'à la guerre d'Algérie –, le texte lui impose de prendre un parti pris clair, tranché.

“Au départ, explique-t-elle, j'imaginai travailler avec un très grand nombre d'acteurs, afin d'être la plus fidèle possible au roman, structuré en trois parties : la première racontant l'Algérie du père de Naïma, la deuxième la vie de la famille harbie en France, puis le voyage de Naïma en Algérie. J'ai finalement décidé de me concentrer sur les deux dernières parties, dont la dimension intime se prête admirablement au théâtre.”

Au plus près de la langue

Le confinement influence aussi largement les choix d'adaptation et de mise en scène de Sabrina Kouroughli. “Pendant cette période, j'ai beaucoup travaillé en lycées sur le roman d'Alice Zeniter. J'ai fait jouer aux élèves les différents protagonistes de la première partie : le caïd du village qui tente d'empêcher les habitants d'adhérer au FLN, l'adolescent révolutionnaire Youcef Tadjer, le ‘Loup de Tablat’, lieutenant du FLN dans les montagnes... Ce travail passionnant, que je propose de réaliser avec des scolaires dans chaque ville où je vais jouer, a résolu le problème de la partie historique du roman. Dans mon adaptation, elle n'existe que dans la parole de deux personnages : Naïma et sa grand-mère Yema.”

En situant son *Art de perdre* dans la cuisine de Yema, que celle-ci n'a presque jamais quittée, Sabrina Kouroughli place le spectateur au plus près de la parole de ces deux femmes que la langue, la culture et l'âge séparent, mais que l'amour réunit. Elles sont incarnées par la metteuse en scène elle-même et par la comédienne Fatima Aïbout. Régulièrement visitées par le fantôme d'Ali, grand-père de l'une et mari de l'autre joué par Issam Rachyq-Ahrad, ces deux femmes portent en elles non seulement la douleur de l'exil des Algériens après l'indépendance du pays, mais aussi celle de tous les déracinements. ■

L'ART DE PERDRE, du 10 au 29 juillet au 11 Avignon.

Relâche les 12, 19 et 26 juillet.

04 84 51 20 10.

11avignon.com

Adaptation réussie de « L'art de perdre » au 11

22 juillet 2022



L'art de perdre » ou comment se construire autour d'un pays qu'on n'a jamais connu.

En 2017 paraît « L'art de perdre » d'Alice Zeniter qui obtient le prix Goncourt des lycéens. La narratrice Naïma, 30 ans, petite-fille de harkis part à la recherche de ses origines. Elle va essayer de briser la loi du silence, n'obtenant aucune réponse de sa grand-mère ou de son père sur la « guerre d'Algérie » et la venue en France de sa famille en 1962.

L'art de perdre c'est savoir oublier

La comédienne Sabrina Kourougli choisit de mettre en scène et d'interpréter le personnage de Naïma qui lui ressemble pour poser la question de la transmission, de l'identité. Elle éclaire également les questions de migrations et d'exil.

Sur scène Naïma représente la nouvelle génération, celle qui chante, qui danse, qui étudie et soudain se demande qui elle est, d'où elle vient. Sa grand-mère muette vaque à des travaux de couture, son père ou grand-père attendent dos tourné muni d'une simple valise. Le symbole est fort entre le silence des parents et la boulimie de vivre de la jeunesse née après l'indépendance. Comment se construire autour de l'absence de l'Algérie ? Comment raconter l'immigration de 62, le camp de Rivesaltes puis l'installation en Normandie ?

Une approche sensible de l'exil

Entre tristesse, colère et excitation, l'enquête se met en place et fait bouger les lignes des trois générations. Les 3 acteurs sont formidables de sobriété, de dignité et de sincérité dans leur jeu.

Michèle Périn

L'ART DE PERDRE

A LA RECHERCHE D'UN PAYS ABSENT



VUPAR

MATHILDE CAZENEUVE

NOTRE RECOMMANDATION :



Le 23 septembre 2023

- Dans *L'art de perdre*, Alice Zeniter menait une quête de réconciliation avec la mémoire de sa famille. La narratrice, Naima, petite fille de harki, part en Algérie sur les traces de sa famille pour combler les parts d'ombres et comprendre son histoire. Mais plus qu'un livre sur la guerre d'Algérie, c'est un roman sur l'exil, sur la transmission et les liens entre générations issues de l'immigration.
- Dans cette adaptation théâtrale, Sabrina Kouroughli s'est concentrée sur la partie familiale plutôt que sur le récit historique, ramenant ainsi l'intime au cœur du spectacle. Naima est ici tiraillée entre sa vie de jeune trentenaire à la grande ville et la quête d'un passé familial envahi par le silence. Le désir presque viscéral de se rattacher à un pays dont elle vient, mais qu'on ne lui a jamais appris à connaître, se manifeste de plus en plus fort. Sa grand-mère kabyle, Yemma, et son grand-père Ali, ancien harki, vont l'aider à reconstituer le puzzle de sa famille.
- C'est un portrait de femme d'aujourd'hui, issue d'une histoire d'exilés, qui tente de comprendre ses origines, de les sentir en elle, de chercher une appartenance à un pays qu'elle ne connaît pas, et qui pourtant l'habite tout entière.

POINTS FORTS

- Le décor est simple, mais évoque avec précision toutes les facettes du récit :
 - au premier plan, Naima est assise au sol devant une malle sur lequel est posé un ordinateur portable, des livres d'histoire autour, et un petit olivier, dont la signification première est un rappel de la source de fortune du grand-père en Kabylie avant leur départ forcé, mais dont la symbolique n'est autre que la force de vie, la résilience face aux traumatismes ;
 - puis on trouve Yemma, qui brode en silence sur une table en formica, où sont posés une théière et un plateau de makrouts. Cette cuisine est le lieu du dialogue, où la complicité de Naima avec sa grand-mère s'exprime à travers des échanges non dénués d'humour, et où la mémoire familiale resurgit ;

- enfin, à l'arrière-plan, un homme, assis de dos, n'intervient que dans la dernière partie de la pièce ; il n'est autre que le grand-père Ali, et il apporte au récit la violence du départ d'Algérie et de l'arrivée en France.
- La sobriété de la mise en scène rend le propos d'autant plus poignant, et l'interprétation des trois comédiens est profondément émouvante, sans jamais pour autant tomber dans un quelconque *pathos*.
- Sabrina/Naima ouvre le spectacle avec une danse proche d'une transe, comme si le corps se mouvait sans que le cerveau ne soit concerté. Les bras, le ventre, les jambes, les mains, le corps entier se met à trembler dans un élan de liberté. C'est cette dualité entre force et fragilité que Sabrina Kouroughli retranscrit parfaitement, et nous fait immédiatement ressentir les questionnements de cette femme en quête de construction.

QUELQUES RÉSERVES

Il n'y en a guère.

ENCORE UN MOT...

- Ce récit intime touche à l'universel, dans cette quête d'identité, ce besoin de briser le silence, de comprendre ses racines, son histoire.
- Malgré la douleur que provoquent l'exil et le déracinement, c'est ici l'amour que l'on ressent, grâce aux échanges entre ces deux femmes, Yemma et Naima, que deux générations séparent, mais qui demeurent intimement liées.

UNE PHRASE

- « *Un grand-père harki, un départ brutal, un père élevé dans la peur de l'Algérie. J'aimerais n'avoir peur de rien. Ce n'est pas le cas. J'ai doublement peur* » avoue-t-elle. « *J'ai reçu en héritage les peurs de mon père et j'ai développé les miennes.* »
- « *Je perdrais l'absence de l'Algérie peut-être, une absence autour de laquelle ma famille s'est construite depuis 1962. Il faudrait remplacer un pays perdu par un pays réel. C'est un bouleversement qui me paraît énorme.* »

L'AUTEUR

- **Alice Zeniter** est une écrivaine française née en 1986. Ancienne élève de l'École Normale Supérieure, elle est l'auteur de cinq romans, tous récompensés. *L'art de perdre* retrace l'histoire de sa famille sur trois générations, à travers l'Algérie et la France, et a été récompensé, entre autres, du prix Goncourt des lycéens et du prix littéraire Le Monde. Alice Zeniter est par ailleurs scénariste, réalisatrice et dramaturge.
- **Sabrina Kouroughli** est diplômée du CNSAD en 2004, après des études au Conservatoire de danse de Lyon. Elle travaille ensuite avec de nombreux metteurs en scène. Professeure d'art dramatique, elle intervient régulièrement dans différents établissements, en France ou en Belgique. L'adaptation du roman d'Alice Zeniter est de loin le travail le plus intime qu'elle a mis en scène. « *Parler de cette histoire, c'est parler d'un voyage qui ne finit jamais et dont il est impossible de déterminer l'arrivée. Car l'exil entraîne dans son sillage les générations suivantes* » explique Sabrina Kouroughli.

-
-



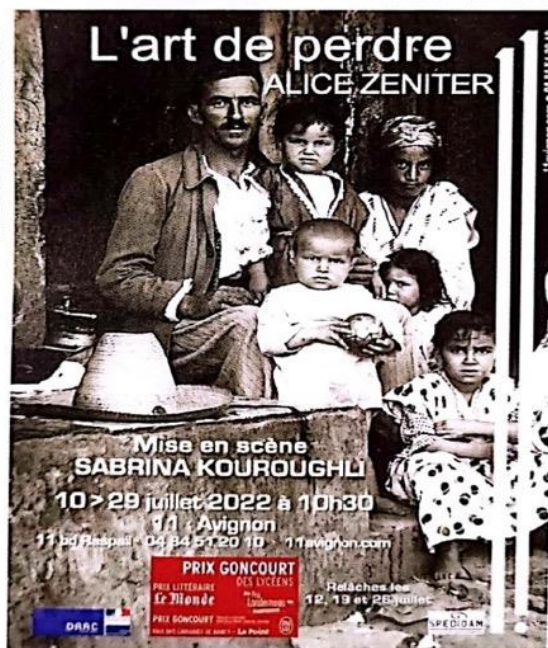
L'art de perdre

(d'Alice Zeniter)

**Du 10 au 29 juillet à 10h30
(relâche les 12, 19, 26) • Théâtre
le 11, Cour du lycée Mistral
• Durée 1h15 (dès 14 ans)**

Mise en scène Sabrina Kouroughli
(compagnie la Ronde de Nuit), avec
Sabrina Kouroughli, Fatima Aibout,
Issam Rachyq-Ahrad et la participation
de jeunes adolescents des lycées
rencontrés dans chaque ville d'accueil
afin de réaliser un film projeté pendant
la représentation.

Crédit : Gaëtan Vassart



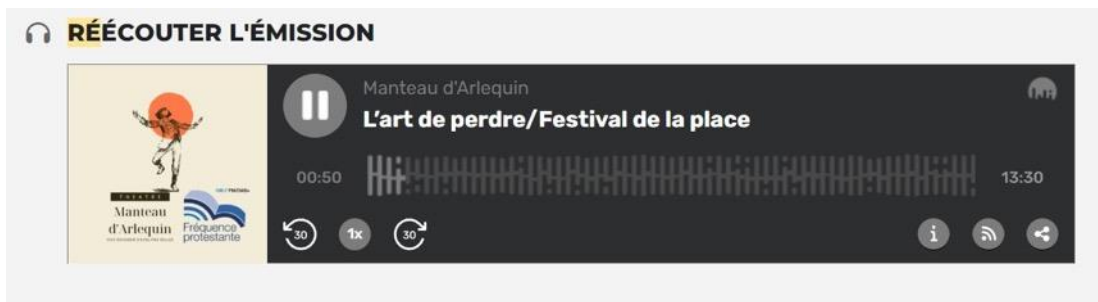
Ce roman sur l'exil raconte le parcours sur trois générations, d'une famille kabyle, de la guerre d'Algérie à nos jours. Il y est question de guerre, d'immigration, d'intégration et surtout d'identité. Cette adaptation privilégie la petite histoire dans la grande Histoire. Elle réunit la grand-mère Yema, et Naïma la petite-fille qui, sous le coup de l'électrochoc des attentats, interroge ses racines. Naïma fait revivre le moment où son grand père Ali et sa famille posent le pied en France, un récit familial où elle réalise qu'elle est en face « d'une histoire sans héros, une histoire qui clôt le conte de fée ».



100.7 FM/DAB+
Fréquence
protestante

Le Manteau d'Arlequin

Emission du 11 septembre 2023



Lien pour

écouter l'émission :

<https://frequenceprotestante.com/events/11-09-23-manteau-darlequin/>

>L'art de perdre à partir de 00min – jusqu'à 9min



L'ART DE PERDRE. SE VIVRE ÉTRANGER DANS SON PROPRE PAYS.

26 SEPTEMBRE 2023

À travers l'histoire d'une famille de harkis, Alice Zeniter pose la question du déracinement en même temps que celle de l'appartenance. Comment et où se situer quand on est à cheval entre des sociétés et des cultures ?

Une dame, visiblement d'origine algérienne, se livre à des activités manuelles sur une table de cuisine en formica. À l'avant, une jeune femme, regarde un programme américain sur son ordinateur. Au fond, un homme se tient dans l'ombre. La jeune femme se relève. Elle est la narratrice. Naïna vient, face au public, raconter une histoire, *son* histoire et celle de sa famille, qui a quitté l'Algérie au moment de l'indépendance du pays en 1962.

Une famille de harkis

Ce qu'elle décrit, c'est l'aventure d'une famille de nationalité française quoique d'origine maghrébine. La question ne se posait pas. Elle était née française, du moins le lui avait-on signifié sans qu'elle ait besoin de la revendiquer ou pas. Un fait, remis en cause lorsque la revendication d'indépendance prend corps et que les combats font rage, avec les exactions de part et d'autre que l'on connaît. Puis vient l'indépendance du pays. Une famille, qui ne se pose pas la question de sa nationalité et est contrainte à l'exil. Harkis ils deviennent, mal acceptés par la population française qui voit en eux des intrus, indésirables. Une place qu'ils se font durement. Et le déracinement avec le sentiment qu'entre ici et d'où l'on vient, on n'est plus de nulle part et qu'il faut s'effacer, se faire petit. Le grand-père est harki. Leurs parents, ils font le silence sur leur vie d'avant, leur départ forcé, les camps du sud de la France où ils sont parqués jusqu'à leur arrivée en Normandie où ils vivent dans une HLM. Ils sont des « oubliés », en même temps que des « dominés ».



La troisième génération

La vie continue, les enfants naissent. Ils sont les enfants de « l'école de la République » En dehors de leur nom, parfois des réactions racistes qu'ils rencontrent, ils n'ont pas de problème d'intégration dans ce qui forme la société dans laquelle ils sont immergés. Un jour, pourtant, à travers la relation de Naïna, la jeune fille, et de sa grand-mère, émerge le désir de connaître ce qui la rattache à son passé. Elle part à la recherche de son histoire, de sa famille, de ce pays d'origine où ses parents, de fait, étaient interdits de séjour, malvenus, traîtres. Elle exprime le mal-être de n'être accepté nulle part sans avoir pris aucune part de la détestation à laquelle on est en butte.

Au-delà de la guerre d'Algérie et de la question des harkis, souvent négligée, voire occultée par les évocations de cette période historique, ce que la pièce aborde, c'est la question de l'exil, qui place les exilés en position instable, les fragilise. À la douleur du départ se conjuguent les difficultés de l'intégration. En percevoir l'impact de l'intérieur, dans la conscience et le vécu de ceux qui ont tout perdu, est une manière sensible d'aborder, du point de vue de l'individu, le politique pour le repenser et modifier notre comportement.

Théâtre de Belleville - 16, Passage Piver, 75011 Paris

Giromagny

L'art de perdre pose la question de la transmission

La compagnie La Ronde de Nuit présentera son spectacle *L'art de perdre*, ce vendredi au théâtre de Giromagny. Une pièce qui parle de la transmission de sa langue, de sa culture.

Le Théâtre du Pilier débute la nouvelle année avec le spectacle *L'art de perdre*, de la compagnie La Ronde de Nuit, qui sera présenté ce vendredi 12 janvier à Giromagny.

L'art de perdre, c'est l'histoire de Naïma. Elle travaille dans une galerie d'art à Paris quand les attentats résonnent comme un électrochoc : cela la renvoie à sa peau mate, à ses cheveux bouclés, à ses origines, au silence de son père et à la honte de son grand-père harki.

Le conte devient saga historique

À travers la relation qui lie Naïma à sa grand-mère, la gardienne du temple, elle reconstitue le puzzle de sa famille et interroge ses racines pour se reconstruire. Non sans humour, les anecdotes

familiales se succèdent et permettent à Naïma de se sentir apaisée.

« *L'art de perdre* débute comme un conte et se transforme en saga historique, explique Sabrina Kouroughli, la metteuse en scène. La narratrice, Naïma, 30 ans, part en quête de réconciliation avec la mémoire de sa famille. »

Trois générations

« Alors que nous avons fêté en 2022 l'anniversaire des 60 ans de l'Indépendance de l'Algérie, *L'art de perdre* pose la question de la transmission : que veut dire transmettre un pays, une culture, une langue, une histoire ou même des silences ? Les personnages représentent trois générations : celles de nos grands-parents, de nos parents et la nôtre », poursuit Sabrina Kouroughli.

Le roman dont la pièce est une adaptation a obtenu le Prix Goncourt des lycéens en 2017.

Un apéro philo fera écho au spectacle mardi 16 janvier à 18 h 30 à Giromagny. La question « comment nos mé-



L'art de perdre avec Fatima Aibout, Sabrina Kouroughli et Issam Rachyq-Ahrad.
Photo © Gaëtan Vassart

moires organisent et déconstruisent les souvenirs, nos oublis, nos racines ? » sera au cœur du débat (gratuit).

Spectacle vendredi 12 janvier à 20 h, théâtre de l'Espace la Savoureuse, rue des Casernes à Giromagny.

Réservations :
Théâtre du Pilier,
Tél. 03 84 28 39 42 ou
contact@theatredupilier.com



Baz'art : Des films, des livres... > en scène > L'art de perdre : se perdre pour retrouver les racines d'Alger - Théâtre Gérard Philippe (Saint-Denis)

mercredi 14 février

L'art de perdre : se perdre pour retrouver les racines d'Alger - Théâtre Gérard Philippe (Saint-Denis)



De grandes lunettes qui donnent un effet loupe, les pieds qui gigotent jusqu'à s'entremêler sous les notes de musique... Le tableau s'ouvre avec Naïma alcoolisée qui danse jusqu'à en tomber par terre. *L'Art de perdre* d'Alice Zeniter fut un livre événement lors de sa sortie en 2017, récompensé par de nombreux prix : Naïma, 30 ans, travaille dans une galerie d'art à Paris quand les attentats de novembre 2015 résonnent comme un électrochoc : la voici renvoyée à sa peau mate, à ses cheveux bouclés, au silence de son père et à la honte de son grand-père harki.

Comment est née cette adaptation ? Sarina Kouroughli a rencontré Alice Zeniter au Collège de France, où elle assistait le metteur en scène Jacques Nichet, entre une thèse sur Martin Crimp et une pièce sur la quête d'identité de ce dramaturge. C'est l'étincelle ! Comprendre comment chaque jour, des personnes sont obligées de quitter leur maison, souvent brutalement. Fuir un conflit ou la misère, échapper à des persécutions, vouloir un avenir meilleur. De Syrie en Afghanistan, d'Érythrée en Ukraine, autant de déracinés. Le théâtre se focalise davantage sur l'histoire familiale plutôt que la saga historique ici.

Comment est née cette adaptation ? Sarina Kouroughli a rencontré Alice Zeniter au Collège de France, où elle assistait le metteur en scène Jacques Nichet, entre une thèse sur Martin Crimp et une pièce sur la quête d'identité de ce dramaturge. C'est l'étincelle ! Comprendre comment chaque jour, des personnes sont obligées de quitter leur maison, souvent brutalement. Fuir un conflit ou la misère, échapper à des persécutions, vouloir un avenir meilleur. De Syrie en Afghanistan, d'Érythrée en Ukraine, autant de déracinés. Le théâtre se focalise davantage sur l'histoire familiale plutôt que la saga historique ici.

Sans (personnellement) avoir lu le livre, on se laisse porter par l'adaptation, évidente à imaginer au premier abord, qui traite de la quête d'identité notamment des 2^e et 3^e générations d'immigrés et des mémoires de la guerre d'Algérie. Naïma commence ce voyage existentiel à la suite des attentats terroristes survenus en Algérie : lui revient les paroles de sa grand-mère Yema, incarnée par Fatima Aïbout. Plus sa vision revient, plus la colère monte : une colère enfouie au plus profond d'incompréhension, de révolte contre une injustice... La cuisine est le lieu dans lequel se réunit la famille, le lieu du dialogue et de résolution des conflits sur ce sujet tabou. Puis se pose un dernier plan : un homme de dos avec sa valise. C'est Ali, le grand-père (interprété par Issam Rachyq-Ahrad) que Naïma n'a pas assez connu, paysan enrichi, propriétaire d'une oliveraie florissante. C'est à lui que revient la décision du départ de la terre de Kabylie vers la métropole.



Sarina Kouroughli livre une performance bouleversante dans ses joies comme ses tristesses et signe une mise en scène pleine de symboliques : une veste appartenant au grand-père de Naïma rempli de médailles accordées par l'armée française, d'où cette reconnaissance éternelle, une carte de l'Afrique du Nord, des livres sur la guerre d'Algérie (que l'historiographie a longtemps appelé « évènements »). Tous ces signes qui accentuent le silence trans-générationnel. Cette histoire individuelle se retrouve dans la collective ; l'histoire de Français.es en quête d'un sens derrière une double-culture, de se la réapproprier et surtout de l'inscrire dans un contexte plus large : « Double culture, mon cul », dit Naïma crûment. À travers cette quête de réconciliation avec la mémoire familiale, elle pose la question de la transmission : que veut dire transmettre un pays, une culture, une langue, une histoire faite de silences ? Comme Alice Zeniter, la metteuse en scène et comédienne Sabrina Kouroughli a une grand-mère kabyle et analphabète et un grand-père harki.

Jusqu'à ce que la lumière se tamise au bout d'1h10 avec Naïma qui décide de prendre le bateau dans l'autre sens que ses grands-parents pour aller découvrir les terres d'Algérie, et finir une danse au son de *Tel est ton désir*

Jusqu'à ce que la lumière se tamise au bout d'1h10 avec Naïma qui décide de prendre le bateau dans l'autre sens que ses grands-parents pour aller découvrir les terres d'Algérie, et finir une danse au son de *Tel est ton désir (libre et femme)*, la chanson de Matoub Lounès, le grand aède kabyle assassiné en 1998 durant la décennie noire.

« - Papa ! J'ai décidé d'y aller. En Algérie.

- Est-ce que je peux te l'interdire ?

Ce que je voudrais, c'est qu'il m'aide.

- Non, mais tu ne m'as jamais rien dit de l'Algérie !

- Qu'est-ce que tu veux que je te dise ?

J'ai vu Alger pour la première fois en m'enfuyant du pays. Alors tu veux que je te raconte quoi ? La couleur des murs de ma chambre à coucher ? Je ne connais rien de l'Algérie. »

Jade Sauvanet

Bérénice

Création en mars 2019

JEAN RACINE - GAËTAN VASSART

texte **Jean Racine**

mise en scène **Gaëtan Vassart** en collaboration avec **Sabrina Kouroughli**

scénographie **Camille Duchemin**

costumes **Camille Aït Allouache**

chorégraphie **Caroline Marcadé**

lumières **Franck Thévenon** assistée de **Elijah Ramon**

son **Aline Loustalot** vidéo **Grégoire de Calignon**

régisser lumière **Elijah Ramon** administration **Maïssa Boukehi**

avec **Stéphane Brel, Valérie Dréville, Sabrina Kouroughli, Stanislas Stanic, Maroussia Pourpoint, Gaëtan Vassart**

Durée du spectacle : 1h50



Création du 14 au 24 mars au Théâtre des Quartiers d'Ivry - Centre Dramatique National du Val-de-Marne **Tournée:** 28 novembre 2019: Théâtre d'Orléans - Carré Saint-Vincent (45) - 30 novembre 2019: Théâtre Claude Debussy, Maisons-Alfort (94) - 17 décembre 2019: Théâtre de Chartres (28) - 19 décembre 2020 : Théâtre du Pont des Arts - Cesson Sévigné (35) - 4 février 2020: Théâtre de Draguignan - 6 - 8 février 2020: Théâtre du Jeu

2019: **BÉRÉNICE** de Jean Racine, coproduction Théâtre des Quartiers d'Ivry - Centre Dramatique National du Val-de-Marne, Théâtre du Jeu de Paume à Aix En Provence; Théâtre du Pont des Arts de Cesson-Sévigné, **avec l'aide** de la Spedidam et la participation artistique du Jeune Théâtre National; **en résidence au CENTQUATRE-PARIS** et au Théâtre des Quartiers d'Ivry - Centre Dramatique National du Val-de-Marne.

La presse en parle: Extraits de Bérénice

TÉLÉRAMA

Sublime tragédie de la séparation et du deuil amoureux, on ne résiste pas à signaler l'intérêt passionné qu'on a porté au travail sur Bérénice de Gaëtan Vassart et Sabrina Kouroughli... Pieds nus sur l'immense tapis rouge qui recouvre le plateau vide — territoire de toutes les absences, de tous les départs —, les comédiens, en costumes modernes, sont les musiciens d'un orchestre, dans le temps comme suspendu de cet amour voué par la politique à la déchirure. **Fabienne PASCAUD, 1er Mai 2019**

L'HUMANITÉ

La Bérénice mise en scène par Gaëtan Vassart et Sabrina Kouroughli, vient clore un cycle sur les grandes héroïnes après Anna Karenine, de Tolstoï, et Mademoiselle Julie, de Strindberg. Ils mettent en scène une pièce bouleversante du répertoire racinien. Il convient de saluer la réalisation de la pièce racinienne dans une mise en forme qui tend à l'épure – tout repose sur des lumières qui épousent, enveloppent les déplacements des acteurs et leur prise de parole – et la présence constante de tous les personnages sur le plateau – nos trois héros ainsi que leurs confidents, maillons et témoins essentiels de cette tragédie à l'œuvre –, face public dès lors qu'ils parlent ou assis sur des bancs taillés dans du bois qui font cercle. Ils manient l'alexandrin avec une profondeur de chant qui laisse entendre les volutes de cette langue (...) Bérénice ne sauve pas les apparences, elle sauve l'honneur. **Marie-Josée SIRACH (18 Mars 2019)**

THÉÂTRAL MAGAZINE

La grande réussite de ce spectacle, c'est d'amener le spectateur au plus près de la langue racinienne. Gaëtan Vassart y parvient par une mise en scène inventive mais très sobre, parfaitement adaptée à cette pièce qui est l'une des plus épurées de Racine. Le plateau présente une antichambre, sorte de ring de couleur pourpre, avec des banquettes où sont assis les comédiens. Ils se lèvent quand c'est leur tour, puis se rassoient, comme des musiciens qui viennent d'interpréter leur partition. Car c'est bien la musique racinienne qui est au centre de la mise en scène. Les vers de Racine sont rendus avec précision et clarté grâce au travail des acteurs (...) chaque acteur joue magnifiquement sa partition. On entend Racine comme rarement. **Jean- François MONDOT, 18 Mars 2019**

Regards.org (blog)

Valérie Dréville charge d'émotion vibrante ses répliques, et par-delà les siècles, nous présente une figure plausible et bien plus, de Bérénice. Dans un rectangle rouge, les personnages vont se confronter et se déchirer. Des bancs situés tout autour, leur permettent de se poser quand il ne sont pas en scène. Le texte de Racine, qui prend, dans un tel dépouillement, toute sa mesure, est dit avec une belle et pénétrante acuité. Costumes modernes, pour souligner combien cette problématique est universelle. Les comédiens

assurent : en Antiochus, Anthony Paliotti offre une figure tourmentée avec un jeu tout en suspension et douleur contenue. Plus solaire, Stéphane Brel est un Titus écartelé entre amour et respect des lois. Phrasé très personnel et silhouette menue cachant une force insoupçonnée, Sabrina Kouroughli est Arsace. Quant à Valérie Dréville, elle porte la pièce sur ses épaules : on guette ses réactions, on se passionne pour son jeu, pour l'autorité et les nuances qu'elle apporte au rôle. Gérard NOËL

Holybuzz (*blog*)

Aussi épurée que grandiose. «Bérénice » au Théâtre des quartiers d'Ivry, pendant hélas peu de temps, est une pièce qui marque. C'est le pur texte de Racine, dans une mise en scène épurée à un point rare – ce qui n'empêche pas le grandiose vers la fin de la pièce – de sorte que toute l'attention reste concentrée sur les émotions des protagonistes. Comme chacun est parfaitement juste dans son personnage – y compris ceux dits secondaires – on imagine le plaisir qu'il y a à suivre leurs hésitations, leurs luttes, l'ardeur de leurs passions, leur sens du devoir. La diction est exceptionnelle, l'alexandrin est parfaitement perçu en même temps qu'il donne une impression de naturel absolu. Le jeu fait au passage ressortir les quelques moments d'humour qui émaillent le texte de Racine. Il montre bien par ailleurs comment les dilemmes auxquels s'affrontent les personnages les mènent parfois à la limite de la folie. Le rythme de la pièce est parfaitement maîtrisé, on ne s'ennuie donc pas une seconde. Il est agrémenté d'une discrète chorégraphie qui rend le spectacle encore plus parlant visuellement. Voici une création à laquelle on souhaite longue vie ! Pierre FRANÇOIS

Théâtre Paris blogspot (*blog*)

Très belle représentation de Bérénice au théâtre des Quartiers d'Ivry, épurée, une mise en scène sobre, le grand plateau de la scène recouvert d'un revêtement bien rouge pour bien délimiter et symboliser l'espace de jeu des acteurs. Ceux qui ne jouent pas restent assis, à observer sur des bancs et gardent ainsi une présence visuelle et surtout beaucoup de concentration pour cette pièce qui en demande... Des acteurs qui sont pleinement au service du texte de Racine, sans fioriture... C'est la promesse de passer une excellente soirée... Philippe CHAVERNAC

Un fauteuil pour l'orchestre (*blog*)

Valérie Dréville, Bérénice, irradie, incandescente, torche vive, toute entière à son personnage. Intelligence du vers, ampleur, souffle, voix, une présence sur le plateau qui tient au mystère... Si Bérénice est exemplaire pour Racine, Valérie Dréville l'est pour le spectateur. Une véritable leçon de tragédie, une immense tragédienne. Tant de subtiles inflexions en un seul vers, la voix aux inflexions soumises aux sentiments, le corps de même, tout est signes et participe à l'élaboration sans concession d'un personnage, de son évolution, auquel elle se livre tout entière... Valérie Dréville dépasse cette justesse pour atteindre une vérité, une profondeur troublante, réalisant en cela le souhait de Racine, dépouillant la tragédie de l'action pour en libérer le verbe. Valérie Dréville, parce qu'elle le met en situation, est ce verbe incarné. Et magistralement. Denis SANGLARD



Valérie Dreville

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

TT

Bérénice

Tragédie

Racine

| 2 h | Mise en scène Gaëtan Vassart | Le 28 nov. à Orléans, le 30 à Maisons-Alfort, le 17 déc. à Chartres, le 4 fév. 2020 à Draguignan, du 6 au 8 à Aix-en-Provence...

TT

Les

Elucubrations d'un homme soudain frappé par la grâce

Comédie

Edouard Baer

| 1h20 | Mise en scène Edouard Baer, avec la collaboration d'Isabelle Nanty. Jusqu'au 15 juin, Théâtre Antoine, Paris 10^e. Tél. : 01 42 08 77 71.

Bien sûr, vous ne pourrez, avant l'automne prochain, admirer cette sublime tragédie de la séparation et du deuil amoureux. Mais mettre en scène des œuvres de Racine est devenu exercice si rare qu'on ne résiste pas à signaler – même longtemps à l'avance – l'intérêt passionné qu'on a porté au travail sur *Bérénice* (1670) de Gaëtan Vassart et de sa comédienne Valérie Dréville. Pieds nus sur l'immense tapis rouge qui recouvre le plateau vide – territoire de toutes les absences, de tous les départs –, les comédiens, en costumes modernes, sont assis tout autour du plateau avant même que débute la représentation. Ils regagneront cette place dès qu'ils ne joueront pas. S'écoutant respectueusement l'un l'autre, tels les musiciens d'un orchestre, dans le temps comme suspendu de cet amour voué par la politique à la déchirure. Jusqu'à la mort de son empereur de père Vespasien, jusqu'à son avènement programmé à la tête de l'empire, Titus était en effet éperdument attaché à la princesse juive Bérénice. Mais Rome n'aime ni les étrangères ni les reines. Au nom de son devoir d'héritier, de sa fidélité au père et à l'antique cité, au nom de son goût du pouvoir, aussi, Titus va rompre en cinq actes avec Bérénice. Cris et chuchotements. Quand la société impose sa loi aux amants et quand s'y soumettre est le seul héroïsme qui reste. La perte comme l'ultime existence possible. Le vide comme la seule preuve du plein enfui... Valérie Dréville est Bérénice, vêtue d'une légère robe noire, déjà en deuil avant même que ne commence la tragédie. Avec ses

longs cheveux blonds, elle est une éternelle jeune fille qui danse seule sur de l'opéra. Magique. Et voilà qu'elle devient soudain à elle seule toutes les douces amoureuses du théâtre, les Juliette, les Ophélie, les Cygne; celles qui désirent jusqu'à se sacrifier. Qui se libèrent à force de se nier. Fascinante et bouleversante.

A sa manière élégante et sarcastique, un rien cynique et désenchantée, plus Musset (ou Guitry) que Racine, Edouard Baer émeut aussi. Dans son registre, évidemment. Il y excelle en dandy blessé, délicieusement arrogant et cultivé. Proustien et modianesque. Ce ne sont pourtant pas forcément les auteurs qu'il revendique dans ce quasi-monologue où il incarne – aux côtés d'un régisseur bouc émissaire (épatant Christophe Meynet) – un acteur en fuite, parce que paniqué par le regard apparemment agressif d'un spectateur. Il quitte alors en courant le plateau pour venir se réfugier dans le théâtre d'à côté. Le vôtre...

Théâtre dans le théâtre, illusion dans l'illusion, dédoublement et jeux de miroirs: que fuit donc réellement ce cabot raté qui cite avec passion et nonchalance conjuguées Camus et Thomas Bernhard, Bukowski et Napoléon, Romain Gary et... Malraux? Il fallait oser balancer ainsi sur scène, entre deux blagues moqueuses au régisseur et derrière un bar, le discours d'entrée au Panthéon des cendres de Jean Moulin. Edouard Baer l'a fait. Comme imiter au téléphone l'ami Jean Rochefort ou le proche disparu Jean-Pierre Marielle. De ces deux-là, un même art d'être là et pas là le rapproche, une aristocratie détachée. Et une voix. Edouard Baer est de ces rares comédiens à la voix, au phrasé, au verbe si singuliers, clairs et graves à la fois. Son spectacle autour des abîmes du jeu et des cauchemars de l'acteur – tel son dernier film, *Ouvert la nuit* – devrait changer chaque jour selon les humeurs et élucubrations de cet histrion « soudain frappé par la grâce », comme l'indique le titre du show-conférence. La grâce... Sans doute cette légèreté sacrée qui soudain fait rayonner – et se retrouver, se réconcilier avec l'impossible soi – est elle le but de tout artiste. Valérie Dréville la possède. Edouard Baer aussi ●



TÉLÉRAMA Fabienne PASCAUD, 1er Mai 2019

THÉÂTRE

Bérénice, l'éternité et un jour

À la Manufacture des Œillets, Gaëtan Vassart met en scène une pièce bouleversante du répertoire racinien. Valérie Dréville est une Bérénice émouvante.

Titus aime Bérénice. Bérénice aime Titus. Antiochus aime Bérénice. Noirceur des cœurs et des temps. Pas un souffle de légèreté à l'horizon pour soulever les montagnes, empêcher l'inéluctable. Face à la vox populi et au pouvoir romain drapé dans sa toge sénatoriale, que peuvent Bérénice et Titus ? Face à l'amour qui consume ces deux-là, que peut Antiochus, à la fois ami, confident et amoureux de Bérénice ? À l'heure de l'intelligence artificielle et des algorithmes qui voudraient régenter nos vies, plonger dans Racine vous fait, soudain, prendre conscience de ce besoin vital de nous confronter au sentiment amoureux, à la passion déraisonnée et/ou à la raison passionnée pour sauver ce qui reste encore d'humanité dans nos sociétés qui ne soit pas dicté par des centres d'intérêt répertoriés.

Bérénice, c'est ce grain de sable qui vient enrayer la machine, contredire jusqu'au plus haut de la pyramide le pouvoir, le modèle d'une société parfaitement hiérarchisée qui n'hésite pas à broyer les hommes et les femmes sur l'autel de la réussite. Titus en est l'incarnation même. Ses dernières victoires confortent Rome. Mais épouser Bérénice, reine de Palestine, cette étrangère dont l'origine vient enfreindre le droit romain, c'est renoncer au titre d'empereur, renoncer au pouvoir. Racine ne juge pas. Tour à tour, il laisse Antiochus, Bérénice et Titus exposer leurs arguments. Et c'est fascinant de mesurer combien ces joutes oratoires ne viennent pas pondérer les élans amoureux mais les exacerber tant ils sont empreints de probité. À l'heure des choix, ce n'est pas le renoncement qui l'emporte mais la liberté. Le départ de Bérénice, plus fort que la mort, confère à l'éternité. La *Bérénice* mise en scène par Gaëtan Vassart, avec la colla-

laboration de Sabrina Kouroughli, vient clore un cycle sur les grandes héroïnes après *Anna Karenine*, de Tolstoï, et *Mademoiselle Julie*, de Strindberg. Si nous n'avons pas vu ses précédents travaux, il convient de saluer la réalisation de la pièce racinienne dans une mise en forme qui tend à l'épure – tout repose sur des lumières qui épousent, enveloppent les déplacements des acteurs et leur prise de parole – et la présence constante de tous les personnages sur le plateau – nos trois héros ainsi que leurs confidents, maillons et témoins essentiels de cette tragédie à l'œuvre –, face public dès lors qu'ils parlent ou assis sur des bancs taillés dans du bois qui font cercle. Valérie

Dréville manie l'alexandrin avec un profondeur de chant qui laisse entendre les volutes de cette langue. Une langue qui, loin d'être figée dans un carcan, rend possible l'exploration des sentiments, ses hésitations, ses errements. Elle est une Bérénice qui parfois chancelle mais ne rompt pas, une femme de tête et de cœur dont la décision finale, son renoncement, est plus forte que la défaite annoncée. Son interprétation est quasi hypnotique, et l'on est subjugué par ses modulations vocales, ses ondulations corporelles à peine esquissées. À ses côtés, si Stéphane Brel nous semble un Titus encore un peu fragile, Anthony Paliotti est un Antiochus d'une belle justesse. La reine de Palestine peut quitter Rome la tête haute. Une pluie de cendres a recouvert le plateau rouge incandescent. Bérénice ne sauve pas les apparences, elle sauve l'honneur. ●

M.-J. S.

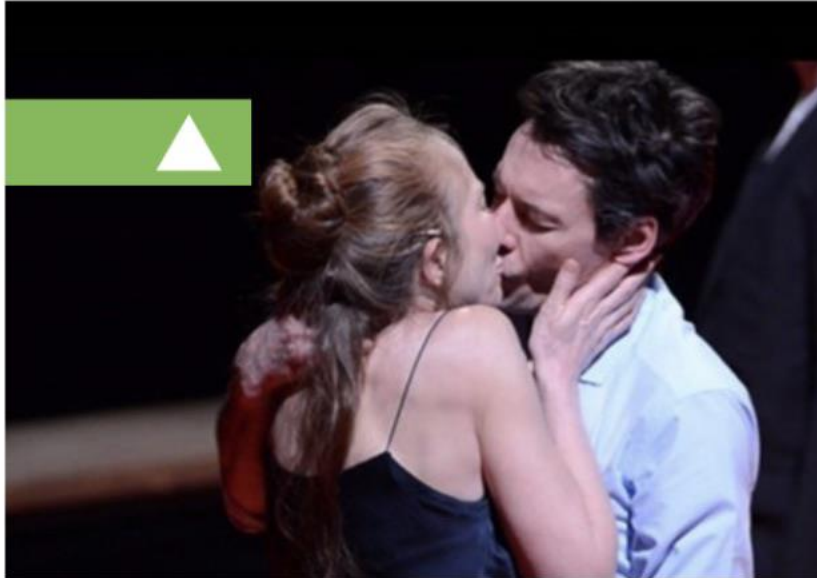
RACINE ÉCRIT
BÉRÉNICE,
TRAGÉDIE EN CINQ
ACTES ET EN VERS
(1506 ALEXANDRINS),
EN 1670.

Jusqu'au 24 mars à la Manufacture des Œillets, Ivry-sur-Seine. Résa : 01 43 90 11 11. En novembre à Maisons-Alfort. En décembre à Cesson-Sévigné. En 2020, à Draguignan le 4 février et à Aix-en-Provence du 6 au 8 février.



Marie- Josée Sirach, L'humanité, le 18 Mars 2019

La grande réussite du spectacle, c'est d'amener le spectateur au plus près de la langue racinienne.



Gaetan Vassart y parvient par une mise en scène



inventive mais très sobre, parfaitement adaptée à cette pièce qui est l'une des plus épurées de Racine (Titus, devenu empereur, congédie Bérénice, après l'avoir courtisée pendant cinq ans). Le plateau présente une antichambre, sorte de ring de couleur pourpre, avec des banquettes où sont assis les comédiens. Ils se lèvent quand c'est leur tour, puis se rassoient, comme des musiciens qui viennent d'interpréter leur partition.

Car c'est bien la musique racinienne qui est au centre de la mise en scène. Les vers de Racine sont rendus avec précision et clarté grâce au travail des acteurs. Virtuose, Valérie Dréville fait sentir toutes les nuances de son texte. Elle compose une Bérénice pleine de contrastes. Sa voix est chuchotante, presque chantante, avec parfois de violentes incursions dans le grave, comme un coup d'archet sur un violoncelle (un effet réussi mais parfois trop accentué). Antony Paliotti, dans le rôle d'Antiochus apporte beaucoup de densité. Et les atermoiements de Titus sont très bien restitués par Stéphane Brel. Bref, chaque acteur joue magnifiquement sa partition. *"Je l'aime je le fuis, Titus m'aime il me quitte"*. On entend Racine comme rarement.

Jean-François Mondot



Valérie Dréville

Je reviens dans Racine comme dans un pays étranger

Après avoir privilégié les auteurs russes en 2018 (*Le récit d'un homme inconnu* de Tchekhov, *Les démons* de Dostoïevski) et des formes de jeu privilégiant l'improvisation, en 2019 Valérie Dréville revient aux classiques avec *Bérénice* de Racine.

Théâtral magazine : *Bérénice*, qui incarne l'amour absolu, semble avoir moins d'aspérités que *Phèdre*. Est-elle plus difficile à jouer ?

Valérie Dréville : Je ne pense pas que *Bérénice* ait moins d'aspérités. Simplement, elles sont moins visibles. Si l'on regarde avec attention le texte, on discerne des évolutions très distinctes dans son attitude et dans

sa personnalité. Parfois, ces changements se produisent dans l'espace d'un ou deux vers. Il faut donc être attentif à ces mouvements intérieurs. Par ailleurs, l'un des aspects très intéressants de *Bérénice*, venue à Rome pour épouser l'empereur Titus, c'est qu'elle est une étrangère. Elle est juive de Palestine. Elle vient du désert. On peut dire d'une certaine façon que c'est une migrante. Elle va se heurter à la xénophobie du peuple romain qui ne la veut pas pour reine. Si l'on considère *Bérénice* comme une migrante, ainsi que l'a souligné Jean-Claude Carrière, cela lui donne une dimension très contemporaine.

“ Pour jouer Racine, il faut avoir le cœur chaud et la bouche froide ”

Comment faire coexister cette passion absolue de *Bérénice* avec la musicalité des vers de Racine ?

C'est cela qui est intéressant ! Il faut faire sentir la tension entre ce langage si musical et la violence

de la passion. Comme le disait Klaus-Michael Gruber, "Pour jouer Racine, il faut avoir le cœur chaud et la bouche froide". Que l'incandescence ne soit pas dans la diction mais dans les gestes et dans les regards. Il y a une dissociation à trouver. Il faut aller vers le personnage et faire preuve d'empathie vis-à-vis de lui, mais en même temps garder une certaine distance ; il ne faut surtout pas gommer la beauté des alexandrins sous prétexte qu'on est dans le désordre de la passion. D'ailleurs il est impossible d'édulcorer l'harmonie des vers de Racine. Même mal dits, ils restent beaux !

On vous sent vraiment très contente de retrouver Racine...

Oui... j'avais joué *Iphigénie* lorsque j'étais à la Comédie-Française, puis *Phèdre* avec Luc Bondy. Je suis contente de le retrouver après avoir beaucoup travaillé l'improvisation ces derniers temps. Je reviens dans Racine comme dans un pays étranger. C'est à la fois agréable et un peu intimidant...

Propos recueillis par
Jean-François Mondot

■ *Bérénice*, de Jean Racine, mise en scène de Gaëtan Vassart, avec Stéphane Brel, Sabrina Kouroughli, Anthony Paliotti, Maroussia Pourpoint, Gaëtan Vassart
Théâtre des Quartiers d'Ivry, 1 place Pierre Gosnat 94200 Ivry sur Seine, 01 43 90 11 11, du 14 au 24/03



Holybuzz

**Théâtre : «
Bérénice » de Jean
Racine mis en
scène par Gaëtan
Vassart au théâtre
des Quartiers
d'Ivry puis en
tourné.**

Pierre François / 19 hours ago

Aussi épurée que grandiose.

« **Bérénice** » au Théâtre des quartiers d'Ivry, pendant hélas peu de temps, est une pièce qui marque. C'est le pur texte de Racine, dans une mise en scène épurée à un point rare – ce qui n'empêche pas le grandiose vers la fin de la pièce – de sorte que toute l'attention reste concentrée sur les émotions des protagonistes. Comme chacun est parfaitement juste dans son personnage – y compris ceux dits secondaires – on imagine le plaisir qu'il y a à suivre leurs hésitations, leurs luttes, l'ardeur de leurs passions, leur sens du

devoir.

La diction est exceptionnelle (sauf peut-être pour ce qui concerne Arsace) : l'alexandrin est parfaitement perçu en même temps qu'il donne une impression de naturel absolu.

Le jeu fait au passage ressortir les quelques moments d'humour qui émaillent le texte de Racine (« Laisse-moi le temps de respirer ! », par exemple). Il montre bien par ailleurs comment les dilemmes auxquels s'affrontent les personnages les mènent parfois à la limite de la folie.

Le rythme de la pièce est délibérément ralenti, mais parfaitement maîtrisé, on ne s'ennuie donc pas une seconde. Il est agrémenté d'une discrète chorégraphie qui rend le spectacle encore plus parlant visuellement. Il n'y a que les projections – également discrètes – sur le fond de scène dont on se demande quelle est leur utilité.

Voici une création à laquelle on souhaite longue vie !..

Pierre FRANÇOIS

« *Bérénice* » de Jean Racine. Création de la compagnie La Ronde de nuit. Mise en scène : Gaëtan Vassart. Avec Stéphane Brel, Valérie Dréville, Sabrina Kouroughli, Anthony Paliotti, Maroussia Pourpoint, Gaëtan Vassart. Au Théâtre des quartiers d'Ivry jusqu'au 24 mars puis le 30 novembre à Maisons-Alfort (théâtre Claude Debussy), le 17 décembre au théâtre de Chartres, le 19 décembre à Cessons-Sévigné (théâtre du

)



THÉÂTRE DES QUARTIERS D'IVRY /
DE JEAN RACINE / MES GAËTAN VASSART

Bérénice

Après *Anna Karénine* et *Mademoiselle Julie*, Gaëtan Vassart signe le dernier volet de sa trilogie sur « les grandes héroïnes en quête d'émancipation et de liberté » avec *Bérénice* de Racine.



Les comédiennes et comédiens de *Bérénice*, présentée au Théâtre des Quartiers d'Ivry.

La règle de Rome est implacable. Un empereur romain ne peut s'unir à une femme étrangère. Ainsi, à la mort de son père, Titus doit

choisir entre l'amour qu'il porte à Bérénice, la reine de Palestine, et son désir d'accéder au pouvoir. Bérénice perd ainsi l'homme qu'elle aime... « Cette pièce me paraît d'une actualité brûlante, confie Gaëtan Vassart. Comment accomplir nos rêves d'épanouissement personnel dans une société où le travail régit notre vie, où la réussite sociale nous impose ses lois, nous oblige sans cesse à un sprint au bord du précipice ? Comment pouvons-nous encore donner du pouvoir à nos rêves ? » Aux côtés de Stéphane Breil, Valérie Dréville (dans le rôle-titre), Sabrina Kouroughli, Anthony Paliotti et Maroussia Pourpoint, le comédien et metteur en scène souhaite ici éclairer la dimension politique de l'œuvre de Racine. Et ainsi rendre hommage, à travers son héroïne malheureuse, à toutes les femmes opprimées du monde.

Manuel Piolat Soleymat

Théâtre des Quartiers d'Ivry, Manufacture des Ceillefs, 1 place Pierre-Gosnat,

94200 Ivry-sur-Seine. Du 14 au 24 mars 2019.

Les lundis, mercredis et vendredis à 20h,

les jeudis à 19h, les samedis à 18h, les

dimanches à 16h. Durée de la représentation :

1h50. Tél. 01 43 90 11 11.

www.theatre-quartiers-ivry.com

20
ANS

LA CULTURE EST UNE RÉPONSE À LA DISTRACTION, PIOLAT

La Terrasse

THÉÂTRE - AGENDA

Bérénice de Jean Racine, mis en scène par Gaëtan Vassart



DE JEAN RACINE / MIS EN SCÈNE
PAR GAËTAN VASSART

Après *Anna Karénine* et *Mademoiselle Julie*, Gaëtan Vassart signe le dernier volet de sa trilogie sur « *les grandes héroïnes en quête d'émancipation et de liberté* » avec *Bérénice* de Racine.

La règle de Rome est implacable. Un empereur romain ne peut s'unir à une femme étrangère. Ainsi, à la mort de son père, Titus doit choisir entre l'amour qu'il porte à Bérénice, la reine de Palestine, et son désir d'accéder au pouvoir. Bérénice perd ainsi l'homme qu'elle aime... « *Cette pièce me paraît d'une actualité brûlante, confie Gaëtan Vassart. Comment accomplir nos rêves d'épanouissement personnel dans une société où le travail régit notre vie, où la réussite sociale nous impose ses lois, nous oblige sans cesse à un sprint au bord du précipice ? Comment pouvons-nous encore donner du pouvoir à nos rêves ?* » Aux côtés de Stéphane Brel, Valérie Dréville (dans le rôle-titre), Sabrina Kouroughli, Anthony Paliotti et Maroussia Pourpoint, le comédien et metteur en scène souhaite ici éclairer la dimension politique de l'œuvre de Racine. Et ainsi rendre hommage, à travers son héroïne malheureuse, à toutes les femmes opprimées du monde.

Manuel Piolat Soleymat

ANNA KARENINE



2016: **ANNA KARÉNINE - LES BALS OÙ ON S'AMUSE N'EXISTENT PLUS POUR MOI** d'après Léon Tolstoï, **coproduction** du Théâtre national de Nice, Théâtre Montansier-Versailles ; **Avec l'aide à la production** de la Drac Île-de-France – ministère de la Culture et de la Communication, de l'Adami, de la Spedidam, de la Mairie de Paris; **coréalisation** avec le Théâtre de la tempête; **avec la participation artistique** du Jeune Théâtre National.

La presse en parle:

EXTRAITS:

"Nouvelle adaptation scénique d'Anna Karénine, le roman-fleuve et phare de Léon Tolstoï. Le belge Gaëtan Vassart a osé. Sa mise en scène chahutée apporte vitalité et insouciance à l'adaptation du roman visionnaire, qui brasse éclairage à la bougie et chanson de Jacques Brel, rideau, robe à paillettes et références austères au morbide plasticien contemporain Joseph Beuys. Il fait rayonner Golshifteh Farahani au milieu d'une talentueuse distribution."

TÉLÉRAMA (Fabienne Pascaud)

"Il faut du culot pour s'attaquer à « Anna Karénine ». Gaëtan Vassart gagne son pari.

Haut la main. Quelques chaises, un lustre dont les chandelles vacillent et s'éteignent en même temps que l'héroïne, plus un panache de fumée, suffisent à évoquer la gare de Moscou lorsque, à l'arrivée d'Anna, un désespéré se jette sous un train, signe prémonitoire du sort qui attend la femme adultère. Si Gaëtan Vassart se contente de décors minimalistes, entourée d'excellents acteurs, la sublimité de Golshifteh Farahani n'est pas sujette à discussion."

LE NOUVEL OBSERVATEUR (Jacques Nerson)

"Les spectateurs sont enthousiastes, l'initiative de Gaëtan Vassart a le grand mérite de mettre en lumière Golshifteh Farahani pour la première fois sur un plateau en France. Golshifteh Farahani, divine Karénine, est magnifique, c'est indéniable. Elle est idéale pour interpréter Anna Karénine, «la plus belle femme de Russie», son accent et sa voix font merveille, son corps est souple comme celui d'un chat, et lorsqu'au bal elle commence à danser dans sa robe noire de deuil, se dévêtant de son manteau, puis envoyant balader ses chaussures, pour le comte Vronski, et que le coup de foudre les frappe sur la Valse à mille temps de Jacques Brel, ce sont tous les spectateurs - femmes et hommes - qui sont touchés. "

LIBÉRATION (Anne Diatkine)

"Gaëtan Vassart signe une adaptation pleine de probité du célèbre roman de Léon Tolstoï et en fait une mise en scène déliée, originale, simple. Dans la partition de l'héroïne, Golshifteh Farahani impose sa personnalité délicate et profonde. Elle est bien entourée, c'est un théâtre fraternel et vrai.

LE FIGARO (Armelle Héliot)

" Gaëtan Vassart, jeune dramaturge belge de trente-huit ans, dirige formidablement ses comédiens dans un adaptation pleine d'intelligence... On redécouvre la force et la violence d'Anna Karénine, qui ose son désir, et va au bout de son destin... De toute ma vie de spectatrice, on n'avait jamais vu la salle du Théâtre de la Tempête aussi pleine... Les références picturales à Joseph Beuys et Anselm Kiefer portent une proposition éclectique et de bon goût... Gaëtan Vassart nous rend toute la modernité du personnage d'Anna Karénine... L'idée de Golshifteh Farahani dans le rôle d'Anna Karénine est d'une pertinence absolue, sa présence et sa voix envoûtante vous clouent à votre fauteuil... Neuf cent pages en deux heures, l'adaptation rend toute la complexité de l'histoire et des personnages, sans jugement de valeur... L'humain est mis en scène dans sa complexité que Gaëtan Vassart nous donne à voir et sentir, avec une écriture stylistique dans plusieurs registres dramatique, une vraie réussite."

LA DISPUTE, France Inter (Arnaud Laporte, Anna Sigalevitch et Fabienne Pascaud)

"Mise en scène dynamique de Gaëtan Vassart, qui parvient à condenser 900 pages en deux heures et quart trépidantes. On passe d'une scène à l'autre d'un mouvement de chaises ou de rideau. On danse au bal sur du Jacques Brel ou du Amy Winehouse. Pour sa première pièce en français, l'actrice iranienne Golshifteh Farahani, 32 ans, irradie sur la scène de la Tempête...Elle rayonne , vibrante, et s'illustre dans un grand rôle tragique."

LE PARISIEN (Thierry Dague)

" Les premiers pas de Golshifteh Farahani au théâtre. Et une réussite que la jeune comédienne doit en grande partie aussi à Gaëtan Vassart, le metteur en scène, qui a adapté le roman de Tolstoï en lui apportant des touches de modernité et de trivialité plaisantes, jamais vaines ni caricaturales. Quant à la jeune troupe, en grande partie issue des mêmes classes au conservatoire de Paris, elle est juste épatante et soudée. Xavier Boiffier, Emeline Bayart, Alexandre Steiger, Sabrina Kouroughli, Stanislas Stanic...- sont parfaits pour emmener la belle Golshifteh au sommet du romantisme et de l'émotion. A la fois divertissant et pédagogique, mené tambour battant, le spectacle a vraisemblablement les atouts pour rencontrer le succès."

LE JOURNAL DU DIMANCHE (Alexis Champion)

" Un grand texte, une grande actrice pour incarner le rôle-titre, une troupe soudée autour, spectacle vif et limpide d'un peu plus de deux heures. Le metteur en scène dirige ses comédiens intelligemment, leur imposant un jeu ardent, juste et efficace. Golshifteh Farahani incarne avec grâce et vérité l'héroïne de Tolstoï [...] Sabrina Kouroughli campe une Kitty fraîche et insolente, Emeline Bayart (Daria) est irrésistible en femme bafouée. Les rôles masculins sont à l'avenant, avec un poignant Karénine incarné par Xavier Legrand et un Vronski (l'amant d'Anna) très distancé. Sur scène comme sur un plateau de cinéma, Golshifteh capte la lumière et s'avère une grande tragédienne : elle est « la lueur d'un incendie dans la nuit sombre » voulue par Tolstoï". **LES ECHOS (Philippe Chevilley)**

"Une réussite ! Sous la direction de Gaëtan Vassart, la troupe de neuf comédiens enchante le théâtre de la Tempête avec ses scènes dansées. Sans jamais sombrer dans le pathos, la comédienne iranienne exilée en France incarne avec une grande délicatesse le désespoir d'une femme bannie par la société pour avoir vécu pleinement son amour. C'est son premier rôle sur les planches tricolores. Il est inoubliable Saluons la qualité de l'adaptation de Gaëtan Vassart, qui restitue en deux heures sa complexité, de la naissance du désir féminin aux affres de la jalousie, en passant par l'analyse politique et sociale d'une Russie en pleine mutation". **L'EXPRESS (Igor Hansen-Love)**

"L'actrice franco-iranienne Golshifteh Farahani incarne sublimement l'un des personnages les plus troublants de l'histoire de la littérature, Anna Karénine [...] L'étrange beauté, la finesse du jeu, l'intériorité de Golshifteh Farahani surprennent et émerveillent. Et imposent le respect". **LES INROCKS (Hervé Pons)**

Ovation pour toute la troupe d'Anna Karénine à la Cartoucherie: applaudissements, larmes, émotion absolue. C'est un triomphe. Un véritable moment de magie: vite, allez applaudir l'adaptation virtuose d'Anna Karénine, par Gaëtan Vassart. **STILETTO (Laurence Benaïm)**

"Du grand roman, Gaëtan Vassart tire une pièce où les échanges sont au cœur du drame. Ce sont les personnages, leurs sentiments et leurs liaisons que Vassart met en exergue. Les désirs sociaux sur lesquels Léon Tolstoï construit ses héros sont bien visibles : égalité entre les hommes et les femmes, entre les paysans et les propriétaires, entre gens de la ville et la campagne : que chacun soit libre d'utiliser son corps comme il l'entend. Les racines volontaires et idéalisées du communisme poussent au détour des répliques." **SCENEWEB (Hadrien Volle)**

" Le texte de Gaëtan Vassart met la résistance et l'émancipation des femmes en avant. C'est formidable, car ce parti pris modernise le texte, et n'en appauvrit pas le sens. Fougue et la vivacité de la troupe, presque toute issue du Conservatoire supérieur d'Art Dramatique. Quel bonheur de voir porter sur scène, avec à la fois humilité et vitalité, l'une des plus belles œuvres romanesques de tous les temps. Une œuvre qui, certes, radiographie une passion, mais qui, surtout, promeut des valeurs comme la liberté et la nécessité de l'instruction pour tous. " **FRANCE INFO**

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD



Anna Karénine
(Les bals
où l'on s'amuse
n'existent
plus pour moi)

Saga russe

D'après

Léon Tolstoï

[2h05] Adaptation
et mise en scène
Gaëtan Vassart.
Jusqu'au 12 juin
au Théâtre de la
Tempête, Paris 12^e.
Tél. : 01 43 28 36 36.
Puis du 12 au
16 octobre au
Théâtre Montansier,
Versailles (78); du
17 au 19 novembre
au Théâtre national
de Nice (06)...

Il fallait aimer l'écriture, aussi, pour se lancer dans une nouvelle adaptation scénique d'*Anna Karénine*, roman-fleuve et phare de Léon Tolstoï. Le Belge Gaëtan Vassart a osé. Et finement articulé la saga russe qui mêle destins individuels et géante histoire d'un pays au bord de la révolution, hanté par la modernité qui s'avance et les traditions auxquelles il peut être terrible de renoncer... Anna Karénine incarne aussi cette modernité, visage de femme qui s'émancipe, qui quitte mari puissant et jeune enfant pour s'installer avec son amant, au granél effroi de la haute société moscovite. Si ça ne lui réussit pas davantage et la conduit pareillement au suicide, elle prend bien plus de risques que son aînée normande Emma Bovary (1857).

C'est une des premières femmes libres du grand répertoire littéraire, revendiquant ses désirs et son identité au milieu d'êtres empêtrés dans leurs sentiments, leurs ambitions, leurs lâchetés, même si pointe une ère nouvelle où l'éducation de tous, serfs compris, pourrait changer le monde. Beaux et légitimes idéaux dont témoigne aussi le spectacle à travers une mise en scène chahutée qui brasse éclairage à la bougie et chanson de Jacques

Brel, rideau, robe à paillettes et références austères au morbide plasticien contemporain Joseph Beuys. Ce méli-mélo, cerné par un piano droit et des chaises en bois, apporte vitalité et insouciance à l'adaptation apparemment impossible du roman visionnaire. Surtout, il fait rayonner Golshifteh Farahani au milieu d'une talentueuse distribution (Emeline Bayart y est épatante). La beauté de la comédienne iranienne, sa grâce sont déjà d'admirables mystères. On la regarde, fasciné, évoluer sur le plateau, danser, ou jouer avec une émotion rare du piano. Frémissante ou comme absente, d'une présence à la sensualité toujours troublante, elle est une divine Anna Karénine.



Divines divas

THÉÂTRE. L'une fait ses débuts à la Comédie-Française, l'autre sur une scène francophone : Dominique Blanc et Golshifteh Farahani s'illustrent dans deux grands rôles tragiques.

Dominique Blanc,
impériale
Agrippine

Golshifteh Farahani,
vibrante
Anna Karénine

■ **C'est quoi, cette pièce ?** Une classique en alexandrins signé Racine. « Britannicus » raconte comment Néron, nouvel empereur de Rome, s'émancipe de sa mère, Agrippine, qui l'a porté au pouvoir. Il la défie en enlevant la jeune Junie, promise à son demi-frère, Britannicus. Agrippine va tout faire pour sauver les deux amants des griffes de son fils.

■ **Elle est comment ?** Impériale. En tailleur strict et talons hauts, Dominique Blanc fait une entrée rayonnante à la Comédie-Française, à tout juste 60 ans. A la fois autoritaire, maternante et manipulatrice, elle fait un sort à chaque alexandrin et impose son personnage de diva politique et de mère trahie.

■ **On y va ?** A condition d'aimer les transpositions modernes. Le metteur en scène Stéphane Braunschweig plante l'action dans un décor de cabinet ministériel : longue table de réunion, costumes gris de cadres dirigeants, portes qui s'ouvrent dans le vide. Une scénographie froide et statique. Mais la force du texte et le talent de la troupe, notamment Hervé Pierre, excellent Burrhus, conseiller de Néron, retiennent l'attention.

♥♥♥♥ « **Britannicus** », jusqu'au 23 juillet à la Comédie-Française, Paris 1^{re}. De 5 à 41 €. Tél. 01.44.58.15.15.

■ **C'est quoi, cette pièce ?** Une adaptation du roman de Tolstoï, paru en 1877. Anna Karénine, issue de la bonne société moscovite, s'éprend d'un jeune officier alors qu'elle est mariée. Elle va vivre sa passion adultère au risque d'y laisser sa réputation et sa santé mentale. Autour d'elle, d'autres caractères forts : Daria, révoltée contre son mari volage, Klity l'idéaliste, Lévine le progressiste.

■ **Elle est comment ?** Belle à se damner. Pour sa première pièce en français, l'actrice iranienne Golshifteh Farahani, 32 ans, huit d'exil en France, porte très bien la chapka. Elle irradie sur la scène de la Tempête. Dommage qu'elle ait tendance à déclamer ses répliques sur une même note plaintive. On peut espérer davantage de nuances au fil des représentations.

■ **On y va ?** Oui, pour la mise en scène dynamique de Gaëtan Vassart, qui parvient à condenser 900 pages en deux heures et quart trépidantes. On passe d'une scène à l'autre d'un mouvement de chaise ou de rideau. On danse au bal sur du Jacques Brel et du Amy Winehouse. La troupe, notamment Emeline Bayart et Stanislas Stanic, mène le jeu tambour battant.

♥♥♥♥ « **Anna Karénine** », jusqu'au 12 juin à la Tempête (Cartoucherie de Vincennes), Paris XII^e. De 12 à 20 €. Tél. 01.43.28.36.36. THIERRY DAGUE



Dominique Blanc incarne Agrippine dans une adaptation moderne du « Britannicus » de Racine.



Golshifteh Farahani rayonne en Anna Karénine, rôle-titre du roman de Tolstoï qui bénéficie d'une mise en scène dynamique.

L'OBS



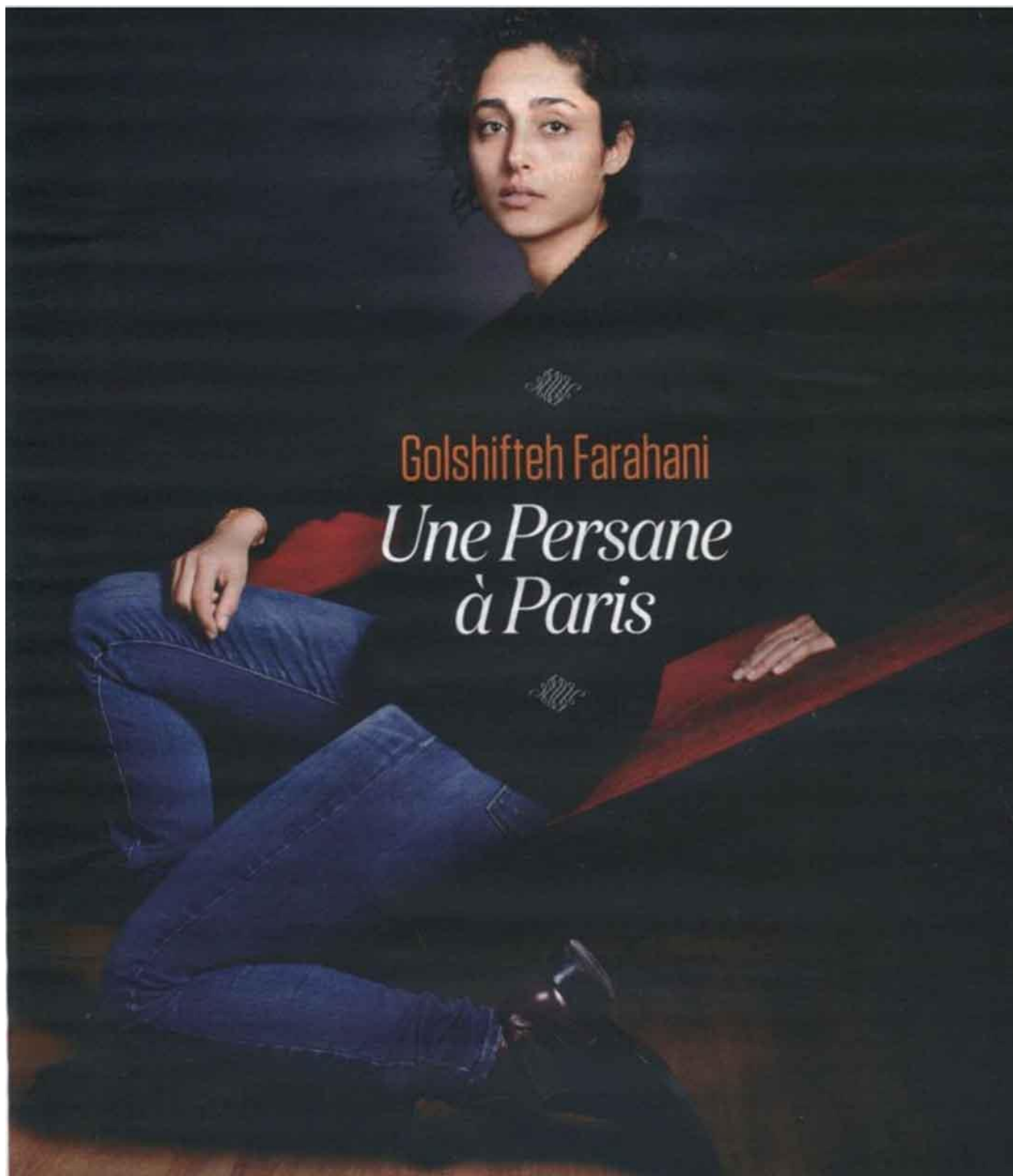
THÉÂTRE

Golshifteh, sublime Karénine

**ANNA KARÉNINE, D'APRÈS LÉON TOLSTOÏ. JUSQU'AU
12 JUIN, 20 HEURES, THÉÂTRE DE LA TEMPÊTE,
CARTOUCHERIE, PARIS-12^E ; 01-43-28-36-36.**

★★★★ Il faut du culot pour s'attaquer à « Anna Karénine ». Surtout quand on dispose de moyens aussi limités. Cependant Gaëtan Vassart gagne son pari. Haut la main. Quelques chaises, un lustre dont les chandelles vacillent et s'éteignent en même temps que l'héroïne, plus un panache de fumée, suffisent à évoquer la gare de Moscou lorsque, à l'arrivée d'Anna, un désespéré se jette sous un train, signe prémonitoire du sort qui attend la femme adultère. Si Gaëtan Vassart se contente de décors minimalistes, il a une actrice exceptionnelle entre les mains. C'est bien simple, quand Golshifteh Farahani est en scène, on voit une petite flamme palpiter et danser devant soi, qui s'affaiblit au fur et à mesure qu'Anna marche vers son destin. Il faut préciser qu'elle est entourée d'excellents acteurs comme Emeline Bayart, Alexandre Steiger ou encore Xavier Legrand. Seul regret : les ellipses substantielles de l'adaptation. Notamment lors de la valse-hésitation d'Anna qui s'efforce de rentrer dans le droit chemin. Il est vrai que le triangle mari-femme-amant n'est pas le seul sujet du livre et que Tolstoï s'est par ailleurs beaucoup projeté dans le personnage de Lévine, le propriétaire terrien idéaliste. On peut comprendre que Gaëtan Vassart n'ait pas centré le spectacle sur la seule Anna, mais c'est quand même à elle que le roman doit sa fortune. En revanche, la sublimité de Golshifteh Farahani n'est pas sujette à discussion. **J. N.**

L'OBS



L'actrice franco-iranienne joue, au théâtre, le rôle d'Anna Karénine et sera à Cannes pour le film de Jim Jarmusch. Rencontre

de JACQUES NERSON (et AUDOIN DESFORGES)

Quand il a été annoncé que Golshifteh Farahani allait jouer « Anna Karénine », la température est montée d'un cran au journal. Les cinéphiles citaient les films où elle a tourné, depuis « Mensonges d'Etat », de Ridley Scott, et « A propos d'Elly », d'Asghar Farhadi, jusqu'aux « Malheurs de Sophie », de Christophe Honoré, où elle incarne la mère de la petite polissonne, et à « Paterson », de Jim Jarmusch, en sélection officielle au Festival de Cannes. Ils auraient donné un bras pour l'interviewer. Quelle déception quand ils ont compris que ça se passait au théâtre ! C'est donc le chroniqueur dramatique qui s'y colle. En chemin, il s'exerce à prononcer son prénom. Pas moyen. Le mot « gefilte » lui vient aux lèvres. Lamentable. En persan, Golshifteh veut dire « amoureuse de la fleur ». C'est autrement plus joli que *gefilte fish* (« carpe farcie », en yiddish).

Le lapsus ne l'aurait pas vexée, elle a trop d'humour pour ça. Aucune actrice n'est moins narcissique. Nul apprêt, elle est naturellement belle. Mais en doute : « Vous savez, dans la rue, on ne se retourne pas sur mon passage. Pas besoin de lunettes de soleil pour me cacher. Et je ne suis pas coquette. Louis Garrel, mon ancien compagnon, me l'a assez reproché ! » Il est en tout cas courageux de revenir au théâtre quand on s'en est si longtemps éloigné : « Je suis d'une famille de théâtre, j'en faisais en Iran. A 18 ans, j'ai travaillé avec un disciple de Grotowski. » Elle voulait partir pour l'Italie rencontrer Thomas Richards, qui fut le principal collaborateur du maître polonais, mais le cinéma l'avait déjà happée, et les rendez-vous manqués se sont accumulés : « J'ai été sur le point de jouer avec Peter Brook, mais chaque fois ça a été annulé. Grâce à Louis Garrel j'ai fréquenté Luc Bondy, il a été question d'un rôle pour moi dans "Ivanov", là encore ça ne s'est pas fait. Enfin Gaëtan Vassart est venu, que je ne connaissais pas. Le miracle. »

Quand elle est partie sur un tournage avec son adaptation d'« Anna Karénine » sous le bras, elle s'est effrayée : « Tous ces monologues... Quand je suis arrivée, il y a sept ans et demi, je ne parlais pas un mot de français. J'ai lu horriblement mal. C'était honteux. Moi j'ai appris le français dans la rue, sans prendre de cours. Mes partenaires sortaient tous du Conservatoire et moi je débarquais comme une petite grenouille de cinéma, incapable de dire "agita triomphalement" ou "hurlement lugubre" ! » Le joli rire qui fuse ici n'a pourtant rien d'un coassement. Elle a l'impression d'être au paradis. S'extasie sur son metteur en scène, ses partenaires, son personnage : « Tolstoï voulait écrire un roman contre l'adultère, mais il est tombé amoureux d'Anna et le roman est parti dans une autre direction. Comme dit Gaëtan, c'est une Madame Bovary russe. » Compte tenu de sa notoriété, elle aurait pu choisir un théâtre plus en vue, mais elle est fière de jouer à la Tempête : « Retrouver la scène, c'est revenir à ma base. Comme si ma mère me prenait dans ses bras. »

L'Iran lui manque « comme un enfant perdu qu'on n'oubliera jamais ». Cet impossible deuil justifie son nomadisme. « Je n'ar-

rive pas à me dire : "Voilà, j'habite ici." Il y a quelque temps, j'ai failli acheter un appartement à Paris, la banque a tant fait de difficultés que j'y ai renoncé. Je voulais même quitter la France, je ne voulais plus vivre dans un pays où tout est si compliqué. Je suis comme certains divorcés : après l'Iran, je ne peux pas me marier avec un autre pays. Mes racines sont comme celles des orchidées : à l'air libre. Si j'ai un jour un enfant, peut-être m'en procurera-t-il de nouvelles. » Des enfants, justement, elle compte en avoir. Et leur apprendre le farsi. Intarissable sur ce sujet, elle se montre ardemment patriote. Au point, tout en reconnaissant qu'il s'agit d'une « affreuse dictature », de féliciter le régime iranien de maintenir la cohésion d'un pays si composite : « La langue perse n'est pas majoritaire. On a des Turcs, des Kurdes, des Arabes, des Balouches collés au Pakistan... L'Iran peut éclater si on ne le tient pas bien en main. »

Elle est reconnaissante à la France de l'avoir adoptée, mais « il faut apprendre les noms des vins, des fromages, Baudelaire, Molière, les arrondissements de Paris... Il y a beaucoup de choses à savoir pour devenir français. Et puis on ne peut pas aborder certains sujets sans paraître ridicule ou complètement zinzin. » Athée mais en quête de spiritualité, elle évite par exemple d'en parler chez nous. Elle cite un proverbe chinois selon lequel Dieu cherche à aider les hommes, mais ne les trouve pas parce qu'ils sont soit dans le passé, soit dans le futur : « C'est pour ça qu'en France tout le monde est malheureux et râle : parce que le présent est perdu. A mon arrivée, ça me paraissait bizarre de rester quatre heures à table pour blablater. Quel ennui ! Maintenant j'y prends plaisir, je suis sans doute devenue parisienne. En Iran c'est pour danser et s'enivrer qu'on se réunit. Comme pendant les guerres où l'on peut mourir à chaque instant. En France on croit avoir l'éternité pour soi. Même pas de tremblements de terre, on n'est menacé par rien. Enfin, jusqu'aux attentats terroristes... Si on ne souffre pas, si on n'est pas torturé, on n'existe pas. Si quelqu'un est joyeux, s'il sourit, on lui demande ce qu'il a. Ça, je l'ai appris en quatre ans de vie commune avec Louis Garrel. Pas seulement de lui mais de son entourage : ici c'est de l'angoisse que naît l'orgasme. Alors que l'Iran est un pays un peu bordélique où le futur n'existe pas. La gloire est passée, il n'y a pas d'avenir, alors on s'amuse. On adore pleurer en écoutant de la musique ou de la poésie. Ce n'est pas la douleur, mais la mélancolie. Et quand on fait la fête, on fait la fête. Ici les gens ont l'air si angoissés dans le métro ! Si je reste plus de six mois sur place, j'ai peur de devenir comme eux. »

Il faut alors voir Golshifteh Farahani mimer l'allégresse des bambocheurs iraniens, puis les faces de carême des usagers de la RATP. Et l'entendre rire. Pas étonnant que cette princesse persane, fraîche comme ses fleurs affectionnées, ait d'abord été pianiste. Des oiseaux se sont nichés dans sa gorge. □

« Anna Karénine », d'après Léon Tolstoï, adapté et mis en scène par Gaëtan Vassart. Théâtre de la Tempête, Paris 12^e. 01 43 28 36 36. 20 heures. Du 12 mai au 12 juin.

De
Née en 1983 à Teheran (Iran), Golshifteh Farahani a joué aussi bien dans des films comme « Syngué Sabour » d'Ali Babak, et « Les Malheurs de Sophie » de Christophe Honoré, que dans le comédien volé de « Pirates des Caraïbes », qui sortira en 2017.

THÉÂTRE



Golshifteh Farahani joue pour la première fois sur un plateau français. A.B.C.C.

Golshifteh Farahani, divine Karénine

Golshifteh Farahani est magnifique, c'est indéniable. Sa présence scénique attire tous les regards. Elle est idéale pour interpréter Anna Karénine, « la plus belle femme de Russie », son accent et sa voix font merveille, son corps est souple comme celui d'un chat, les costumes peu sulfureux n'estiment en rien sa grâce, et lorsqu'au bal elle commence à danser dans sa robe noire de deuil, se dévêtant de son maotrou, puis envoyant balader ses chaussons, pour le comte Vronski, et que le coup de foudre les frappe sur la Vierge à mille temps de Jacques Brel, ce sont tous les spectateurs - femmes et hommes - qui sont touchés. Emeline Bayart est Daria, sa belle-sœur. Elle est épatante dans son genre, ce n'est pas la question. Mais pourquoi la mémoire est-elle persuadée de l'avoir rencontrée dans un autre Anna Karénine, boulevardier, celui-là ?

Ficelle. Plusieurs actrices sont sur scène, donc. Mais pas dans la même pièce. Il y a quatre chaises qui servent à simuler autant un quai de gare qu'une salle de bal, un rideau à paillettes, une robe floa, une passion ravagieuse, la mort d'un enfant, et l'adaptation du roman de Tolstoï Anna Karénine, héroïne moderne qui lutte pour son émancipation et choisit de vivre son amour contre la société. Du théâtre pauvre, avec trois bouts de ficelle, qui pourrait être magnifique s'il était stérilement dépourvu. Mais il y en a encore trop. On ne dira pas qu'on ne reconnaît pas la langue de Tolstoï, car on ne parle pas russe, mais on se fait parfois la réflexion que le metteur en scène, Gaëtan Vassart, ne s'est

pas facilité la tâche en ce n'étant pas de monter sur un plateau. Quand l'émotion de comte Vronski se thotote si méchant avec Anna, on se surprend à penser que les grands histoires d'amour se ressemblent toutes, comme les familles heureuses, et qu'une adaptation de Noua Descr ferait l'affaire. Ah, on bifte notre pensée, oublions-la. Il pleuvait des cordes ce soir-là, mais le public n'en avait cure, la salle était remplie à ras bord.

Cachets. Les spectateurs sont enthousiastes, et si on se sent un peu seule, on reconnaît que l'initiative de Gaëtan Vassart a le grand mérite de mettre en lumière Golshifteh Farahani pour la première fois sur un plateau en France. Voilà, elle est là, d'autres metteurs en scène paoverz à présent lui proposer des rôles. « Je n'ai pas joué depuis mon départ forest d'Iran », nous dit-elle, peu de temps avant le début du spectacle. Entre 17 et 19 ans, elle a travaillé avec son père des pièces qu'il écrivait. De son personnage, elle dit : « C'est très étrange, car j'ai le sentiment d'avoir déjà dit beaucoup des propos d'Anna Karénine, dans un autre contexte. » Si Golshifteh Farahani est celle que le public regarde, tout le monde est payé pareil, une même. « C'est un esprit gauche-gauche qui me plaît beaucoup. » A nous aussi, mais on trouve des trucs que l'égale des salaires ou cachets ne s'exprime que quand il n'y a pas d'argent. On veut le salaire des mêmes payés. A propos de l'exil, la comédienne lit : « C'est comme de nager dans une rivière. Il ne faut pas s'arrêter au milieu, sinon on coule. J'ai eu de la chance, car même si je ne parle pas français, j'ai atteint l'autre rive. »

ANNE DIATKINE

ANNA KARÉNINE d'après TOLSTOÏ
scépt. et m.a. Gaëtan Vassart.
Théâtre de la Tempête, 75012.
Jusqu'au 12 juin. Rens. : www.le-tempete.fr



PAR ARMELLE
HÉLIO
ahelio@lefigaro.fr



ANNA KARÉNINE, L'EXIL ET LE ROYAUME

GAËTAN VASSART SIGNE
UNE ADAPTATION PROBE
DU CÉLÈBRE ROMAN
DE LÉON TOLSTOÏ
ET EN FAIT UNE
MISE EN SCÈNE DÉLIÉE,
ORIGINALE, SIMPLE
DANS LA PARTITION
DE L'HÉROÏNE.
GOLSHIFTEH FARAHANI
IMPOSE
SA PERSONNALITÉ
DÉLICATE ET PROFONDE.
ELLE EST BIEN ENTOURÉE.

On connaît mieux Gaëtan Vassart comme comédien que comme metteur en scène. Il s'attaque à un monument de la littérature mondiale, souvent adapté au cinéma, en choisissant le grand roman de Léon Tolstoï *Anna Karénine*. Mais ce défi ne lui suffit pas, il en choisit un autre, confier le rôle-titre à une jeune femme mondialement reconnue pour son parcours au cinéma, mais qui débute au théâtre en France. Golshifteh Farahani, caractère intrépide et élevée dans son pays, l'Iran, dans un milieu où le théâtre était la vie - son père est un célèbre comédien et metteur en scène -, relève ce défi avec beaucoup de modestie et de grâce, beaucoup d'intelligence et de charme. Elle parle un français fluide, sans grande trace d'accent. Entourée d'une troupe à

Golshifteh Farahani,
sublime héroïne
tolstoïenne,
durant les répétitions
au Théâtre
de la Tempête.

peu près homogène, elle impose la personnalité attachante et tragique d'Anna Karénine, sans aucun effort apparent. Cette jeune femme ravissante, à l'affiche du film de Jim Jarmusch *Paterson*, en compétition officielle à Cannes, sait faire oublier qu'elle est une star internationale.

QUELQUE CHOSE DE CANDIDE. La manière dont Gaëtan Vassart organise son spectacle est singulière: nécessité fait loi, le spectacle ne dispose que d'un budget restreint. Il fait avec ce qu'il a: pas de décor dispendieux, mais une utilisation intéressante de la musique - non sans moments inattendus comme *La Valse à mille temps* de Jacques Brel, au moment du bal, scène très réussie. Il sait aussi que Golshifteh Farahani est une musicienne virtuose. Elle se met parfois au piano et ces moments sont très jolis.

LA TEMPÊTE

Corlaucherie
de Vincennes (75^e)

TÉL.:

01 43 28 36 38

HORAIRE:

du mar. au ven. à 20h,

dim. à 16h

JUSQU'AU

12 juin.

DURÉE:

2h15.

PLACES:

de 12 à 20 €.

La troupe suit bien le mouvement, avec d'excellents éléments - lumineuse Émeline Bayart, farouche Sabrina Kouroughli, et les très sûrs Alexandre Steiger, Xavier Legrand, Stanislas Stanic, pour n'en citer que trois. On regrette d'autant plus la faiblesse du Vronski de Xavier Boffier, que l'on n'entendait que difficilement les premiers jours et qui est bien pâle.

Sans moyens, Gaëtan Vassart signe un spectacle qui a quelque chose de candide dans son approche franche du plateau. Il est ennemi de toute sophistication, il veut raconter une histoire et son adaptation ne trahit en rien l'épais roman. Il s'appuie évidemment beaucoup sur la personnalité sensible de Golshifteh Farahani. Il est dommage que les costumes ne la servent pas, n'était une robe noire un peu plus seyante que les autres. Mais même sans cet appui, la comédienne est si intelligente et nuancée qu'elle impose une Karénine bouleversante. La jeune exilée iranienne peut se retrouver en elle, cette étrangère à son milieu, cette étrangère à l'univers médiocre dans lequel elle cherche l'absolu de l'amour. C'est en cela aussi que Golshifteh Farahani est complètement légitime - elle apporte à Anna Karénine, par-delà le temps et les pays, quelque chose de son expérience intime et sans doute indicible. Les esprits forts n'aimeront sans doute pas ce spectacle et sa candeur. Mais c'est un théâtre fraternel et vrai. ■

Golshifteh Farahani, lumineuse Anna

Karénine à la Tempête

La plus belle femme russe, alias Anna Karénine, est née en Iran. La star de cinéma en exil Golshifteh Farahani incarne avec grâce et vérité l'héroïne de Tolstoï sur la scène de la Tempête, dans une adaptation signée Gaëtan Vassart. Le temps d'une soirée, le bois de Vincennes, qui abrite le théâtre, se métamorphose en bois de bouleaux, agité par les passions violentes de cette lointaine cousine de notre Emma Bovary...



Comme cela paraît simple, le théâtre parfois ! Un grand texte, une grande actrice pour incarner le rôle-titre, une troupe soudée autour... Pourtant, il a fallu du travail pour aboutir à ce spectacle vif et limpide d'un peu plus de deux heures.

Gaëtan Vassart a d'abord su convaincre Golshifteh Farahani. L'actrice n'est pas novice sur les planches, mais c'est la première fois qu'elle y joue en français. Sa performance est à la hauteur de son coup de cœur pour le rôle : sa diction, excellente, n'est en rien entravée par son léger accent, si troublant. Sur scène comme sur un plateau de cinéma, Golshifteh capte la lumière et s'avère une grande tragédienne : elle est « la lueur d'un incendie dans la nuit sombre » voulue par Tolstoï.

Son choix de rejoindre l'aventure tient sans doute beaucoup à l'adaptation. Gaëtan Vassart a réussi à condenser l'action et les passions du livre, en mettant en relief les deux enjeux qui parlent encore à tous aujourd'hui : l'émancipation des femmes - à travers les rôles d'Anna, de Daria et Kitty - et le progrès social - personnifié par Lévine, le propriétaire terrien aux idées réformatrices (Stanislas Stanic). Sa pièce joue la carte du drame populaire, sans négliger les problématiques de fond. La poésie et le romantisme de l'oeuvre sont servis par une mise en scène sobre, sans trop d'argent mais riche en jolis effets (tel ce rideau d'argent qui ouvre le bal fantôme du début, remplacé après par une menaçante toile grise).

UN JEU EFFICACE

Le metteur en scène dirige ses comédiens intelligemment, leur imposant un jeu ardent, un peu trop chantant parfois, mais juste et efficace. Emeline Bayart (Daria) est irrésistible en femme bafouée, Sabrina Kouroughli campe une Kitty fraîche et insolente. Les rôles masculins sont à l'avenant, avec un poignant Karénine incarné par Xavier Legrand et un Vronski (l'amant d'Anna) très distancé. Tous tournent comme des papillons affolés autour de la lumineuse Golshifteh/Anna, qui brisée d'amour déçu, s'évanouit à la fin dans les phares aveuglants et le fracas d'un train.

Philippe Chevilly

À NE PAS MANQUER





Anna Karénine de Tolstoï

Pour ce premier rôle au théâtre français, la comédienne iranienne Golshifteh Farahani endosse le costume de l'héroïne russe Anna Karénine. Une réussite !

Gracieuse Golshifteh Farahani a l'âme russe. Sans jamais sombrer dans le pathos, la comédienne iranienne exilée en France incarne avec une grande délicatesse le désespoir d'une femme bannie par la société pour avoir vécu pleinement son amour. C'est son premier rôle sur les planches tricolores. Il est inoubliable.

Musical Sous la direction de Gaëtan Vassart, la troupe de neuf comédiens enchante le théâtre de la Tempête avec ses scènes dansées. L'acmé du spectacle étant le coup de foudre entre Anna Karénine et Alexis Vronski, au bal, sur *La Valse à mille temps*, de Jacques Brel.

Subtile Le roman de Tolstoï pèse plus de 900 pages. Saluons la qualité de l'adaptation de Gaëtan Vassart, qui restitue en deux heures sa complexité, de la naissance du désir féminin aux affres de la jalousie, en passant par l'analyse politique et sociale d'une Russie en pleine mutation.

Avec : Golshifteh Farahani, Emeline Bayart , Xavier Boiffier, Sabrina Kouroughli, Xavier Legrand, Ma-non Rousselle, Igor Skreblin, Stanislas Stanic, Alexandre Steiger

>> Anna Karénine, de Léon Tolstoï. Théâtre de la Tempête, Paris (XIIe). Jusqu'au 12 juin.

ANNA KARÉNINE
Théâtre de la Tempête – Cartoucherie de Vincennes

Golshifteh Farahani

Retour à la source

Rebelle aux coutumes et contraintes de son pays, l'Iran (elle a choisi l'exil après l'hostilité qu'a déclenchée son apparition sans voile et les bras nus aux côtés de Di Caprio !), vedette de films américains (*Exodus*) et français (*Les Malheurs de Sophie*), Golshifteh Farahani joue pour la première fois sur une scène française : elle incarne *Anna Karénine*, mise en scène par Gaëtan Vassart.



Théâtral magazine : *Anna Karénine* est votre première opportunité de jouer en français ?

Golshifteh Farahani : Oui. Quand je suis venue en France et quand j'ai habité chez Jean-Claude Carrière, j'ai eu le projet de travailler avec Peter Brook, mais la femme de Peter, Natasha Parry, est morte à ce moment-là. Nous avons abandonné le projet qui tournait autour d'une pièce cubaine. Ensuite, j'ai été prise par le cinéma, par des tournages dans différents pays. C'est mon agent, Laurent Grégoire, qui m'a conseillé de m'intéresser à *Anna Karénine* dans la version de Gaëtan Vassart. À la première lecture, je lisais mal en français car le français, je l'ai appris dans la rue. Mais Vassart m'a dit que mon jeu en français lui convenait. Lui, Vassart, je l'ai trouvé très doué. Il est arrivé à faire vivre l'essentiel d'un roman de 900 pages dans un spectacle de deux

heures vingt. Il a tout lu, Tolstoï, mais aussi les commentateurs, comme Nabokov. Façône travailler avec lui et avec mes partenaires qui m'apprennent beaucoup. Gaëtan examine les propositions, cerne les caractères des personnages. Ce retour au théâtre est pour moi un retour à la source.

Qui est, pour vous, Anna Karénine ?
Je la vois mieux que quand je lisais le roman alors que j'étais adolescente. C'est un personnage très complexe. Tolstoï écrivait sur l'adultère quand il est tombé amoureux de son personnage. Il a eu parfois du mal à la comprendre ! Elle veut tout vivre. Elle quitte son mari pour son amant. Elle défie les codes de la société, et ce sera fatal. Elle veut vivre entièrement les événements et je suis ainsi. Je veux vivre entièrement. Rien à moitié.

Quelle a été votre pratique du théâtre en Iran ?

Vers l'âge de 15 ans, je jouais avec mon père Behzad Farahani qui était très passionné par le théâtre de Meyerhold et celui de Grotowski. J'ai aussi joué pour Hamed Mohammad-Taheri, qui pouvait travailler pendant deux ans sur un spectacle et qui aboutissait à un résultat tel que la pièce *Les Noirs*, pour lequel le mot extraordinaire est encore trop faible. Pour moi, en tant qu'actrice, la référence absolue, c'est Ryszard Cieslak, l'acteur de Grotowski.

Propos recueillis par
Gilles Costaz

■ *Anna Karénine* d'après Tolstoï, adaptation et mise en scène de Gaëtan Vassart, avec Golshifteh Farahani, Xavier Boiffier, Emeline Bayart. Théâtre de la Tempête Cartoucherie de Vincennes 75012 Paris, 01 43 28 36 36, du 12/05 au 12/06

version femina



RENCONTRE THÉÂTRALE

La plus passionnée des Russes revient sur les planches après vingt-cinq ans d'absence sous les traits d'une magnifique et émouvante iranienne qui a fait de l'exil sa richesse. Quand **Golshifteh Farahani** rencontre Anna Karenine.

COMMENT UNE STAR INTERNATIONALE SE RETROUVE-T-ELLE DANS UNE HUMBLE PRODUCTION THÉÂTRALE ? CONNAISSEZ-VOUS LE TRAVAIL DE GAËTAN VASSART ?

Je ne connaissais pas ce metteur en scène. Depuis que j'ai quitté l'Iran, il y a huit ans, je n'ai plus fait de théâtre. J'ai eu des occasions, avec Peter Brook et Luc Bondy pour *Ivanov*, mais cela ne s'est pas fait. Les plannings ne correspondaient pas. Quand mon agent a reçu la proposition de Gaëtan, il a insisté pour que je le rencontre. Nous nous sommes vus il y a un an et demi, je lui ai dit que j'allais voir... Le temps passait, j'ai relu le texte, que j'ai trouvé compliqué, avec de longs monologues à jouer en français... J'ai alors tenté de fuir, mais je n'ai pas réussi. L'intelligence et la patience de Gaëtan m'ont attirée et je ne le regrette pas. Depuis que nous avons commencé les répétitions, je suis tellement heureuse !

LE THÉÂTRE VOUS A-T-IL MANQUÉ ?

J'ai l'impression de retourner à ma base, à mes sources, à ce que j'aimais le plus dans ma vie, être sur scène, ce qu'en raison des barrières de la langue je n'avais pas eu la chance de faire. Ce sont les pièces de théâtre que j'ai pu jouer qui m'ont fait devenir une actrice, ce n'est pas du tout le cinéma, où j'ai

pourtant débuté très tôt, à 14 ans. Le théâtre, c'est tellement noble et vulnérable, et je suis vulnérable devant autant de vulnérabilité. Aujourd'hui, je suis totalement dédiée à Anna.

SAVEZ-VOUS POURQUOI GAËTAN VASSART VOUS A IMAGINÉE DANS LE RÔLE D'ANNA KARENINE ?

À cause du trajet que j'ai eu. J'ai détruit tous les ponts derrière moi. Je veux tout faire entièrement, au point de perdre mon pays, car je pourrais être une actrice en Iran, comme je pourrais faire des compromis, mais je préfère l'absolu. La vie, l'amour, l'art, ce sont des choses absolues pour moi. Quand on fait des compromis, on ne se brûle pas autant, on se préserve.

ÊTES-VOUS AUSSI INSOUMISE QUE L'HÉROÏNE DE TOLSTOÏ ?

C'est sûr que je suis rebelle. Et pourtant, comme elle, je ne voudrais pas l'être, nous n'avons pas choisi. J'adorais mon pays, c'est un de mes plus grands amours.

Propos recueillis par Emmanuelle Dreyfus

Du mar. au sam. à 20 h, le dim. à 16 h, au Théâtre de la Tempête, Cartoucherie, route du Champs-de-Manœuvre, 12°. 01 43 28 36 36. De 10 à 20 €.

ANNA KARENINE

Ovation pour Golshifteh Farahani et toute la troupe d'Anna Karénine à la Cartoucherie: applaudissements, larmes, émotion absolue. C'est un triomphe. Un véritable moment de magie: vite, allez applaudir l'adaptation virtuose d'Anna Karénine, par Gaetan Vassart.

"Les bals où l'on s'amuse n'existent plus pour moi": entre parenthèses, sous le titre de la pièce adaptée au théâtre d'après le roman de Tolstoï, Anna Karenine fait partie des triomphes de cette saison. "Notre adaptation est centrée sur la question de l'émancipation des femme, telle qu'elle ressort du destin conjugal d'Anna Karénine, de Kitty Chterbartski et de Daria Alexandrovna ; chacune incarne un moment dans l'histoire d'une couple. Anna Karénine, libre et déterminée, fait le choix de vivre sa passion et sera bannie". Ainsi "l'insoumise", la "petite soeur d'Antigone", n'est autre, sur scène que Golshifteh Faharani, somptueuse dans l'évocation d'une passion amoureuse, d'un coup de foudre qui la mène au désastre.

"Eteignons la bougie s'il n'y a plus rien à voir". En deux heures passées en un éclair, la troupe, admirablement composée, avec des personnages incarnant à la fois la mélancolie terrienne d'un Levine (Stanislas Stanic), la gouaille accusatrice de Daria (Emeline Bayart), le désespoir de Nicolai, l'écrivain malade (Igor Skreblin), réussit à créer une atmosphère éblouissante. Celle que domine, avec maestria Golshifteh Faharani, arrivée en France il y a cinq ans sans parler un mot de Français, et dont on se dit, en l'écoutant jouer avec son corps, son cœur, sa joie et ses larmes, qu'elle est une merveille absolue, comme si en elle tous les personnages, de Bardot dans Et Dieu Créa la Femme, à Adjani dans Adèle H ou Camille Claudel, revenaient hanter la mémoire du théâtre, au rendez-vous des émotions retrouvées.

Jusqu'au 12 juin 2016 au théâtre de la Tempête, route du Champ-de-Manoeuvre, 75012 Paris. www.la-tempete.fr

Golshifteh Farahani joue Anna Karénine, qui comme elle a "payé très cher sa liberté"

Paris - L'actrice iranienne Golshifteh Farahani s'immerge corps et âme dans son premier rôle au théâtre depuis son départ d'Iran il y a 8 ans, Anna Karénine, une héroïne qui "a payé très cher sa liberté, comme moi", a-t-elle confié à l'AFP.

La pièce, jouée du 12 mai au 12 juin au Théâtre de la Tempête dans la Cartoucherie de Vincennes près de Paris, marque un "retour à mes sources profondes", dit-elle avec un grand sourire.



Avant d'être la première actrice depuis la révolution iranienne à jouer à Hollywood *Mensonges d'Etat* de Ridley Scott avec

Leonardo Di Caprio), Golshifteh Farahani menait de front théâtre, avec son père, le metteur en scène et auteur iranien Bezhad Farahani, et cinéma.

Sa subite renommée internationale après «Mensonges d'Etat» lui avait attiré les foudres du régime iranien. Critiquée pour avoir posé bras nus aux côtés de Leonardo DiCaprio, interdite de sortie - on lui confisque son passeport - elle réussit à sortir d'Iran et se résout à l'exil.

«L'exil, c'est comme un enfant mort qu'on n'oublie jamais», dit-elle de sa voix chantante. «Je ne regrette pas du tout: c'est un privilège, d'avoir expérimenté ce truc profond et extraordinaire à l'âge de 24 ans (elle en a 32 aujourd'hui). J'ai perdu mon pays, mais j'ai gagné le monde.»

Si les films se sont enchaînés depuis, le théâtre avait disparu du paysage. «J'avais cette barrière de la langue, je ne parlais pas un mot de français à mon arrivée il y a huit ans», rappelle-t-elle.

Les longs monologues d'Anna Karénine, adaptés du roman de Tolstoï par le metteur en scène Gaëtan Vassart ont failli la faire fuir. «C'est la persévérance de Gaëtan qui a tout emporté», dit-elle, souriante.

«**C'est très lourd, le rôle d'Anna est d'une intensité extraordinaire, elle passe d'un extrême à l'autre**», dit-elle.

- Symbole d'émancipation -

Gaëtan Vassart n'a pas choisi l'actrice iranienne par hasard: son adaptation est centrée sur la question de l'émancipation des femmes, dont Golshifteh est un symbole en Iran.

L'héroïne de Tolstoï, mariée et mère d'un garçon de six ans, lutte d'abord contre son amour pour un jeune officier avant de braver les conventions sociales. «Anna ne fait pas de compromis et décide de vivre entièrement une chose jusqu'au point de se brûler entièrement. Le pouvoir a peur des gens comme elle», commente Golshifteh.

La jeune femme passe facilement, comme son héroïne, d'un extrême à l'autre, sifflotant gaiement un instant, avant de parler de son «pays adoré», le visage soudain grave.

«J'ai toujours envie de rentrer. Ça va mieux en surface en Iran, mais tout ce qui m'empêche de rentrer est toujours là, je pense parfois que je vais mourir en exil, que les Iraniens de Paris vont faire des démarches pour m'enterrer au Père Lachaise, j'ai des visions comme ça», dit-elle.

Le retour à la scène, dans ce théâtre noyé dans la verdure de la Cartoucherie de Vincennes au printemps, l'enchanté: «J'ai le sentiment de retourner à mes sources profondes avec le théâtre. Mon père, qui est un peu socialiste, gauchiste, disait toujours qu'on était au service du peuple, et ici à la Cartoucherie c'est un peu ça, j'aime ce côté militant, que tout le monde ait le même salaire, c'est un peu comme une bulle d'amour et d'empathie.»

Ariane Mnouchkine, qui a fait de la Cartoucherie son fief avec son théâtre du Soleil est pour elle «une légende», comme Peter Brook, avec qui elle a failli jouer à trois reprises.

Très présente au cinéma *Les Malheurs de Sophie* de Christophe Honoré, *Pirates des Caraïbes* en 2017) Golshifteh sera à Cannes pour le film de Jim Jarmusch *Paterson*, l'histoire d'un chauffeur de bus poète. «On cherche toujours les célébrités, mais les vrais artistes sont des gens qu'on ne connaît même pas, qui vivent modestement dans leur maison», dit-elle.

Télérama

N° 3466
DU 18 AU 24 JUIN 2016

RENSEIGNEMENTS
ET ABONNEMENTS
TÉLÉRAMA
11, RUE DE LA HARPE
75001 PARIS



CONDAMNÉE
À L'EXIL

L'ACTRICE IRANIENNE
**GOLSHIFTEH
FARAHANI**

« JE PAIE LE PRIX FORT POUR ÊTRE LIBRE »

Fabuleuse Anna Karénine sur les planches, Golshifteh Farahani, trentenaire sans peur ni regrets, se partage entre blockbusters et films d'auteur. Loin de l'Iran, où elle désespère de retourner un jour.

Par Louis Guichard
Patrick Swirc pour Télérama

Trop peu de chanceux ont assisté à cet événement discret : la rencontre miraculeuse entre une actrice et son personnage sur la scène du Théâtre de la Tempête, à la Cartoucherie de Vincennes, en cette fin de printemps. En jouant Anna Karénine, l'héroïne tragiquement émancipée de Tolstoï, Golshifteh Farahani, 32 ans, dit avoir éprouvé la sensation étrange d'être chez elle, de retrouver des racines sur ces planches. Un sentiment qu'elle ne connaissait plus depuis 2008, année où elle a fui son Iran natal. « Comme Anna, je paie le prix fort pour être libre. Elle est condamnée au suicide, moi à vivre ma vie en exil. » Même ceux qui ignorent son nom connaissent cette actrice à la beauté fabuleuse et au jeu à fleur de peau. Elle apparaît régulièrement dans des films d'auteur comme *Les Malheurs de Sophie*, de Christophe Honoré, où elle joue la mère fragile et mélancolique de la petite héroïne. Mais aussi dans des superproductions hollywoodiennes : elle était, il y a deux ans, reine d'Égypte et partenaire de Christian Bale dans *Exodus*, de Ridley Scott. A l'automne, on la verra dans le beau film de Jim Jarmusch, *Paterson*, dont elle partage la vedette avec Adam Driver. Ces rôles, qui contrent parfois son aura d'héroïne romantique, ne se ressemblent pas du tout. Ils diffractent son portrait en autant de reflets partiels. « Je suis plusieurs femmes », dit-elle. En tout cas, elle a déjà vécu plusieurs vies.

LA SANS-DOMICILE-FIXE

Si on lui demande « Où habitez-vous? », elle répond : « C'est la grande question de ma vie. Voilà huit ans que je suis arrivée en France, et je n'ai toujours pas accepté de dire que

c'est le pays où j'habite. » Quand elle n'est pas ici pour un tournage (ou une pièce, donc, mais c'est la première fois), Golshifteh Farahani redevient nomade. Elle va et vient entre le Brésil, l'Australie et le Portugal. Mais c'est en France qu'elle a passé ses moments les plus douloureux, avec la peur de finir « cassée, suicidée comme tant d'exilés forcés ». Elle dit : « Le drame n'est pas seulement la perte de tout ce qu'on était et avait, mais aussi l'immense difficulté à se reconstruire dans un pays très différent du sien, a fortiori la France, à la culture si sophistiquée et si passéiste. Ici, on vous ramène toujours à vos origines. »

Jean-Claude Carrière et son épouse, l'écrivaine iranienne Nahal Tajadod, rencontrés à Téhéran en 2003, l'ont hébergée pendant presque quatre ans dans leur appartement parisien, ancienne maison close où séjournèrent, en d'autres temps, Luis Buñuel, Julian Schnabel, Peter Brook... « Carrière a été mon université, il est la France. » Nahal Tajadod a publié en 2012 un récit, *Elle joue 4*, confrontant son propre parcours d'Iranienne ayant connu l'époque du chah (avant 1979) et celui de Golshifteh Farahani, née après la révolution islamique. « Mais nous avons changé tous les noms dans un réflexe d'autocensure », dit l'actrice.

LA PERSONA NON GRATA

Elle était déjà une superstar en Iran quand la rupture a été consommée. Pour mémoire, c'est son apparition sans voile à l'avant-première américaine de *Mensonges d'Etat* (où elle joue face à Leonardo DiCaprio et Russell Crowe) qui a déclenché l'ire des autorités iraniennes, en 2008. Jusque-là emblème parfait de la république islamique, elle devenait soudain une traîtresse : « Ils me croyaient manipu- »

« Ici, on vous ramène toujours à vos origines », dit Golshifteh Farahani de la France, où elle est arrivée il y a huit ans.

» *lée par la CIA!*» Empêchée de travailler à l'étranger, elle s'est enfuie, profitant d'une faille du système de contrôle. Elle n'est jamais revenue, même si le pouvoir a tenté, les premiers mois, d'organiser le retour de la brebis galeuse et son repentir public. Son cas a provoqué le vote au sénat d'une loi – qu'on désigne communément comme la « loi Golshifteh » : désormais, tout acteur qui souhaite jouer dans une production étrangère doit prévenir les services secrets. Après l'avoir couverte d'anathèmes, le gouvernement islamique tend aujourd'hui à vouloir l'effacer de l'imaginaire collectif et à nier son existence. On ne peut accéder depuis l'Iran à ses comptes Facebook et Instagram. « Mais, dans la pratique, certains parviennent à casser les filtres. Les Iraniens passent leur temps à contourner les interdits, évidemment dans la peur. »

LA FEMME NUE

Elle a montré ses cheveux. Puis elle a dévoilé un sein – dans une vidéo consacrée aux jeunes acteurs nommés au César du meilleur espoir, en janvier 2012. Et finalement posé nue, à la une du magazine *Egoïste*, pour le photographe Paolo Roversi, trois ans plus tard. « Je voulais aller jusqu'au bout de la démythification. M'adresser à tout le monde et demander : c'est quoi, votre problème avec le corps féminin ? Regardez-moi ! Y a-t-il quelque chose de menaçant ou de dangereux dans cette nudité ? » A chaque étape de ce dévoilement, elle a affolé Internet. Et elle s'est rendue malade elle-même, physiquement. De même que son père, intellectuel et homme de théâtre, toujours à Téhéran : il s'est retrouvé à l'hôpital dans les deux cas les plus récents, et a cessé de lui parler pendant deux mois. « Même s'il est libéral et de gauche, il vient d'une famille traditionnelle, à laquelle je fais beaucoup de mal... » Son effeuillage a provoqué la polémique, même au sein de la diaspora : geste libre ou provoc inconséquente ? Aujourd'hui, elle se dit fière, sans regrets : « C'est mon chemin. »

LA RESCAPÉE

S'il faut chercher une préhistoire à sa revendication spectaculaire de liberté, il y a, sans doute, cette agression à l'acide dont elle a été victime, adolescente, en plein Téhéran. La routine, lui a-t-on fait comprendre, à elle et à sa famille, au poste de police du quartier. Deux brûlées par semaine, rien que dans ce coin de la capitale. L'œuvre de milices a priori indépendantes des autorités religieuses, et ciblant les filles, exclusivement. Surtout celles dont une mère de cheveux dépasse du foulard... La jeune Golshifteh Farahani a eu « de la chance » : son manteau et son sac à dos ont été détruits, mais seule une de ses mains a été légèrement atteinte. C'était il y a quinze ans, mais elle sait que le phénomène continue et s'amplifie au printemps, quand les femmes re-

montent légèrement leurs manches et portent des vêtements plus légers, plus près du corps.

Elle ne croit plus à une évolution favorable de la vie dans son pays : « L'Iran n'est pas la Tunisie ni l'Égypte. Notre printemps arabe, ce fut, hélas, la révolution ratée de 1979. Désormais, les services secrets et les pouvoirs religieux sont beaucoup plus enracinés que partout ailleurs : ils ont paradoxalement appris des erreurs du chah. C'est une puissance incroyablement solide, contre laquelle tous les pays voisins, en plein bouleversement, se fracassent. Oui, je suis blessée, pessimiste. Je vis une vie sans espoir, je mourrai en exil », dit-elle dans un sourire radieux.

LA FÉMINISTE ATYPIQUE

Dans un pays démocratique, le port du voile ne la dérange absolument pas. La « mode pudique » lancée par les enseignes de prêt-à-porter mondialisées non plus. Elle serait même favorable à la liberté de porter la burqa s'il n'y avait le problème de la sécurité – c'est-à-dire l'opportunité offerte à des criminels de se cacher... Son féminisme ne se loge pas toujours là où on l'attend. Au dernier festival de Cannes, elle a dû faire face à des questions sur son apparence de parfaite femme d'intérieur dans le nouveau film de Jim Jarmusch, *Paterson* : elle y passe sans cesse des fourneaux à la machine à coudre... Tout ce parcours pour en arriver à cette place-là ? De nouveau, elle prend la défense du personnage, dont elle retient surtout la poésie : « Elle est totalement artiste. Pourquoi voudriez-vous qu'elle aille travailler dans un bureau ? Elle gagne d'ailleurs de l'argent avec les gâteaux merveilleux qu'elle fabrique. Elle est en permanence dans la créativité. Elle prouve qu'on peut tout faire artistiquement, même les plus petites choses du quotidien. Loin d'une vie de femme au foyer, c'est une vraie vie d'artiste, bien plus que la mienne et celle de beaucoup de gens de cinéma que je connais en France. »

LA HIPPIE POLYGLOTTE

Comme l'héroïne de Jarmusch, Golshifteh Farahani a beaucoup de dons. Musicienne, on la voit au piano dans *Anna Karénine*. Sur le parvis de Notre-Dame-de-Paris, elle a souvent joué du *hang*, cet instrument rond et plat, aux vibrations hypnotisantes – vu aussi entre ses mains dans *My sweet pepper land*, de Hiner Saleem (2013). Elle a déjà tourné dans sept langues. Dans un français presque parfait, elle dit : « En exil, ne pas parler la langue de son pays d'accueil, c'est comme n'avoir pas de chaussures. Et dans le métier d'acteur, c'est carrément un handicap. » Jouer une Kurde ou une Afghane ? « J'en fais un impératif. Je refuse l'impossible. » Récemment, pour un film indien, elle s'est jetée dans un apprentissage accéléré de l'hindi. Elle s'est retrouvée brutalement couverte de boutons, sous l'effet du stress, quand les dialogues tant répétés ont complètement changé à la dernière minute.

Elle est souvent au bord de se perdre dans la jungle, au Brésil ou en Inde, « loin de la vie française, trop rationnelle, analytique et psychologique ». Elle se dit « hippie », « gipsy ». Elle aime voyager seule : « Je n'ai peur de rien. Vraiment. » Ses amis s'inquiètent, l'appellent sans cesse pour vérifier qu'elle n'est pas en danger – ce qui est déjà arrivé. Elle les rassure : elle est seulement au bord du Gange, occupée à regarder des gens qui croient aux miracles ●

1 Ed. Le Livre de poche.

À VENIR

Anna Karénine,
Adaptation et mise
en scène par
Gaëtan Vassart.
En tournée
d'octobre à
décembre.
Paterson,
de Jim Jarmusch,
en salles
le 5 octobre.

Petit frère

Création le 16 octobre 2019 : Théâtre des Capucins, Théâtres de la Ville de Luxembourg

Tournée en Arménie: 21 - 22 /10 à Yerevan; 24 /10 à Gyumri; 26 /10 à Goris.

Théâtre de l'Opprimé (75) du 30 septembre au 11 Octobre, Théâtre de Vienne (38) le 15 octobre; Théâtre de Esch-Luxembourg le 21 juin 2021 , La Caserne des Pompiers, Festival d'Avignon avec le soutien de Kultur LX en partenariat avec GRAND EST 7 au 25 juillet 2023; Théâtre de Poche Graslin du 8 au 17 février 2024; LUX scène nationale de Valence le 22 février 2024

Mise en scène Gaëtan Vassart,
Avec Grégoire Tachnakian & Laure Roldán

Production La Compagnie La Ronde de Nuit ; La Compagnie Juana La Loca et Célimène
Avec le soutien des Théâtres de la Ville de Luxembourg, du ministère de la culture du Grand-Duché de Luxembourg, de la Focuna et de la Mairie de Paris.

On a tous un jour entendu ou fredonné les chansons de la légende Charles Aznavour, mais on ne connaît peut-être pas l'histoire de cet homme et l'Histoire avec un grand H qui l'a forgé.

« Aïda, c'est ma mémoire », disait-il de sa sœur. Charles Aznavour, témoin surprenant de périodes troublées, non seulement celle du Génocide arménien, mais aussi celle de l'Occupation nazie en France. Le récit de cette femme, *Petit frère*, publié en 1986, raconte les pérégrinations des Aznavourian, véritable saga familiale avec, au premier plan, Charles. Laure Roldán et Gaëtan Vassart s'emparent de ce texte, et mettent en scène l'exil des parents arméniens, la pauvreté à Paris, la relation décisive de Charles avec Édith Piaf et la conquête du music-hall. Ils retracent avec sensibilité une histoire, celle de l'intégration dans un pays, par la langue et à force de talent et de volonté. Celle d'une odyssee singulière qui éclaire tout un siècle. Car si le destin de Charles Aznavour touche à l'universel, c'est qu'il porte en lui le chant de l'exil.



La presse en parle :

COUP DE THÉÂTRE

Grégoire Tachnakian et Laure Roldàn sont époustouflants de vérité, leurs voix sont étincelantes, leur engagement est total. La mise en scène de Gaëtan Vassart est sobre et efficace. Le texte bien ciselé est une page d'histoire de l'humanité que chacun de nous devrait connaître. *Isabelle Lévy, le 10 juillet 2023.*

LE DAUPHINÉ LIBÉRÉ

Ovations du public (...) La mise en scène de Gaëtan Vassart reste très discrète, sans effet superflu pour laisser place à l'essentiel: les mots d'une femme et sa relation privilégiée avec son petit frère (...) Laure Roldan incarne avec talent une savoureuse galerie de portraits, de l'arrière-grand-mère à sa désopilante évocation de la possessive Edith Piaf (...) Un spectacle en résonance avec tout son passé, avec le génocide, l'exode, en prise directe avec l'actualité. *Jean-Yves Estre*

SCENEWEB

Laure Roldán et Gaëtan Vassart s'emparent de ce texte, et avec brio mettent en scène l'exil des parents arméniens, la pauvreté à Paris, la relation décisive de Charles avec Édith Piaf et la conquête du music-hall. Ils retracent avec sensibilité une histoire, celle de l'intégration dans un pays, par la langue et à force de talent et de volonté. Celle d'une odyssee singulière qui éclaire tout un siècle. Car si le destin de Charles Aznavour touche à l'universel, c'est qu'il porte en lui le chant de l'exil.

LA TERRASSE

Laure Roldán et Gaëtan Vassart racontent l'histoire de l'Arménie depuis le génocide de 1915 à travers le destin de la famille Aznavourian, dont le fils plaça le nom en haut de l'affiche, en dix fois plus grand que n'importe qui! *Catherine Robert, le 10 juillet 2023.*

LA PROVENCE

Un homme dans son siècle (...) Un beau moment d'humanité et d'émotion !

TV FRANCE 24

Une histoire d'intégration et de bravoure inouïe dont la famille Aznavour a fait preuve durant la seconde guerre mondiale, proche de la résistance et du groupe Manouchian (...) Missak Manouchian va être panthéonisé en février 2024 avec Mélinée et leur histoire est aussi racontée dans la pièce. 11 juillet 2023

FROGGY'S DELIGHT

Le spectacle passe d'un lieu à un autre, traverse les époques dans une mise en scène fluide et très convaincante de Gaëtan Vassart(...) Laure Roldan, lumineuse et vibrante est une Aïda toute en sobriété, une Edith Piaf clownesque magistrale en toute une galerie de personnages qu'elle incarne avec talent.(...) Quant à Grégoire Tachnakian, il est tout en finesse avec une vraie humanité un Charles plus vrai que nature. Il restitue à la perfection le mélange d'ambition et de modestie de ce jeune homme bourré de défauts qui les utilisa à son avantage. Un grand moment de théâtre délivré avec générosité par deux comédiens extraordinaires dans un spectacle magnifique, enlevé et très émouvant. *Nicolas Arnstam*

LA LICRA

Une interprétation convaincante et une plongée dans ces destins de déracinés qui imprime l'histoire française. *Nicole Chouchena et Alain Blum, 13 juillet 2023*

HOPE RADIO

Un récit émouvant et instructif, une interprétation enlevée et généreuse dans une mise en scène de Gaëtan Vassart (...) une fort jolie trouvaille. *Didier Blons, Avignon 2023*

TAGEBLATT Avignon

Petit frère articule l'intime d'un destin individuel hors du commun et l'engrenage d'une histoire humaine où, peu importe le lieu ou le temps, la violence, la guerre, et l'exclusion sont une constante. *Jeff Schinker*

TSF JAZZ

Derrière le célèbre chanteur, se cache le destin bouleversant d'une famille arménienne sur plusieurs générations de 1915 à nos jours, un très beau spectacle. *Thierry Lebon*

LE QUOTIDIEN

Au-delà de l'hommage réussi à l'homme et à l'artiste, de la narration émouvante d'une vie, ce *Petit Frère* propose également une réflexion pertinente sur l'amour fraternel, sur la création artistique, sur la vie de bohème, sur la migration, sur l'intégration, sur le génocide aussi. L'ensemble émeut autant qu'il bouscule. *Pablo Chimienti*

LUXEMBOURG WORT (La voix du Luxembourg)

Laure Roldàn et Grégoire Tachnakian multiplient savoureusement les rôles, donnant belle ville aux protagonistes du récit. Gaëtan Vassart les a installés dans une scénographie tout aussi multiple de juste inventivité, donnant à "voir" ses différents lieux et environnements...

En un peu plus d'une heure d'évocation émouvante et souriante, en toute empathie communicative, ils réussissent à mettre en évidence l'importance des racines familiales et arméniennes, l'affection perpétuée de la "grande sœur", la volonté indéfectible du jeune homme en dépit de tous les obstacles, la relation décisive avec Édith Piaf. *Stéphan Gilbert.*

COUP DE THÉÂTRE



FESTIVAL OFF AVIGNON 2023 – PETIT FRÈRE (LA GRANDE HISTOIRE AZNAVOUR) – LA CASERNE DES POMPIERS

PUBLIÉ LE 23 JUIN 2023 PAR COUP DE THÉÂTRE !



♥♥♥ Sur un tapis arménien, Aïda et son petit frère Charles, enfants de la balle, font revivre la mémoire de leur famille et leur propre vie d'enfants faite de doutes, de peurs, de petits exploits, de douleurs et de joies. Ils se remémorent les personnages de leur vie croisées de 1915 à nos jours : de l'empire russe des Tsars à la France d'aujourd'hui, le génocide des Arméniens, la fuite des Aznavourian, la guerre de 1940, la pauvreté à Paris, la relation de Piaf et Aznavour, la conquête du music-hall et l'intégration en France par la chanson et la langue.

Petit frère est un témoignage chaleureux et bouleversant, librement adapté par Laure Roldàn, Gaëtan Vassart et Armen Verdian du récit autobiographique d'Aïda Aznavour-Garvarentz (*Petit Frère* - Éd. Robert Laffont). Il retrace le parcours de Charles et Aïda Aznavour, deux enfants d'émigrés pris dans la tourmente de l'histoire de notre continent. C'est le récit d'une petite fille devenue une femme frêle et délicate, qui a eu son heure de succès au music-hall, et celui de son petit frère, devenu auteur-compositeur à la renommée internationale, qui a toujours su garder les pieds sur terre et la tête dans les étoiles.

Pour éléments de décor : une veste à paillettes, un rideau de music-hall et un micro pour représenter les artifices du spectacle ; des valises racontant différents voyages, de l'immigration de la famille Aznavour à l'évolution vers la vie d'artiste ; une table de maquillage, miroir des émotions et de la solitude dans la création artistique ; des livres de chevet de Charles Aznavour et un poste de radio TSF d'où surgissent des événements du passé ; des photos d'un album de famille, fragments épars d'une histoire que tente de reconstituer Aïda, mémoire vivante de cette famille décimée, ou encore des photos du groupe Manouchian dont les 23 membres, résistants en région parisienne, furent condamnés à mort et fusillés après leur arrestation le 21 février 1944.

Grégoire Tachnakian et Laure Roldàn sont époustouffants de vérité, leurs voix sont étincelantes, leur engagement est total. La mise en scène de Gaëtan Vassart est sobre et efficace. Le texte bien ciselé est une page d'histoire de l'humanité que chacun de nous devrait connaître.

Petit frère est un magnifique témoignage de la vie de la famille Aznavourian : après avoir immigré suite aux affres de l'Histoire, elle a fait sienne leur pays d'accueil, la France, sans jamais oublier ses origines arméniennes et tous ceux qui ont été assassinés lors du génocide ou des conflits internationaux.

Le regard d'Isabelle

PETIT FRÈRE

La Caserne des Pompiers
116, rue Carreterie - 84000 Avignon

La Provence

« Petit frère ». Caserne des pompiers, Avignon 2023

Un homme dans son siècle : vibrant hommage d'Aïda à son frère Charles Aznavour



Par la voix de sa sœur Aïda, la mémoire de la famille, la vie de Charles Aznavour – décédé en 2018 – est retracée dans ce siècle tourmenté : un homme dans son siècle. Exilés arméniens, ses parents ont traversé le génocide arménien, la Grande Guerre, la Seconde Guerre mondiale et le procès du groupe Manouchian. Ses racines et cet exil ont forgé son identité bohème, sa quête de la liberté et du bonheur. Sa rencontre avec Edith Piaf, sa petite sœur du pavé, sera déterminante alors que son physique et sa voix sont alors jugés inconcevables pour une carrière de chanteur. Assumant ces reproches, il décide de les cultiver afin de s'affirmer, tout en continuant à écrire des chansons pour Edith Piaf, Juliette Gréco ou Johnny Halliday.

Deux acteurs interprètent avec justesse cette fratrie fusionnelle et artiste : dynamiques, émouvants dans leurs doutes et leurs douleurs. Le décor est centré autour d'un tapis arménien (terrain de jeu, confident des grands moments, puis écran in fine), de quelques valises, de photos, d'une coiffeuse et d'un micro afin de symboliser la solitude des artistes. Les récits sont entrecoupés de textes en arménien et nous livrent la vie d'un homme, Charles Aznavourian, au-delà de l'artiste. Ainsi, aucune de ses chansons ne sera interprétée ; seule « Je me voyais déjà » sera récitée, ce qui permet de (re)découvrir ses paroles, résumé du rêve d'un homme dans son siècle.

Un beau moment d'humanité et d'émotion !

Festival d'Avignon 2023, Caserne des pompiers, 19h45, 1h10. 7-2 juillet. Relâche les 13 et 20 juillet.

La vie de Charles Aznavour bientôt racontée sur scène

Par  Nikita Dmitriev | Publié le 03/10/2018 à 07:15



La famille du grand chanteur a survécu non seulement le Génocide arménien de 1915, mais aussi l'Occupation. *Petit frère*, le livre d'Aïda Aznavour-Garvarentz, sœur de la légende de la chanson française, raconte les jours tourmentés de leur jeunesse. Il vient d'être adapté et sera mis en lecture dès le lundi 8 octobre.

Dans *Petit Frère*, publié en 1986, cette sœur qu'aimait tant le chanteur, retrace l'histoire familiale depuis le Génocide arménien en Turquie de 1915 jusqu'à la fin de la Seconde Guerre Mondiale. La vie des Aznavour à Paris sous l'occupation allemande se situe au cœur de ce récit. «Au début de la guerre, nous avons compris que la guerre était là pour rester et que les Juifs seraient victimes de cruauté. Nous avons regardé vers eux avec tristesse. Nous savions ce que c'était le génocide. Nous Arméniens, n'avions pas peur, car les nazis nous considéraient comme des Ariens», se souvient Aïda Aznavour-Garvarentz.

» LIRE AUSSI - Charles Aznavour, ambassadeur à vie du peuple arménien

Les enfants Charles et Aïda âgés alors de 16 et 17 ans en 1940, aident leurs parents, sans savoir au départ que ceux-ci offrent un abri aux Juifs. Selon la sœur du chanteur, il y avait des jours où onze personnes simultanément qui se réfugiaient chez eux, dans le quartier Saint-Sulpice, rue Monsieur-le-Prince (Paris VIe)

exactement. Ils se sont cachés dans différents coins et, la nuit, ils ont dû dormir par terre.

» LIRE AUSSI - La famille de Charles Aznavour opposée à un hommage national

Cet appartement sert également de refuge aux déserteurs arméniens, exilés en France après avoir été enrôlés de force dans l'armée allemande. La famille leur prépare de faux papiers et l'une des tâches assignées aux deux enfants était de brûler les uniformes allemands et de les jeter loin de la maison. C'est toute cette histoire que la sœur de Charles Aznavour a voulu mettre en lumière.

«Au début de la guerre, nous avons compris que la guerre était là pour rester et que les Juifs seraient victimes de cruauté»

Aïda Aznavour-Garvarentz

la terrasse

Le journal de référence du spectacle vivant

AVIGNON / 2023 - AGENDA

« Petit Frère – La Grande histoire Aznavour » : Laure Roldán et Gaëtan Vassart racontent le destin de la famille Aznavourian



LA CASERNE DES POMPIERS /
D'APRÈS AÏDA AZNAVOURIAN-
GARVARENTZ / MISE EN SCÈNE
DE GAËTAN VASSART

Publié le 10 juin 2023 - N° 312

Laure Roldán et Gaëtan Vassart racontent l'histoire de l'Arménie depuis le génocide de 1915 à travers le destin de la famille Aznavourian, dont le fils plaça le nom en haut de l'affiche, en dix fois plus grand que n'importe qui...

« Si Charles Aznavour touche à l'universel, c'est qu'il porte le chant de l'exil. Sa voix est un vent chaud du désert qui nous traverse de part en part, vieux de plusieurs millénaires, indémodable, éternel », dit Gaëtan Vassart, qui adapte et met en scène avec Laure Roldán le roman autobiographique d'Aïda Aznavour-Garvarentz, la sœur du chanteur. Au-delà de l'hommage à l'inoubliable interprète, le spectacle aborde de manière sensible les thèmes de l'amour fraternel, la création artistique, la migration et l'intégration. Sur scène, Grégoire Tachnakian et Laure Roldán incarnent Aïda et Charles se remémorant leurs parents, leur fuite pour échapper au génocide, la pauvreté à Paris, la guerre de 39-45, l'appartement familial qui sert de refuge aux juifs et aux résistants. Ils font le portrait de la vie de bohème, de la conquête du music-hall et de la rencontre déterminante avec Edith Piaf. Le dialogue entre la sœur et le frère dessine, en creux, le portrait de tous les déracinés qui ont les étoiles pour repères et la volonté d'accomplissement comme guide.

Catherine Robert



Petit frère ou la grande histoire Aznavour.

Laure Roldan, la grande soeur, et Grégoire Tachnakian, Charles Aznavour, rappellent l'aventure d'une famille de migrants au travers de la première moitié du XXème siècle. Un père russe rêve de music-hall, rencontre sa future femme à Constantinople lors d'une petite tournée ; ils auront deux enfants. La grande guerre bouleverse le monde, on programme le génocide arménien, c'est la fuite vers l'Amérique, l'arrêt à Marseille faute d'argent et de visa, la bohème et un modeste restaurant à Paris. Le frère et la soeur, enfants de la balle, courent le cachet pour aider la famille. Survient la drôle de guerre, l'occupation, les juifs cachés à la maison contre toute prudence, la rencontre avec Manouchian et cette scène particulièrement émouvante au milieu du spectacle quand Aznavour (Grégoire) égraine les noms et les photos des martyrs de ce groupe. Seuls deux d'entre eux étaient français, les autres venus d'Italie, d'Arménie, Hongrie, Pologne, Espagne, Roumanie... Etaient-ils patriotes ces 23 camarades fusillés au Mont Valérien ? Ils résistaient pour une idée plus universelle, la liberté. Vient la libération, la rencontre avec Piaf et ses caprices, les doutes avant le succès populaire que l'on sait. C'est un récit émouvant et instructif, même pour les inconditionnels du chanteur, une interprétation enlevée et généreuse sur une mise en scène de Gaëtan Vassart, et sans vouloir en révéler plus, ce tapis écran est une fort jolie trouvaille. A 19h45 à la Caserne des Pompiers.

Didier Blons,
Hope Radio, Avignon 2023.





Actualités · Culture · Festival d'Avignon 2023 : Petit frère, la grande histoire Aznavour

Culture

10/07/2023

Festival d'Avignon 2023 : Petit frère, la grande histoire Aznavour



À La caserne des Pompiers, du 7 au 25 juillet à 19H45, par la Cie la Ronde de Nuit. Mise en scène Gaëtan Vassart.

Une belle adaptation du roman autobiographique de Aïda Aznavourian Gavarentz, la sœur du chanteur.

À travers le parcours de la famille Aznavourian, cette pièce aborde l'exil suite au génocide arménien, la migration et l'intégration d'une famille d'apatrides sauf le petit Charles qui est né en France. C'est l'histoire d'Aïda mais aussi de Charles, de leur famille arménienne en partie décimée lors du génocide de 1915.

Aïda et Charles se souviennent de la pauvreté à Paris, de la guerre 39/45, de l'appartement familial qui sert de refuge aux Juifs et aux résistants comme Missak Manouchian. Dans une scène bouleversante, il nous est rappelé que le choix de défendre la patrie par les 22 apatrides de l'affiche rouge s'oppose au choix fait de la collaboration fait par certains. Un portrait de la vie de bohème, de la conquête du music-hall sous l'égide d'Edith Piaf qui sera déterminante pour sa carrière.

Une interprétation convaincante et une plongée dans ces destins de déracinés qui imprime l'histoire française. *Nicole Chouchena et Alain Blum*

PETIT FRÈRE (LA GRANDE HISTOIRE AZNAVOUR)

Biopic théâtral, mise en scène de Gaëtan Vassart



Adapté par **Gaëtan Vassart, Laure Roldan et Armen Verdian** du roman autobiographique écrit par sa soeur **Aïda Aznavourian**, "Petit frère" publié en 1986 qui raconte l'enfance et les débuts artistiques du petit Charles, le spectacle de la *Compagnie Ronde de nuit* présente ce parcours hors du commun sur un plateau de théâtre. C'est elle Aïda, qui relate dans "**Petit Frère, la grande histoire Aznavour**" le destin de cet enfant d'arméniens ayant échappés au génocide et qui en restera marqué toute sa vie.

Le spectacle passe d'un lieu à un autre, traverse les époques dans une mise en scène fluide et très convaincante de **Gaëtan Vassart**.

La première partie raconte la disparition de sa famille en Anatolie. C'est le prélude fort à la vie du petit Charles qui naîtra en France alors que sa famille est en transit pour les Etats-Unis. De ses débuts dans les cabarets dans les années 40 en passant à sa rencontre avec Edith Piaf, les deux comédiens avec une virtuosité incomparable jouent toutes les péripéties de cette histoire vraie. C'est touchant et fort.

Laure Roldan, lumineuse et vibrante est une Aïda toute en sobriété, une Edith Piaf clownesque magistrale et toute une galerie de personnages qu'elle incarne avec talent. Quant à **Grégoire Tachnakian**, il est tout en finesse avec une vraie humanité un Charles plus vrai que nature. Il restitue à la perfection le mélange d'ambition et de modestie de ce jeune homme bourré de défauts qui les utilisa à son avantage.

Un grand moment de théâtre délivré avec générosité par deux comédiens extraordinaires dans un spectacle magnifique, enlevé et très émouvant. *Nicolas Arnstam*

À 19H45 , Caserne des Pompiers, 122 Rue de la Carreterie/ Résa : +33 (0)4 32 70 17 19 - Tarifs: Plein: 20€ / réduit: 14 € / 8€

Le 18 octobre 2020

VIENNE Un spectacle du Théâtre François-Ponsard

Les Aznavour, une version intimiste de la tragédie arménienne

Ils n'étaient que deux sur scène, jeudi soir au Manège, pour évoquer en une heure et demie, la tragédie du peuple arménien.

Laure Roldan et Grégoire Tachnakian ont fait revivre toute la famille Aznavourian-Baghdassarian traversant un siècle d'histoire : les jours heureux sous le tsar Nicolas II, le génocide perpétré par les autorités turques, l'exil, l'accueil dans ce pays qui deviendra le leur, la naissance d'Aïda, du petit Charles, l'appel des planches, l'Occupation et la Résistance, la déportation

d'amis, le succès qui se fait attendre, la rencontre avec Édith Piaf...

Tout cela est raconté avec humour, bienveillance et un bel appétit de vivre par l'excellente Laure Roldan, qui incarne avec talent une savoureuse galerie de portraits, de l'arrière-grand-mère à sa désopilante évocation de la possessive Piaf.

« Aujourd'hui encore une tragédie se joue »

Du grand art car l'émotion est toujours sous-jacente mais le drame jamais grandiloquent.

La mise en scène de Gaëtan Vassart reste très discrète, sans effet superflu, pour laisser place à l'essentiel : les mots d'une femme et sa relation privilégiée avec le « Petit frère », qui donne son titre au spectacle.

Après les ovations du public, un des co-auteurs, le journaliste Armen Verdian, est venu dire quelques mots aux spectateurs : « Il y a un siècle, s'est jouée une incompréhensible tragédie. Aujourd'hui encore une tragédie se joue. Ne restons pas indifférents ! »

J.-Y. E.



Laure Roldan et Grégoire Tachnakian, Aïda et Charles Aznavour au Manège. Photo DR

LE PROGRÈS

Vannes

"Petit frère" ou la grande histoire Aznavour, ce jeudi soir au Manège

Le Progrès - 14 oct. 2020 à 04:18 - 1 min à lire le 08 sept. 2021 à 12:55 - Temps de lecture: 1 min

🗨️ 📄 📄 📄 📄 📄



01 / 02 Laure Roïdan et Grégoire Tachnagian au Manège. Photo de OLJON



Le théâtre François-Ponsard présente "Petit frère, la grande histoire Aznavour", spectacle de Gaïtan Vassart, Laure Roïdan et Armen Verdian, mis en scène par Gaïtan Vassart, d'après le livre d'Aïda Aznavour-Garvarentz. C'est en lisant le livre de la sœur aînée de Charles Aznavour qu'est né le spectacle, [nous confiait dernièrement Laure Roïdan](#). Qui ajoutait : « Le livre est très révélateur de l'histoire de la famille Aznavour. C'était une famille d'artistes, qui a connu le génocide puis l'exode, qui a participé à la Résistance, qui a hébergé Missak Manouchian... Sur scène, avec le comédien Grégoire Tachnagian, on n'imité personne, mais Aïda et Charles sont toujours présents. »

Cryjeff, à 20 h 30 au Manège, à l'Espace Saint-Germain - 30, avenue Général-Leclerc, Tarif de 20 à 30 €.

Mademoiselle Julie

Création le 7 février 2019 à la Ménagerie de Verre- Paris, puis à la Comédie de Picardie-Amiens , en coproduction avec la Scène nationale d'Albi

Mise en scène Gaëtan Vassart, en collaboration avec Sabrina Kouroughli
Avec Sabrina Kouroughli, Xavier Legrand et Anna Mouglalis

MADemoiselle JULIE (création le 8 février 2018 à La Comédie d'Amiens)

[La presse en parle]

« Après avoir adapté avec talent *Anna Karénine*, Gaëtan Vassart met en scène un autre grand personnage théâtral féminin en quête d'émancipation : *Mademoiselle Julie* dans la tragédie naturaliste d'August Strindberg. Il en propose une version modernisée et explore au microscope le trouble entre les deux personnages principaux. [...] Anna Mouglalis est une brillante Julie, Xavier Legrand a une colère contenue qui finira par éclater et Sabrina Kouroughli, excellente, est tranchante à chacune de ses apparitions. [...] Un spectacle toujours captivant où ce trio impeccable de comédiens ainsi que la mise en scène poussant chaque personnage dans ses retranchements offrent un intrigant et vénéneux face à face. » **Froggydelight.com - Nicolas Arnstam**

« Kristin (Sabrina Kouroughli), la cuisinière, surveille la cuisson, puis sert le repas de Jean, son presque fiancé (Xavier Legrand). Ainsi débute cette adaptation de *Mademoiselle Julie*, mise en scène par Gaëtan Vassart et créé à Amiens(...) La pièce n'a rien perdu de son odeur de soufre, Julie, interprétée par Anna Mouglalis qui donne sa fièvre et son incomparable voix de basse vibrante au personnage finit dans les bras de Jean, sous les yeux d'une Kristin résignée. » **L'Humanité - Gérald Rossi**

« Après l'adaptation cinématographique de Liv Ullmann en 2014 avec la sculpturale Jessica Chastain, c'est au tour de Gaëtan Vassart de se frotter à ce texte âpre, à la cruauté mordante, mortifère[...] Amoureux d'actrices uniques, ineffables, après avoir dirigé la lumineuse Golshifteh Farahani dans une version féminine d'Anna Karénine, il confie le rôle de l'héroïne vénéneuse et funeste du dramaturge suédois à Anna Mouglalis. Corps longiligne, voix rauque si singulière, c'est un diamant brut, particulier, dont il faut ciseler le jeu pour qu'émotion et intention se conjuguent intensément. »

Mediapart - Olivier Frégaville-Gratian d'Amore

« Gaëtan Vassart adapte et met en scène la tragédie naturaliste de Strindberg où les rêves et les désirs se fracassent sur la fatalité du réel (...) Un pièce dure, âpre, physique dans laquelle excellent Anna Mouglalis (Mademoiselle Julie) et Xavier Legrand (Jean) sous le regard étonné puis horrifié de Sabrina Kouroughli (Kristin), un très bon moment de théâtre ! » **Le Courrier Picard – Mélanie Carnot**

« La justesse de la mise en scène, une distribution en parfaite adéquation avec les personnages, un décor approprié, font de cette adaptation une réussite. Charmeuse, ensorceleuse, imprévisible, mais aussi violente et dominatrice, Anna Mouglalis, avec sa voix envoûtante se coule dans le rôle comme s'il avait été créé pour elle. Face à elle, Xavier Legrand déploie toute son énergie et son talent pour incarner ce valet habité de l'ambition de sortir de sa condition de domestique[...] Le rôle de Kristin, le seul des trois personnages à se satisfaire de sa condition sociale, est joué tout en finesse par la jeune Sabrina Kouroughli. » **Regarts.org - Élishéva Zonabend**

« Anna Mouglalis incarne une Mademoiselle Julie du 21ème siècle (...) Tout en restant fidèle au texte de Strindberg, Gaëtan Vassart prend ici le parti de rendre cette pièce très moderne (...) Adaptation de la pièce du suédois August

Strindberg, mise en scène par Gaëtan Vassart, la pièce emmenée par une Anna Mouglalis magnétique et éblouissante a fait le bonheur des spectateurs qui ont eu la chance de la découvrir en avant-première.»

Toutelaculture.com - Sarah Dray

«Une pluie de ballons et de confetti rouges tombe en pluie et jonche le sol pendant la fête de la Saint-Jean. Les confetti se retrouveront sur les draps qui accueillent l'étreinte de Julie et Jean, symbolisant le sang de la défloration. Plus tard, le sang de la décapitation du serin sacrifié par Jean tâche les mains de Julie – ce sang qui symbolise la violence et préfigure l'issue tragique, sur les fonds sonore battement de coeur angoissant. Et pourtant, Julie jamais ne se départit de son flegme ni ne semble gagnée par le désarroi. Le jeu d'Anna Mouglalis, très naturel, séducteur jusqu'à la fin, est déstabilisant.»

La Grande Parade - Imane Akalay

« Le metteur en scène a retrouvé deux acteurs qu'il avait dirigés dans *Anna Karénine*. Sabrina Kouroughli porte bien le personnage de Kristin. Asservie aux maîtres, elle accepte les différences sociales et ne peut accepter les transgressions de Julie. Xavier Legrand incarne Jean. Il résiste au mépris de Mademoiselle Julie. C'est Anna Mouglalis que Gaëtan Vassart a choisi pour incarner cette dernière. Grande, en pantalon, bottines à talons aiguilles et décolleté tombant sur les épaules, marchant à grands pas d'un air déterminé, elle exprime bien la volonté de Julie d'agir en homme. Sa voix rauque et grave la rend convaincante aussi bien en dominatrice qu'en femme désespérée et perdue. » **SNES - Micheline Rousselet**

« Après avoir porté *Anna Karénine* au théâtre, Gaëtan Vassart travaille à la mise en scène de la célèbre pièce *Mademoiselle Julie*, d'August Strindberg. Anna Mouglalis, qui incarnera l'héroïne, raconte ce projet en cours d'édification. "Je rêvais de ce projet depuis le Conservatoire. Ce chef d'œuvre échappe à la raison malgré son immense acuité. Parmi les thèmes qu'il aborde, celui du désir féminin est rarement mis en avant. J'ai été d'autant plus enthousiasmée d'aborder ce projet avec Gaëtan Vassart. Il a ce talent de permettre la remise en question permanente, ce qui est crucial pour pouvoir s'approprier la parole d'un personnage. L'intrigue originelle a pour cadre la Suède de la fin du XIXe, mais un héritage écrase encore nos pensées. La violence que Julie côtoie répond au désir qu'elle revendique...»

Théâtral Magazine - Victoria Hatem

« Gaëtan Vassart adapte et met en scène la tragédie naturaliste de Strindberg où les rêves et les désirs se fracassent sur la fatalité du réel (...) Un pièce dure, âpre, physique dans laquelle excellent Anna Mouglalis (Mademoiselle Julie) et Xavier Legrand (Jean) sous le regard étonné puis horrifié de Sabrina Kouroughli (Kristin), un très bon moment de théâtre !»

Le Courrier Picard – Mélanie Carnot

l'Humanité

LE JOURNAL FONDÉ PAR JEAN JAURÈS



À la Comédie de Picardie, la sulfureuse *Mademoiselle Julie*, avec Xavier Legrand et Anna Mouglalis. Ludo Leleu

THÉÂTRE

Mademoiselle Julie, plus perverse que la société ?

Deux mises en scène signées Gaëtan Vassart et Nils Öhlund décortiquent le feu des passions et la transgression des interdits de la célèbre pièce d'August Strindberg.

Du fourneau où mitonne une improbable mixture destinée à la chienne de la maîtresse, qui a fauté avec le chien du gardien, s'élève une désagréable fumée grise. Kristin (Sabrina Kouroughli), la cuisinière, surveille la cuisson, puis sert le repas de Jean, son presque fiancé (Xavier Legrand). Ainsi débute cette adaptation de *Mademoiselle Julie*, mise en scène par Gaëtan Vassart et créée à Amiens (1) du 7 au 9 février. Écrite en 1888 par August Strindberg, puis interdite pendant dix-huit ans par le pouvoir se pliant aux règles d'une société horrifiée par l'odeur du soufre, à moins que ce ne soit celle du sexe, cette pièce n'a rien perdu de sa sensualité. Ni des questions qu'elle pose sur la folie, la liberté de l'amour physique, du pouvoir des dominant(e)s et des dominé(e)s, dans le jeu intime comme dans le champ du social et politique.

Julie, la fille du châtelain, interprétée par Anna Mouglalis qui donne sa fièvre et son incomparable voix de basse vibrante au personnage, finit dans les bras et le lit de Jean, son chauffeur. Qu'elle s'est auparavant employée à séduire, un soir de fête de la Saint-Jean. Sous les yeux ou presque d'une Kristin résignée.

Un ingrédient a été oublié, un petit quelque chose, poudre de perlimpinpin peut-être

« Si la pièce traverse les décennies, c'est bien qu'elle nous parle de la femme et de ce que la société exige d'elle, perpétuelle source de désir et d'oppression, dont l'affaire Weinstein est le dernier avatar », souligne Gaëtan Vassart. Pour autant, cette *Mademoiselle Julie* vue lors de la seconde soirée peinait un peu à convaincre de ce tourbillon des sens.

Tous les ingrédients semblaient pourtant présents dans cet office, occupant l'ensemble du vaste plateau de la Comédie de Picardie. Avec des comédiens excellents dans leur partition. Et pourtant, comme pour les plats bien cuisinés dans

lesquels un ingrédient a été oublié, gâchant le plaisir gourmand, un petit quelque chose, poudre de perlimpinpin peut-être, fait défaut. Au-delà de quelques incongruités comme celle qui fait sortir Jean, les fesses à l'air, du lit, ce qui est logique, alors que, sous le même drap, Julie est en pantalon et escarpins, ce qui l'est beaucoup moins.

Sans doute qu'après quelques représentations, l'ensemble aura trouvé du liant et un peu plus de cette chaleur

des passions qui manque dans cette cuisine où la colère, le doute comme le désespoir devraient rougeoyer davantage.

Paradoxalement, la proximité entre les acteurs et les spectateurs, dans la petite salle du Théâtre de Poche-Montparnasse à Paris, facilite la perception de ces tensions, puisque, avec la mise en scène de Nils Öhlund, nous voilà presque assis à la table de la cuisine, lieu unique de l'action voulu par l'auteur.

Jessica Vedel ici est Julie, Carolina Pecheny est Kristin, et Nils Öhlund ou Fred Cacheux (en alternance) sont Jean. Lequel, face à une Julie plus désorientée que folle, gravit de minute en minute les échelons de sa colère et de sa soif de progression sur l'échelle sociale. Jusqu'à la chute finale. L'austérité de Kristin renforce la noirceur de la domination alternée des deux amants. Comme dit le metteur en scène, « *Strindberg nous offre une peinture sombre des paradoxes de l'âme humaine, des violences de l'ordre social et de la lutte des sexes* ». Ces deux demoiselles, à la façon d'un kaléidoscope de l'intime, chacune avec ses imperfections, en livrent, avec des tempéraments qui se complètent, de multiples facettes. ●

GÉRALD ROSSI

(1) En tournée dans les prochaines semaines en Picardie et dans plusieurs régions.

(2) Au Théâtre de Poche, 75, boulevard du Montparnasse, Paris 6^e. Tél. : 01 45 44 50 21.



Théâtral magazine

L'actualité du théâtre

janvier - février 2018

à partir du
8
Février

MADEMOISELLE JULIE

Comédie de Picardie - Amiens

Anna Mouglalis



déboires d'une insoumise



Après avoir porté *Anna Karénine* au théâtre, Gaëtan Vassart travaille à la mise en scène de la célèbre pièce *Mademoiselle Julie*, d'August Strindberg. Elle sera dans un premier temps jouée les 8, 9 et 10 février prochains à la comédie de Picardie.

Anna Mouglalis, qui incarnera l'héroïne, raconte ce projet en cours d'édification.

Théâtral magazine : Avant la naissance du projet, que représentait la pièce pour vous ?

Anna Mouglalis : J'en rêvais depuis le Conservatoire. Ce chef d'œuvre échappe à la raison malgré son immense acuité. Parmi les thèmes qu'il aborde, celui du désir féminin est rarement mis en avant. J'ai été d'autant plus enthousiasmée d'aborder ce projet avec Gaëtan Vassart. Il a ce talent de permettre la remise en question permanente, ce qui est crucial pour pouvoir s'approprier la parole d'un personnage.

Ce thème de la liberté de désirer pour une femme, en quoi est-il toujours actuel ?

L'intrigue originelle a pour cadre la Suède de la fin du XIXe, mais un

“ La violence que Julie côtoie répond au désir qu'elle revendique. Une femme a le droit de désirer sans être punie... ”

héritage écrase encore nos pensées. La violence que Julie côtoie répond au désir qu'elle revendique. C'est très éprouvant d'incarner un tel personnage mais c'est aussi une chance de pouvoir porter cette parole : une femme a le droit de désirer sans être punie. L'affaire Weinstein et l'emballage médiatique qui l'entoure aujourd'hui prouvent que la pièce peut faire écho à l'actualité.

Que faire alors de la méfiance de Strindberg à l'égard des femmes,

lui qui a souvent été perçu comme misogyne ?

Il a été fou d'amour pour celle qui lui a inspiré la figure de Julie : libre, emportée, elle lui a fait vivre un enfer, qu'il raconte dans *Pleadoyer d'un fou*. Il a été tellement possédé par cette passion que la puissance du personnage dépasse la misogynie qu'il a voulu dénoncer. Ce qui touche finalement chez Julie, c'est le refus qu'elle incarne : elle meurt plutôt que de se soumettre.

La pièce restera-t-elle fidèle au texte d'origine ?

Oui, car le texte est avant tout d'une vivacité et d'une vérité absolues. Rester fidèle à la langue de Strindberg permet de faire surgir sa dimension intemporelle. Le décor en revanche sera abstrait, avec peut-être un usage de la vidéo permettant d'exprimer le rapport au désir et à l'image.

Cette liberté que Julie recherche, pourquoi ne la trouve-t-elle que dans la mort ?

Julie et Jean, quand ils sont tout désir et sont tendus vers l'autre, peuvent tout imaginer. Mais après l'envolée, l'étreinte, ils se heurtent à la fixité de leurs situations respectives. À côté d'un homme engluë dans la matérialité, elle voit dans la mort la dernière liberté et une forme d'absolu, qu'elle cherchait depuis le début de la pièce.

*Propos recueillis par
Victoria Hatem*

■ *Mademoiselle Julie*, d'après Strindberg, mise en scène Gaëtan Vassart, avec Anna Mouglalis, Xavier Legrand, Sabrina Kouroughli. Comédie de Picardie, 62 rue des Jacobins Amiens, 03 22 22 20 20, du 8 au 10/02

THÉÂTRE

ANNA MOUGLALIS INCARNE UNE MADEMOISELLE JULIE DU 21ÈME SIÈCLE

15 février 2018 Par
Sarah Dray

*Les 9, 10 et 11 février 2018, la Comédie de Picardie, à Amiens, accueillait sur ses planches la pièce **Mademoiselle Julie**. Adaptation de la pièce du suédois August Strindberg, mise en scène par Gaëtan Vassart, la pièce emmenée par une Anna Mouglalis magnétique et éblouissante a fait le bonheur des spectateurs qui ont eu la chance de la découvrir en avant-première.*

Cette nouvelle version de **Mademoiselle Julie** a, en effet, été présentée en avant-première à Amiens. Une tournée en France et des représentations parisiennes sont prévues pour la saison 2018-2019.

Cette version de Mademoiselle Julie, si elle apparaît **très moderne**, reste fidèle à l'histoire de Strindberg. Mademoiselle Julie – Anna Mouglalis – et son valet Jean – Xavier Legrand – se prêtent à un jeu de séduction dangereux sous les yeux de la cuisinière Kristin – Sabrina Kouroughli – , maitresse attitrée de Jean.

Tout en restant fidèle au texte de Strindberg, **Gaëtan Vassart** prend ici le parti de rendre cette pièce très moderne. Si ce n'est la classification sociale de l'époque, on retrouve des éléments classiques de séduction, de jeux amoureux, tels qu'ils pourraient être écrits et décrits aujourd'hui. La mise en scène, très épurée, s'inscrit également dans cette veine.

Ce qui rend possible cette modernité, c'est également **le jeu des acteurs** rythmé, naturel et spontané.

Anna Mouglalis, apporte pour sa part beaucoup **de passion et d'intensité** à cette jeune fille. Sa beauté magnétique nous envoûte, son jeu si juste nous tient en haleine et nous éblouit. Elle pourrait parfois tomber dans le cliché de la tragédie déclamée mais il n'en est rien. Sa voix et son phrasé donne une force toute particulière à son personnage. Et cette force la rend résolument moderne.

Mademoiselle Julie met sous les feux des projecteurs une femme déchirée entre son désir d'indépendance et ses sentiments.

Aussi, la question du genre, de l'égalité entre les femmes et les hommes, est abordée de manière pas toujours très conventionnelle mais fait aussi résonance avec l'actualité.

Nul doute que tous les sujets soulevés et le jeu des acteurs sauront convaincre le futur public de Mademoiselle Julie. Cette pièce, qu'**Anna Mouglalis** dit adorer, et la force de son texte sont promis à un bel avenir sur les planches.

MADemoiselle JULIE
Comédie de Paris (Amiens) février 2018



Comédie dramatique de August Strindberg, mise en scène de Gaëtan Vassart, avec Anna Mouglalis, Xavier Legrand et Sabrina Kouroughli.

Jean, le chauffeur de Monsieur le Comte confie à la bonne Kristin, le comportement choquant de Mademoiselle Julie, la fille du Comte, au bal du village. Dans l'effervescence de la nuit de la Saint-Jean, celle-ci va se livrer avec le valet à un dangereux jeu de séduction.

Après avoir adapté avec talent "Anna Karénine", **Gaëtan Vassart** met en scène un autre grand personnage théâtral féminin en quête d'émancipation : "Mademoiselle Julie" dans la tragédie naturaliste d'**August Strindberg**. Il en propose une version modernisée et explore au microscope le trouble entre les deux personnages principaux.

Dans une scénographie relativement épurée conçue par **Camille Duchemin** dont le sol en noir et blanc peut faire penser à une illusion d'optique, Gaëtan Vassart étudie lui les illusions que se fabriquent chaque personnage avant de se cogner à la réalité.

La différence de classe sociale qui les accable leur donne à tous deux un surcroît d'agressivité. Gaëtan Vassart observe ce duel où finalement les deux personnages aux failles multiples se révèlent touchants dans leur incapacité à modifier leur présent et à sortir des normes.

Anna Mouglalis est une brillante Julie. Avec sa présence singulière et le timbre caractéristique de sa voix, elle compose une héroïne tantôt euphorique ou alanguie, forte en apparence, ses accès de colère n'étant là que pour masquer sa fragilité, l'impossibilité à quitter sa condition et son mal de vivre.

Xavier Legrand incarne un Jean réservé et obéissant aux règles dont la violence longtemps contenue finira par éclater. Son jeu plein de justesse lui permet de camper un personnage tout en retenu sur lequel on sent constamment peser la gêne due à son rang.

Enfin, dans le rôle de Kristin, **Sabrina Kouroughli**, excellente, est tranchante à chacune de ses apparitions et concourt à la folie ambiante avec un personnage dont la foi est l'axe central.

Un spectacle parfois déroutant mais toujours captivant où ce trio impeccable de comédiens ainsi que la mise en scène poussant chaque personnage dans ses retranchements offrent un intrigant et vénéneux face à face.

MADemoiselle JULIE

Comédie de Picardie
62, rue des Jacobins
80000 Amiens

Réservations : 03 22 22 20 28

Avant-premières les 8 et 9 février 2018 à 20h30, le 10 à 19h30

Durée : 1h25

à partir d'octobre 2018 :

à Istres, Albi, Maisons-Alfort, Vesoul, Sens, Oullin, Grasse, Chartres, Cesson-Sévigné...

Écrite en 1888, *Mademoiselle Julie*, la pièce maîtresse du Suédois August Strinberg, jugée trop sulfureuse par les autorités suédoises, a d'abord été jouée au Danemark avec la propre épouse de l'auteur, Siri von Essen, dans le rôle-titre.

Depuis, les plus grandes actrices – Isabelle Adjani, Fanny Ardant, Juliette Binoche, Émilie Dequenne – se sont approprié le personnage de Julie et, d'année en année, nombreuses sont les adaptations de ce drame naturaliste.

Celle de Gaëtan Vassart, présentée en avant-première à la Comédie de Picardie à Amiens, restituée avec justesse et une grande fidélité à l'œuvre l'atmosphère de ce tragique huis clos, donne chair, consistance et crédibilité à ses personnages.

La cuisine, le lieu où tout va se jouer l'espace d'une nuit, est parfaitement conforme à la représentation que l'on s'en fait lorsqu'on lit la pièce.

Nous sommes dans la maison de Monsieur le Comte, parti voir des parents pour la Saint Jean. Mais la présence dans la cuisine de ses bottes que Jean, son valet, doit cirer, et de la sonnette avec laquelle il appelle son valet, sont les symboles de l'autorité qu'il exerce sur le serviteur.

Kristin, la cuisinière, s'affaire au fourneau, bientôt rejointe par Jean, son fiancé puis par Mademoiselle Julie, qui n'a pas souhaité accompagner son père, bien décidée à profiter comme elle l'entend de cette nuit où tout est permis.

Elle invite Jean à danser et se lance dans un dangereux jeu de la séduction auquel le jeune homme, réticent au début, finira par succomber.

La jeune femme, en laissant libre cours à son désir, se veut libre de se conduire comme un homme. Prisonnière des valeurs et des préjugés de la noblesse à laquelle elle appartient, elle tente de s'en affranchir à tout prix.

Charmeuse, ensorceleuse, imprévisible, mais aussi violente et dominatrice, Anna Mouglalis, avec sa voix envoûtante, ses longs cheveux et sa silhouette longiligne, se coule dans le rôle comme s'il avait été créé pour elle.

Face à elle, Xavier Legrand déploie toute son énergie et son talent pour incarner ce valet habité de l'ambition de sortir de sa condition de domestique et qui va répondre aux avances de sa maîtresse tout en la méprisant, ce qui ne l'empêche pas de caresser le rêve de s'enfuir avec elle pour aller en Suisse ouvrir un restaurant.

Mais au matin, une fois dissipée l'exaltation de la nuit, le rêve de s'émanciper des carcans sociaux pour Julie, le désir d'ascension sociale pour Jean, se fracassent contre la douloureuse prise de conscience qu'on ne transgresse pas aussi facilement les codes imposés par la société.

Julie, incapable de survivre à son déshonneur, décidera de se trancher la gorge avec le rasoir de son amant.



?

?

« Mademoiselle Julie »

Création à la Comédie de Picardie à Amiens les 8, 9 et 10 février

En tournée ensuite

C'est la nuit de la Saint Jean, une nuit magique placée sous le signe de la fête et de l'amour. Mademoiselle Julie, la fille du comte vient de rompre ses fiançailles et a décidé de transgresser les règles de son milieu en allant danser avec les domestiques. Un peu ivre, elle oblige son valet Jean à danser avec elle et entreprend de le séduire sous les yeux de sa fiancée, Kristin la cuisinière.

La pièce fonctionne sur le mépris. De son père Julie a hérité un mépris de classe envers les serviteurs et de sa mère la haine des hommes. Elle veut dominer Jean. Mais les serviteurs méprisent la conduite de Julie, traitée de folle. Et au jeu de la domination Jean, parce qu'il est un homme, est mieux armé qu'elle. Tous les éléments de la tragédie sont alors en place.

Après avoir adapté et mis en scène *Anna Karénine, les bals où on s'amuse n'existent plus pour moi* en 2016, Gaëtan Vassart a choisi la « tragédie naturaliste » d'August Strindberg. Là encore il s'agit du parcours d'une femme portée par son désir et cherchant à se libérer, sans succès, des contraintes de son milieu. Julie est centrée sur son désir. Elle veut se servir de Jean, qu'elle méprise, pour bousculer les convenances. Jean, qui désire sortir de sa condition, a appris des manières aristocratiques mais se méfie du monde des maîtres. Sous les provocations de Julie se réveillent en lui une violence et un cynisme qui vont briser une Mademoiselle Julie victime de sa condition de femme. Quand voulant reprendre la main elle lui lance « un valet est un valet », il réplique « une putain est une putain ». Passée de la cravache à la soumission, de la force à la faiblesse, de plus en plus perdue et désespérée, elle est envahie par un sentiment de déchéance après les excès de la nuit. Son destin ne peut alors que déboucher sur une impasse.

Gaëtan Vassart a respecté, dans sa mise en scène l'unité de lieu voulue par Strindberg. On est dans la cuisine du château, Kristin se concentre sur le plat qui mijote dans une casserole, Julie arrive excitée par l'alcool et la fête. Les échos de la fête ne parviendront jusqu'à nous que par la musique, des ballons rouges qui tomberont des cintres et un masque qui entrera et dansera sur la table.

Le metteur en scène a retrouvé deux acteurs qu'il avait dirigés dans *Anna Karénine*. Sabrina Kouroughli porte bien le personnage de Kristin. Asservie aux maîtres, elle accepte les différences sociales et ne peut accepter les transgressions de Julie. Xavier Legrand incarne Jean. Il résiste au mépris de Mademoiselle Julie. Il a au contact des maîtres acquis une certaine culture, boit du Bourgogne quand Julie s'encanaille à la bière. On l'aurait souhaité un peu plus cynique et violent quand le rapport de force s'inverse entre lui et Julie. C'est Anna Mouglalis que Gaëtan Vassart a choisi pour incarner cette dernière. Grande, en pantalon, bottines à talons aiguilles et décolleté tombant sur les épaules, marchant à grands pas d'un air déterminé, elle exprime bien la volonté de Julie d'agir en homme. Sa voix rauque et grave la rend convaincante aussi bien en dominatrice qu'en femme désespérée et perdue. Et à regarder la Mademoiselle Julie qu'elle incarne, on se prend à penser que les femmes n'ont pas encore gagné la bataille pour sortir de la position que voudrait leur assigner la société.

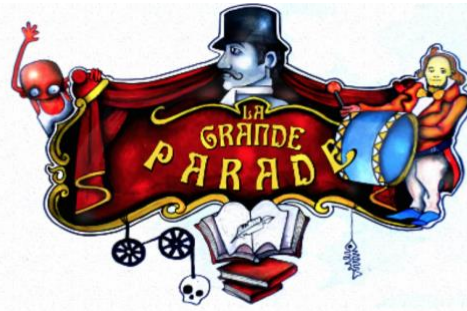
Micheline Rousselet

Tournée 2018-2019 à Paris et en région

?

Monday, 19th February 2018

Recherche...



226
Shares



Mademoiselle Julie : lutte des classes, guerre des sexes

Écrit par Imane Akalay Catégorie : **Théâtre** Mis à jour : jeudi 15 février 2018 20:33 Affichages : 114



Par Imane Akalay - Lagrandeparade.fr/ Le drame se déroule dans la cuisine d'une maison bourgeoise dans la campagne suédoise, pendant la nuit de la Saint-Jean. Alors que Kristin la cuisinière (Sabrina Kouroughli) cuisine longuement ses rognons, en mode hyperréaliste – fumée incluse – à l'extérieur la célébration populaire du solstice d'été bat son plein. Apparaît Jean (Xavier Legrand), le valet et quasi-fiancé de Kristin, les bottes du maître à la main, asservi à ces bottes mais régnant en maître sur sa compagne. Dès la première scène, les rapports de force sont établis -- positionnement des classes sociales, symbolisé par lesdites bottes omniprésentes du début à la fin, inspirant respect et crainte à celui qui en a la charge ; domination masculine du valet se faisant servir par sa femme soumise.

Mademoiselle Julie (Anna Mouglalis), fille du maître de céans, entre alors en scène, radieuse, extrêmement sensuelle, beaucoup plus femme fatale que jeune fille. Capricieuse, joueuse et parfois méprisante, elle provoque Jean pour l'assujettir, pas tant parce qu'il est son valet que par désir de domination des hommes. Une fois leur désir consommé, les rôles s'inversent, le valet y voyant une possibilité d'ascension sociale. A son mépris répond le mépris de Jean, empli de morgue, aussi sophistiqué qu'elle se veut simple. Dès lors les deux amants ennemis s'affrontent dans un duel à mort, jeu de séduction et de violence où chacun domine tour à tour. Elevée par sa mère dans la haine des hommes, Julie est une féministe radicale mais aussi une jeune femme un peu perdue. Elevée « comme un garçon » par un père aristocrate et une mère roturière, elle ne sait qui elle est vraiment. Et avant tout, elle ne veut appartenir à aucun carcan de classe ou de sexe. Drivé par la possibilité de sortir de son rôle de servant, peu enclin à courber l'échine, Jean se révèle impitoyable. Et pourtant est-il vraiment machiavélique, puisqu'à pousser Julie au point de non-retour il met à mal ses propres plans ? Le désir de détruire l'emporte-t-il sur le pragmatisme ?

Troisième personnage de ce triangle machiavélique, la cuisinière Kristin (Sabrina Kouroughli), femme austère engoncée dans des robes peu seyantes, raide et boutonnée, la démarche saccadée, la voix sèche, confite de bondieuseries, symbolise

le vieux monde. Elle s'identifie pleinement à son rôle de servante de basse classe née pour servir ceux qu'elle estime assez supérieurs pour le mériter. Mais elle s'autorise des libertés. Alors que la fête villageoise bat son plein, seule dans sa cuisine, elle se caresse lascivement, allongée sur la table. Elle vole des bouteilles de bourgogne de la cave de son maître pour servir son fiancé. Indifférente au fait que Jean l'ait trompée, elle s'offusque que Julie la fille du Comte s'abaisse et s'abandonne dans les bras d'un homme de basse classe, et la condamne. Face au duo iconoclaste, elle est la gardienne de l'orthodoxie. Elle érige en honneur sa servilité. C'est son regard, jugement terrible qui plus que les provocations et sarcasmes de Jean condamne Mademoiselle Julie.

Par touches subtiles, le sang est omniprésent. Une pluie de ballons et de confetti rouges tombe en pluie et jonche le sol pendant la fête de la Saint-Jean. Les confetti se retrouveront sur les draps qui accueillent l'étreinte de Julie et Jean, symbolisant le sang de la défloration. Plus tard, le sang de la décapitation du serin sacrifié par Jean tâche les mains de Julie – ce sang qui symbolise la violence et préfigure l'issue tragique, sur fonds sonore battement de cœur angoissant. Et pourtant, Julie jamais ne se départit de son flegme ni ne semble gagnée par le désarroi. Le jeu d'Anna Mouglalis, très naturel, séducteur jusqu'à la fin, est déstabilisant. Son personnage semble dominer et s'amuser de la situation jusqu'au bout, comme si elle prévoyait de se suicider la tête haute. D'ailleurs, en finit-elle vraiment ? On a du mal à croire à une fin tragique, on imagine plutôt une jeune femme qui fait fi de l'honneur, des conventions sociales et de la morale et qui quitte la maison de son enfance le nez au vent, prête pour de nouvelles aventures. *par Imane Akalay*

Courrier picard



Avec la vibrante Anna Mouglalis dans le rôle-titre, et Emmanuel Noblet, lauréat d'un Molière en 2017, Gaëtan Vassart adapte et met en scène la « tragédie naturaliste » d'August Strindberg où les rêves et les désirs se fracassent sur la fatalité du réel. Après *Karenine*, le metteur en scène explore à nouveau un parcours féminin célèbre à forte intensité dramatique et poétique, celui de *Mademoiselle Julie*, emportée par une passion interdite. Jeune aristocrate, elle s'éprend de son valet Jean, sous le regard de Kristin, fiancée de Jean et au service de Julie en tant que cuisinière. Rapports de domination, guerre des sexes, lutte des classes, tout se mêle en un maelström pervers et dévastateur.

Comédie de Picardie, 62 rue des Jacobins. Vendredi 9 février à 20 h 30 et samedi 10 à 19 h 30. Places 18 et 12,50 €. Réservation au 03 22 22 20 20. www.comdepic.com
(Photo Anna Mouglalis © Béatrice Cruveiller)

L'ACTUALITÉ EN MASQUE 10/02



CULTURE

La der de « *Mademoiselle Julie* » ce soir

Ne vous fiez pas à son titre presque puéril : *Mademoiselle Julie*, du dramaturge suédois Augustin Strindberg, est une pièce dure, âpre, physique, dans laquelle excellent Anna Mouglalis (la présidente de *Baron Noir* sur Canal) et Xavier

Legrand. La première est la comtesse, le second le valet. Ils s'aiment, se déchirent, s'insultent et se détruisent sous le regard d'abord étonné puis horrifié de la bonne (Sabrina Kouroughli). La pièce de 1888 interroge quant à la place des femmes, la légitimité de leur désir, l'étanchéité des frontières sociales et culturelles. Le tout se passe la nuit de la Saint-Jean, dans des contrées que l'on imagine septentrionales, nuits sans obscurité où toutes les transgressions sont possibles. Ce très bon moment de théâtre est encore donné ce samedi soir à la Comédie de Picardie. Pour l'occasion, une place achetée donne droit à une seconde place à tarif tout doux. Comédie de Picardie, 62 rue des Jacobins. Samedi 10 février à 19 h 30. Places 18 et 12,50 €. Réservation au 03 22 22 20 20.

Toni M.

(Les pieds sur terre, la tête dans les étoiles et onze millions six cent mille euros dans mon dos)

Texte et conception de Gaëtan Vassart
Collaboration artistique de Bernard Sobel

Production Compagnie La Ronde de Nuit
avec l'Aide à la création du Centre national du Théâtre (ARTCENA)

Le texte de *Toni M.*, a reçu l'Aide à la création des textes dramatiques du Centre national du Théâtre en 2012 et a été sélectionné pour une résidence de création à La Chartreuse de Villeneuve Lez Avignon-Centre national des écritures du spectacle en 2013, puis à la Mousson d'Été, MEEC des écritures

Texte et conception de Gaëtan Vassart
Collaboration artistique de Bernard Sobel et Sabrina Kouroughli

Production Compagnie La Ronde de Nuit
avec l'Aide à la création du Centre national du Théâtre

Toni M. est un texte dramatique dont la puissance poétique et le souffle m'ont vraiment saisi tout au long de ses cinquante pages, jusqu'au final cinglant qui tombe comme un couperet. Rares sont les auteurs comme Gaëtan Vassart qui possèdent une vraie plume et ce don de l'écriture. BERNARD SOBEL

CALENDRIER

- Du 1 au 10 mars 2015: Théâtre de l'Opprimé, Paris
- Du 5 au 27 Juillet 2014 à 18h30 : Création au Festival d'Avignon, Théâtre des Halles Chapelle Sainte-Claire. (relâche le 16 juillet)
- Août 2013 : Lecture publique à La Mousson d'été – La Maison des Ecritures Européennes Contemporaines – direction Michel Didym
- Avril 2013 : Lecture publique au Théâtre National de Toulouse par les élèves du Théâtre Volant, après sélection par le comité de lecture du TNT.
- Avril 2013 : Résidence de création à La Chartreuse de Villeneuve Lez Avignon – Centre des écritures contemporaines
- Mars 2013 : Lecture publique au Théâtre A (Les Lilas), direction Armel Veilhan
- Mai 2012 : Le texte reçoit l'Aide à la création des textes dramatiques du Centre National du Théâtre.(Artcena)

TONI M (création le 7 juillet 2014) à la Chapelle Sainte-Claire à Avignon avec l'aide au projet de Artcena et la Chartreuse de Villeneuve-Lès-Avignon

Gaëtan Vassart a écrit un très beau texte. Poétique, vrai, généreux... Qu'il assume, franc comédien, entre un billot sur lequel il fait son boulot d'équarisseur, poulets morts, et un vivant coq flamboyant. Dont il protège la cage par un torchon, quand ce qu'il dit ou fait est trop cruel. Et ça l'est parfois, comme ses souvenirs d'enfant de la campagne belge, où tuer un poulet est un boulot normal. C'est un beau boulot qu'a fait là Gaëtan Vassart. À mains nues, sans contrefaçon, et cœur sur la main. Adoubé par Bernard Sobel -une référence-, il est fort applaudi par les spectateurs. **La Provence – Danièle Carraz**

Gaëtan Vassart, comme acteur, a une présence étrange et forte, une enveloppe brute qui libère des mots et des sentiments pleins de finesse. Il ne fait pas de Musulin un héros ou un salaud. Il efface quasiment Musulin lui-même pour créer un personnage plus universel, banal et noble, à aimer sans passer par les habituelles catégories morales et romanesques... Jeu rude, décor rude, presque sordide, mais le texte a sa grâce – des inflexions imprévues, une langue musclée, une sensibilité masquée. Ce n'est pas anecdotique, c'est un parcours mental qui saisit des rêves et des sensations, bien au-delà de l'histoire même... Une réussite. **Web Théâtre – Gilles Costaz**

Enthousiasmant de découvrir tout ce que le spectacle de ce jeune acteur parvient à toucher et à dire, drôle et stimulant! Gaëtan Vassart invite le public à constater la puissance de ce partage temps que permet le théâtre. « On passe un peu de temps-là ensemble, mettons, bon, que ça dure un peu plus longtemps que prévu », lance l'acteur dans un moment de collusion parfaite avec son personnage. S'ensuit un moment de silence inattendu, anormalement long : un luxe de néant comme on ne s'en offre presque jamais, à la vie comme à la scène. **Blog "Coup de de Théâtre" - Le Monde.fr – Judith Sibony**

Gaëtan Vassart nous emmène dans la tête de Toni Musulin. En novembre 2009 ce convoyeur de fonds détourna sa cargaison: 11,6 millions d'euros qu'il « trimballe dans son dos ». Dans un espace où l'on devine sa cellule, l'homme raconte son équipée tout en plumant un poulet. Tel Icare qui brûle ses plumes en volant trop près du soleil, Toni détaille les rêves que le butin lui permettra de réaliser. Mais au détour des paroles on devine qu'il y croit sans trop y croire. Interprète de son texte, Gaëtan Vassart dote ce voyage intérieur et cette réflexion sur l'utopie, d'une âpreté parfois virulente, tantôt drolatique. **France Bleu – Michel Flandrin**

L'écriture de Gaëtan Vassart est réellement passionnante ; fluide tout en étant rythmée, elle sait développer et suivre les méandres de l'imagination du personnage jusque dans des sphères doucement poétiques et presque délirantes. Elle fonctionne comme un appel d'air salutaire. D'autant plus salutaire que c'est Gaëtan Vassart, lui-même, qui donne vie au personnage. Comédien accompli à la présence charnelle forte, il a beaucoup travaillé sous la direction de Bernard Sobel qui est venu l'aider sur cette production en tant que collaborateur artistique, il donne ainsi à la personnalité de Toni M. une dimension saisissante dans l'espace apparemment réaliste, qui nous renvoie pourtant à une autre temporalité mêlant passé, présent et futur. Son jeu ne cesse de nous déconnecter de la stricte réalité pour nous mener dans on ne sait quel infernal imaginaire. C'est tout simplement remarquable. **Revue Frictions – Jean-Pierre Han**

Gaëtan Vassart décide d'imaginer le récit de ce rêve fou de Toni Musulin, et l'interprète à partir de la Cour de prison où il est enfermé. Un monologue aux registres changeants, parfois quotidiens, parfois poétique, toujours à hauteur d'homme, sous la figure d'Icare qui se brûle les ailes. Un récit pour donner du sens et de l'humanité à un acte littéralement extraordinaire. Ce texte a donné lieu à une résidence à la Chartreuse. **La Terrasse – Eric Demey**

M Blogs



COUP DE THÉÂTRE
Le spectacle vivant dans tous ses états

Le blog de **Judith Sibony**,
journaliste indépendante

Avignon off : Toni Musulin, braqueur de tous les temps

On connaît l'histoire de Toni Musulin, ce voleur improvisé, convoyeur de fonds sans histoire qui s'en alla un beau jour avec 11,6 millions d'euros qu'il transportait pour la Banque de France. Ce hold-up mémorable a eu lieu fin 2009, au plus fort de « la crise ». Il a inspiré un film et un téléfilm. Et puis il a inspiré un comédien, Gaëtan Vassart, qui prête aujourd'hui sa voix à celle de l'étrange héros rebaptisé Toni Madza dans un monologue intitulé **Toni M**, créé au Théâtre des Halles, à Avignon.



Cette histoire ayant déjà beaucoup fait parler d'elle, il est d'autant plus enthousiasmant de découvrir tout ce que le spectacle de ce jeune acteur parvient à toucher et à dire. Avec ses airs de clown triste et plein d'éloquence, avec son regard de fou qui dit la vérité, le personnage de Toni M. raconte son vol et sa chute. Mais il nous invite surtout à réfléchir un peu à la valeur du temps, et à la façon dont on l'occulte toujours. Toni M. a volé « l'équivalent de six mille quatre cent soixante-huit mois de (son) salaire, soit cinq cent trente-neuf années de travail à temps plein ». Et toute sa force tellement émouvante vient de cette manière de vouloir enfin donner du prix au temps, lui qui a toujours vendu le sien pour « tellement peu cher ». Dans sa bouche, les billets de la banque de France se transforment en une valeur inédite, indexée sur l'existence, si bien que lorsqu'il se projette en homme riche et généreux, il se voit en « donneur de temps de vie ».

.Ainsi fait-il un peu la guerre à tous ceux qui, sous couvert de vous offrir quelque chose, se réjouissent de tuer votre temps. « Vous aurez la télé gratuite en plus du forfait internet illimité global liberté que vous la vouliez ou non – la tv est comprise dans le paquet... ». Il faut se méfier des choses qu'on vous donne. Le « free » n'est pas la liberté. Au détour de cette variation à la fois drôle et stimulante qui renverse l'adage selon lequel le temps serait de l'argent, Gaëtan Vassart invite aussi le public à constater la puissance de ce partage temps que permet le théâtre. « On passe un peu de temps là ensemble, mettons, bon, que ça dure un peu plus longtemps que prévu », lance l'acteur dans un moment de collusion parfaite avec son personnage. S'ensuit un moment de silence inattendu, anormalement long : un luxe de néant comme on ne s'en offre presque jamais, à la vie comme à la scène. **Toni M.**, texte et interprétation de Gaëtan Vassart, Festival off d'Avignon, Théâtre des Halles, jusqu'au 27 juillet.

Photo de Gaëtan Vassart dans Toni M. par Chantal Depagne.

La Provence

Théâtre des Halles

Toni M. (**)**

Publié le Lundi 21/07/2014

Toni M. est en prison et son job est de plumer, vider et découper des poulets. Pourtant, question fonctionnement, on est comme eux, remarque-t-il, sauf qu'on sait pas voler. Lui, pourtant sait : il a volé... la Banque de France à Lyon : 11,6 millions d'euros, soit 539 années de son salaire à huit heures par jour : « de la thune à personne, un peu de poudre d'or piquée sur un rayon de soleil ».

Mais il ne s'envolera pas avec les oiseaux et ses rêves de liberté et, retrouvant l'ombre, se rendra à la police. Ce fait-divers arsène-lupinesque a inspiré à Gaëtan Vassart un très beau texte. Poétique, vrai, généreux... Qu'il assume, franc comédien, entre un billot sur lequel il fait son boulot d'équarisseur, poulets morts, et un vivant coq flamboyant. Dont il protège la cage par un torchon, quand ce qu'il dit ou fait est trop cruel. Et ça l'est parfois, comme ses souvenirs d'enfant de la campagne belge, où tuer un poulet est un boulot normal.

C'est un beau boulot qu'a fait là Gaëtan Vassart. À mains nues, sans contrefaçon, et cœur sur la main. Adoubé par Bernard Sobel -une référence-, il est fort applaudi par les spectateurs.

Théâtre/ Jusqu'au 27 juillet 18h30/15. 22 euros. 04 32 76 24 51.
www.theatredeshalles.com

Danièle Carraz

la terrasse

GROS PLAN

THÉÂTRE DES HALLES
CONCEPTION ET MISE EN SCÈNE GAËTAN VASSART

LA TÊTE DANS LES ÉTOILES ET ONZE MILLIONS SIX DANS MON DOS

C'est l'histoire de Toni Musulin, convoyeur de fond, qui, en 2009, vole son fourgon avant de se rendre quinze jours plus tard à la police. L'histoire d'un homme normal, salarié pendant quinze ans d'une société de sécurité, qui d'un coup se met à rêver.

Les faits divers alimentent largement le cinéma, un peu moins le théâtre, même si la figure de Roberto Zucco plane sur bon

quelques années. Avec un salaire de 1700 euros par mois, c'est 539 années de travail à temps plein que Toni Musulin a sous les yeux, dans son fourgon. En un instant, le convoyeur devient bandit et entame une folle cavale.

UN ACTE LITTÉRALEMENT EXTRAORDINAIRE

Gaëtan Vassart décide d'imaginer le récit de ce rêve fou de Toni Musulin et l'interprète à partir de la cour de la prison où il est enfermé. Un monologue aux registres changeants, parfois quotidien, parfois poétique, toujours à hauteur d'homme, sous la figure d'Icare qui se brûle les ailes. Un récit pour donner du sens et de l'humanité à un acte littéralement extraordinaire. Ce texte a donné lieu à une résidence à la Charreterie.

Éric Demeijer

© Samuel Berthet



Rêves de fortune pour *La Tête dans les étoiles*...

nombre de plateaux. Gaëtan Vassart, que Bernard Sobel a aidé sur ce projet à la mise en scène, a été, lui, frappé par l'histoire de Toni Musulin, ce bandit d'un jour dont l'histoire singulière a enflammé la France il y a

AVIGNON OFF. Théâtre des Halles,
rue du Roi-René. Du 5 au 27 juillet à 18h30,
relâche le 16 juillet. Tél. 04 32 76 24 51.

Rejoignez-nous sur Facebook

RÉAGISSEZ SUR WWW.JOURNAL-LATERRASSE.FR

Toni M. Le convoyeur énigmatique par [Gilles Costaz](#).



L'affaire Toni Musulin a marqué tous les esprits. En 2009, ce convoyeur de fonds lyonnais disparaît avec son chargement – près de 12 millions d'euros. L'homme est retrouvé par la police monégasque trois semaines après le début de sa cavale. On compte les billets de banque, il manque environ 2 millions d'euros qui ne sont toujours pas retrouvés. Le comédien Gaëtan Vassart a écrit, à partir du personnage du convoyeur et du fait divers, un monologue où il éclaire, à sa façon, un tel geste obscur. « Plutôt que de retracer la suite chronologique de sa cavale, ou de lui donner un sens directement politique, j'ai tenté d'entrevoir la portée poétique et humaniste d'un geste « fou », dit-il. Pour y parvenir, j'ai fouillé dans l'enfance, la mienne, je l'ai passée au tamis pour tâcher de mettre à jour ces rêves enfouis, universels, qui sommeillent en chacun de nous et ne demandent qu'à reprendre vie ». Pour la mise en scène de ce texte, Vassart a collaboré avec Bernard Sobel.

Tous deux ont eu l'idée de présenter le personnage comme un homme qui parle à voix haute en déplumant un poulet mort, tandis qu'un coq vivant tourne en rond derrière lui, dans une cage. Toni M. s'exprime en arrachant et en laissant tomber les plumes à terre. C'est de liberté qu'il rêvait. Il savait qu'il ne gagnerait pas, mais il a essayé. La somme qui a disparu, ce n'est pas lui qui l'a prise, mais un ripou de Lyon bien connu... Jeu rude, décor rude, presque sordide, mais le texte a sa grâce – des inflexions imprévues, une langue musclée, une sensibilité masquée. Ce n'est pas anecdotique, c'est un parcours mental qui saisit des rêves et des sensations, bien au-delà de l'histoire même. Gaëtan Vassart, comme acteur, a une présence étrange et forte, une enveloppe brute qui libère des mots et des sentiments pleins de finesse. Il ne fait pas de Musulin un héros ou un salaud. Il efface quasiment Musulin lui-même pour créer un personnage plus universel, banal et noble, à aimer sans passer par les habituelles catégories morales et romanesques.

Toni M., texte et interprétation de Gaëtan Vassart, collaboration artistique de Bernard Sobel, dramaturgie de Sabrina Kouroughli, son de David Geffard. **Théâtre des Halles**, 18 h 30, jusqu'au 27 juillet. (Durée : 1 h 05).

18 juillet, 2014

Toni M. Texte de Gaétan Vassart, collaboration artistique de Bernard Sobel



En 2009, Toni Musulin, convoyeur de fonds, avait disparu au volant du fourgon blindé de la société qui l'employait à Lyon, avec 11,6 millions d'euros à bord. Il avait été condamné en 2010, à cinq ans de prison. Sur ce butin de 11,6 millions d'euros, 9,1 avaient été retrouvés quelques jours après le vol. Et Toni Musulin s'était rendu à la police de Monaco dix jours après... Il a été libéré en 2013 mais a toujours nié avoir empoché la différence... Les choses, entre temps, se seraient compliquées, puisque, selon Hervé Banbanaste, l'avocat du convoyeur de fonds, estimait que l'affaire concernant le super-flic Michel Neyret remettait en cause la disparition des 2,5 millions d'euros, alors même que l'enquête avait été menée par le présumé flic ripou. Bref, cette affaire passionna l'opinion publique; depuis sa libération, Toni Musulin a retrouvé sa Serbie natale, et ce vol rocambolesque a déjà fait l'objet d'un film de Gilles Minouni en 2011 avec François Cluzet.

Gaétan Vassart, comédien que l'on a pu souvent voir dans les mises en scène de Bernard Sobel, s'est inspiré de ce fait-divers pour écrire une fiction où il raconte la fuite mythique de cet homme qui rêvait d'une vie plus luxueuse que celle d'un petit convoyeur de fonds, et dont la courte cavale a fini lamentablement, loin de Lyon et de ses quais brumeux, sous le beau soleil et les palmiers de Monaco, symbole de la richesse et du pouvoir financier. Le tout, ce qui est plus rare, sans aucune violence. Mais moralité: un hold-up ou assimilé, c'est plus facile à réussir qu'une cavale qui nécessite une logistique de tout premier ordre. Cela se passe dans la toute petite chapelle Sainte-Claire du Théâtre des Halles. Sur la scène, quasiment rien qu'un châssis au centre, pour cacher quelques accessoires dont une poule que Gaétan Vassart plumera tout au long du spectacle, après l'avoir plongé dans l'eau chaude. Et, sur le côté de la petite scène, une vraie poule, bien vivante. La mort, la vie, ou la vie, la mort? Si c'est une idée de Nanard, elle est aussi sottise que saugrenue, et n'apporte rien du tout. D'autant plus que les animaux vivants sur une scène... on aura quand même beaucoup donné, d'un dindon dans *Tartuffe* chez Dominique Pitoiset, d'un cheval chez Matthias Langhoff et des poules chez Jérôme Savary, etc... On espère que la poule au moins n'est pas jetée, et est mise aussitôt à cuire... Cela dit, Gaétan Vassart s'empare de son texte qu'il a écrit en résidence à la Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon, avec beaucoup de finesse et de savoir-faire. Il est là, solide, assis sur une chaise, en train de plumer sa poule comme un paysan qui l'a fait des dizaines de fois, en racontant la belle histoire de cet homme dont le rêve un peu naïf fascine

toujours les populations; aux meilleurs moments, naît alors une certaine émotion. Philippe du Vignal **Théâtre des Halles Chapelle Sainte-Claire jusqu'au 27 juillet à 18h 30.**



Critiques

samedi 19 juillet 2014

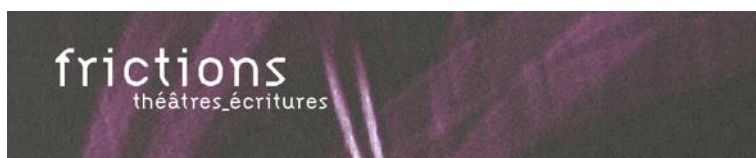
Superbe bal(I)ade

Festival d'Avignon Off

Toni M. de et par Gaëtan Vassart. Théâtre des Halles (Chapelle Sainte Claire). Jusqu'au 27 juillet à 18 h 30. Tél. : 04 32 76 24 51.

Toni Musulin était un convoyeur de fonds lyonnais fort d'une quinzaine d'années de bons et loyaux services, qui, un beau jour, disparut avec 11,6 millions d'euros dans son fourgon que l'on retrouva vide. Après trois semaines de cavale le fuyard se rendit finalement à la police monégasque. L'affaire fit grand bruit et le convoyeur s'attira la sympathie du grand public toujours prêt à prendre fait et cause pour les humbles contre les puissants de ce monde, surtout après une cavale rocambolesque comme le fut celle de Toni Musulin. Le texte écrit par Gaëtan Vassart s'inspire de ce fait divers réel – ce qui en soi n'a, à vrai dire, strictement aucune espèce d'importance ! La dimension théâtrale du texte et du spectacle vient bien évidemment se nicher dans le passage de la réalité à la fiction, et paradoxalement dans la réduction du nom complet de Toni Musulin à la seule initiale M. Le spectacle s'intitule simplement *Toni M.* Il fallait cette réduction pour que se développe tout le talent de l'auteur qui brode une fable de la meilleure encre. C'est au fil de la cavale du protagoniste en fourgon, anti-héros, ou héros de la quotidienneté absolue, que se font jour toutes ses aspirations, ses rêves d'un homme simple comme vous et moi, 11,6 millions d'euros dans le dos, à l'arrière du véhicule, lui ouvrant les portes de tous les possibles. C'est bien cela qui est essentiel, et cette ouverture est en soi suffisante, alors qu'importe la réalité, celle du vol (est-ce bien un vol d'ailleurs ?) du papier monnaie. Peut-être est-ce l'une des raisons pour lesquelles Toni M. se rend à la police, sans l'argent qu'il a abandonné au passage. L'écriture de Gaëtan Vassart, elle, est réellement passionnante ; fluide tout en étant rythmée, elle sait développer et suivre les méandres de l'imagination du personnage jusque dans des sphères doucement poétiques et presque délirantes. Elle fonctionne comme un appel d'air salubre. D'autant plus salubre que c'est Gaëtan Vassart, lui-même, qui donne vie au personnage. Comédien accompli à la présence charnelle forte, il a beaucoup travaillé sous la direction de Bernard Sobel qui est venu l'aider sur cette production en tant que collaborateur artistique, il donne ainsi à la personnalité de Toni M. une dimension saisissante dans l'espace apparemment réaliste, qui nous renvoie pourtant à une autres temporalité mêlant passé, présent et futur. Son jeu, lui-même, ne cesse de nous déconnecter de la stricte réalité pour nous mener dans on ne sait quel infernal imaginaire. C'est tout simplement remarquable.

Jean-Pierre Han





23 juillet 2014

Le Best OF du Festival OFF par Michel Flandrin.

TONI M. 18H30, théâtre des Halles. Gaétan Vassart nous emmène dans la tête de Toni Musulin. En novembre 2009 ce convoyeur de fonds détourna sa cargaison : 11,6 millions d'euros qu'il « trimballait dans son dos ». Dans un espace où l'on devine sa cellule, l'homme raconte son équipée tout en plumant un poulet. Tel Icare qui brule ses plumes en volant trop près du soleil, Toni détaille les rêves que le butin lui permettra de réaliser. Mais au détour des paroles on devine qu'il y croit sans trop y croire. Interprète de son texte, Gaétan Vassart dote ce voyage intérieur et cette réflexion sur l'utopie, d'une âpreté parfois virulente, tantôt drolatique.

Le Monde

Publié le 12 janvier 2005 à 12h48 - Mis à jour le 12 janvier 2005 à 12h48

FABIENNE DARGE

Cinq femmes, un jeune homme qui meurt, et toutes ces années perdues

Joël Jouanneau met en scène au Théâtre de la Cité universitaire, à Paris, "J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne", de Jean-Luc Lagarce. Elles sont cinq, cinq femmes, cinq belles comédiennes, en une lente pavane de vie et de mort autour d'un infant presque défunt, déjà. Rumeurs d'orage. Plateau de bois nu jonché de feuilles. Climat d'attente sourde. Il y a d'abord les trois sœurs, L'Aînée, La Seconde et La Plus Jeune, elles n'ont pas de nom, et il y a La Mère et La Plus Vieille. Elles sont là, les cinq femmes, et ce jeune homme "revenu de tout, revenu de ses guerres et de ses batailles", revenu là pour mourir, sans un mot, et que l'on ne verra pas, à jamais hors champ. Parti, il y a des années de ça, chassé par le père et leurs disputes violentes. Depuis, le père est mort. Les femmes, elles, ont passé leur temps à l'attendre, lui, le jeune homme, dans l'oubli de leur vie à elles, de leur histoire à elles : "Toutes ces années que nous avons vécues à attendre et perdues encore à ne rien faire d'autre qu'attendre."

Cinq femmes en huis clos. Au Théâtre du peuple de Bussang, dans les Vosges, où le spectacle a été créé cet été, la scène s'ouvrait sur la forêt, faisant rentrer l'air froid du dehors dans la maison, dans le théâtre. Ici, théâtre citadin oblige, point de dehors : le huis clos s'en trouve plus étouffant, plus oppressant encore, resserré sur la famille comme éternel foyer de tragédie, sur ce qui y circule de vie et de mort, de haine et d'amour, de sacrifice et de désir de possession, en des courants souterrains qui soudain affleurent pour retourner sous terre et rejaillir avec d'autant plus de violence.

"Car il s'agit de violence et rien d'autre", dira La Plus Jeune - ce sont toujours les plus jeunes qui parlent, quand les autres se taisent, n'ont rien vu, ont tout fait pour ne pas voir. "J'étais petite et on ne se souciait pas de moi, mais j'entendais déjà, le père et le fils se haïssant, j'étais petite, je ne comptais pas, on ne prenait pas garde à moi, on m'oubliait comme on m'oublie toujours, mais jamais je n'aurai d'autres souvenirs de ce temps-là que ces colères et ces cris et cette violence, non, et la haine, et cette peur du crime qui me reste."

LE SOURD BALLET DES FILLES

Dans cette langue si belle, à la fois classique par sa précision et sa tenue, et profondément moderne dans son ressassement, ses non-dits, ses redites, ses essais pour dire, son jeu sur le temps, passé, présent, futur antérieur, souvent mélangés, Jean-Luc Lagarce orchestre "le sourd ballet des !Elles et leurs éclats parfois, leurs haines rentrées qui explosent soudain, les cris et les chuchotements, le règlement de comptes et les derniers déchirements avant l'apaisement définitif, désespéré".

Jean-Luc Lagarce que l'on ne cesse de redécouvrir, surtout ses deux dernières pièces, magnifiques, *J'étais dans ma maison...* et *Le Pays lointain*, qu'il a écrites juste avant de mourir du sida, en 1995, à l'âge de trente-huit ans (*Le Monde* du 10 février 2004).



Sabrina Kouroughli dans *la plus jeune*

La mise en scène au cordeau, comme habitant les comédiennes de l'intérieur, de Joël Jouanneau, souligne cet ancrage de Lagarce dans toute l'histoire de la tragédie, des Grecs à Tchekhov. Electre, Antigone, Iphigénie, Clytemnestre ne sont pas loin, chez ces femmes-là. Et plus encore les Trois Sœurs, et il est très émouvant de voir comment Joël Jouanneau s'approche ici doucement de Tchekhov : mais Olga, Macha et Irina ont pris un siècle de plus, un siècle où la tragédie et le dérisoire de la vie n'ont fait que s'emmêler plus encore que chez Tchekhov, où la tragédie réside peut-être justement dans son impossibilité ou dans son refus. Cette palpitation calme et lente, trouée d'éclairs de fureur, est portée par cinq comédiennes de premier plan, même si deux d'entre elles, le soir de la première à Paris, n'étaient pas tout à fait dans le ton, Cécile Garcia-Fogel (*L'Aînée*) poussant son jeu habituel dans une tonalité trop forte, trop grave, et Mireille Perrier (*La Mère*), au contraire, un ton trop au-dessous, presque effacée.

Mais tel quel, ce quintette de femmes dans leur petite robe de campagne à soeurs nous mène au cœur de nos théâtres intimes, car il est tenu par les trois autres comédiennes, magnifiques : Catherine Hiegel (*La Plus Vieille*), bouleversante, Océane Mozas (*La Seconde*), fantastique dans sa légèreté et sa drôlerie de fille du samedi soir refusant la tragédie, et Sabrina Kouroughli (*La Plus Jeune*), révélation, dénichée par Joël Jouanneau dans son cours au Conservatoire, capable de tenir tous ces registres à la fois, sur le fil du rasoir en permanence.

Fabienne Darge

J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne, de Jean-Luc Lagarce (éd. Les Solitaires intempestifs). Mise en scène : Joël Jouanneau. Avec Cécile Garcia Fogel, Catherine Hiegel, Sabrina Kouroughli, Océane Mozas, Mireille Perrier.

Théâtre de la Cité internationale, 17, bd Jourdan, Paris-14 . RER Cité universitaire. Tél. : 01-43-13-50-50. Lundi, mardi, vendredi et samedi à 20 heures, jeudi à 19 heures, dimanche à 17 heures, jusqu'au 8 février. De 9,50 % à 21 %. Durée : 1 h 30. Puis à Marseille du 26 au 30 avril, et au Maroc du 1^{er} au 15 mai.

Le Point

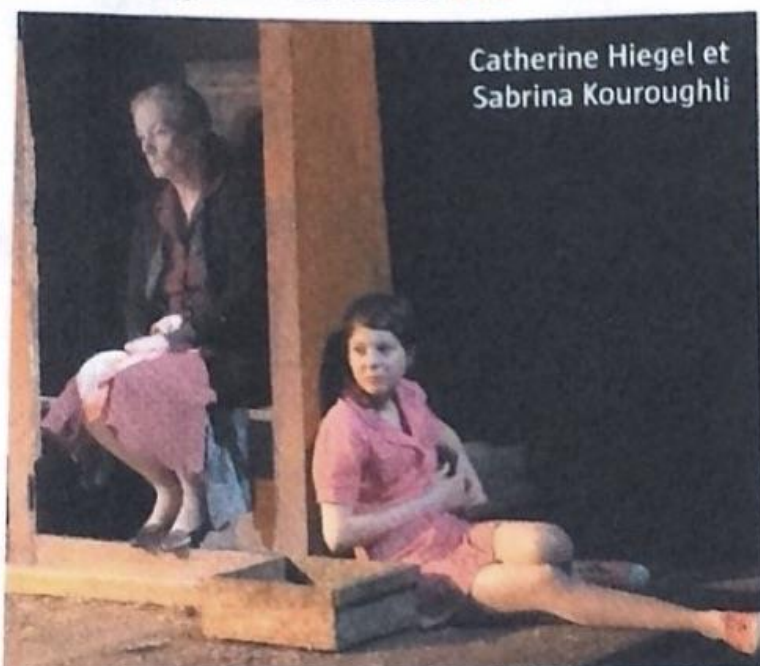
Théâtre

Cinq femmes dans la tourmente

J'ÉTAIS DANS MA MAISON ET J'ATTENDAIS QUE LA PLUIE VIENNE ★★★

de Jean-Luc Lagarce. Mise en scène de Joël Jouanneau, avec Catherine Hiegel, Mireille Perrier, Cécile Garcia-Fogel, Océane Mozas et Sabrina Kouroughli.

« C'est la pièce qu'il faut voir », bruisse le tout-Paris. Pourtant, son auteur, Jean-Luc Lagarce, n'est pas réputé facile, même s'il use parfois de facilités ; son metteur en scène, Joël Jouanneau, ne participe pas au star-système. Quant aux actrices, elles sont



Catherine Hiegel et Sabrina Kouroughli

RAMON SENEZA-BERNARD

cinq à parler du jeune homme enfin revenu (leur fils, leur frère, leur neveu) après une absence qui leur a laissé le cœur en bataille. Les choses se mettent en place un peu cahin-caha, à cause de ce phrasé lourd dû à la reprise systématique de mots, de morceaux de phrases telle que l'affectionne Lagarce. Et puis le choc ! L'une après l'autre, de la plus âgée (ô grandiose Catherine Hiegel !) à la plus jeune (Sabrina Kouroughli, fabuleuse d'enfance tourmentée), ces femmes se livrent un combat à elles-mêmes autant qu'aux autres pour dire leur douleur. C'est à couper le souffle. On est certes ébahi par la justesse de ces comédiennes, leur travail, leur ton, mais surtout par les sentiments qu'elles mettent à nu. Ces vies brûlantes ont pris une heure trente de notre temps. On en redemande. Du théâtre à vif ! ■ **Brigitte Hernandez**

jusqu'au 8 février (20 h, jeudi 19 h, dimanche 17 h), Théâtre de la Cité internationale.